This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Digitized by Google



Hon. William Forward

Digitized by Google

~~UH6. 105 b. 23~~

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

VR 1. 1782 (23)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,

TOME VINGT-TROISIEME.

XXIII

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME VINGT-TROISIEME.

Contenant des Pieces ſur divers Sujets, & un Recueil de Lettres.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

Digitized by Google

LIBRARY

Digitized by Google

EXTRAIT
DU PROJET
DE
PAIX PERPÉTUELLE
DE MONSIEUR L'ABBÉ
DE SAINT-PIERRE.

Tunc genus humanum positis sibi consulat armis,
Inque vicem gens omnis amet. LUCAIN.

LETTRE
De M. Rousseau à M. de Bastide.

J'AUROIS voulu, Monsieur, pouvoir répondre à l'honnêteté de vos sollicitations, en concourant plus utilement à votre entreprise ; mais vous savez ma résolution, & faute de mieux, je suis réduit, pour vous complaire, à

Digitized by Google

tirer de mes anciens barbouillages le morceau ci-joint, comme le moins indigne des regards du Public. Il y a six ans que M. le Comte de Saint-Pierre m'ayant confié les manuscrits de feu M. l'Abbé son oncle, j'avois commencé d'abréger ses écrits, afin de les rendre plus commodes à lire, & que ce qu'ils ont d'utile fût plus connu. Mon dessein étoit de publier cet abrégé en deux volumes, l'un desquels eût contenu les extraits des Ouvrages, & l'autre un jugement raisonné sur chaque projet : mais, après quelque essai de ce travail, je vis qu'il ne m'étoit pas propre & que je n'y réussirois point. J'abandonnai donc ce dessein ; après l'avoir seulement exécuté sur la Paix perpétuelle & sur la *Polysynodie*. Je vous envoie, Monsieur, le premier de ces extraits,

Digitized by Google

comme un ſujet inaugural pour vous qui aimez la paix, & dont les écrits la reſpirent. Puiſſions-nous la voir bientôt rétablie entre les Puiſſances; car entre les Auteurs on ne l'a jamais vue, & ce n'eſt pas aujourd'hui qu'on doit l'eſpérer. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

ROUSSEAU.

A Montmorency, le 5 Décembre 1760.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROJET

DE

PAIX PERPÉTUELLE(*).

COMME jamais Projet plus grand, plus beau ni plus utile n'occupa l'esprit humain, que celui d'une Paix perpétuelle & universelle entre tous les Peuples de l'Europe, jamais Auteur ne mérita mieux l'attention du Public que celui qui propose des moyens pour mettre ce Projet en exécution. Il est même bien difficile qu'une pareille matiere laisse un homme sensible & vertueux exempt d'un peu d'enthousiasme ; & je ne sais si l'illusion d'un cœur véritablement humain, à qui son zele rend tout facile, n'est pas en cela préférable à cette âpre & repoussante raison, qui trouve toujours dans son indifférence pour le bien public le premier obstacle à tout ce qui peut le favoriser.

(*) Cette Piece & les trois suivantes auroient dû être placées dans le premier volume de cette Collection ; mais la grosseur de ce volume nous a déterminé à les placer à la tête de celui-ci.

Digitized by Google

Je ne doute pas que beaucoup de Lecteurs ne s'arment d'avance d'incrédulité pour résister au plaisir de la persuasion, & je les plains de prendre si tristement l'entêtement pour la sagesse. Mais j'espere que quelque ame honnête partagera l'émotion délicieuse avec laquelle je prends la plume sur un sujet si intéressant pour l'humanité. Je vais voir, du moins en idée, les hommes s'unir & s'aimer; je vais penser à une douce & paisible société de freres, vivans dans une concorde éternelle, tous conduits par les mêmes maximes, tous heureux du bonheur commun; &, réalisant en moi-même un tableau si touchant, l'image d'une félicité qui n'est point, m'en fera goûter quelques instans une véritable.

Je n'ai pu refuser ces premieres lignes au sentiment dont j'étois plein. Tâchons maintenant de raisonner de sang-froid. Bien résolu de ne rien avancer que je ne le prouve, je crois pouvoir prier le Lecteur à son tour de rien nier qu'il ne le réfute car ce ne sont pas tant les raisonneurs que je crains, que ceux qui, sans se rendre aux preuves, n'y veulent rien objecter.

Digitized by Google

Il ne faut pas avoir long-tems médité sur les moyens de perfectionner un Gouvernement quelconque, pour appercevoir des embarras & des obstacles qui naissent moins de sa constitution que de ses relations externes; de sorte que la plupart des soins qu'il faudroit consacrer à sa police, on est contraint de les donner à sa sureté, & de songer plus à le mettre en état de résister aux autres qu'à le rendre parfait en lui-même. Si l'ordre social étoit, comme on le prétend, l'ouvrage de la raison plutôt que des passions, eût-on tardé si long-tems à voir qu'on en a fait trop ou trop peu pour notre bonheur; que chacun de nous étant dans l'état civil avec ses concitoyens & dans l'état de nature avec tout le reste du monde, nous n'avons prévenu les guerres particulieres que pour en allumer de générales, qui sont mille fois plus terribles; & qu'en nous unissant à quelques hommes, nous devenons réellement les ennemis du genre-humain?

S'il y a quelque moyen de lever ces dangereuses contradictions, ce ne peut être que par une forme de gouvernement confédérative, qui, unissant les Peuples

par des liens semblables à ceux qui unissent les individus, soumette également les uns & les autres à l'autorité des Loix. Ce gouvernement paroît d'ailleurs préférable à tout autre, en ce qu'il comprend à la fois les avantages des grands & des petits Etats, qu'il est redoutable au dehors par sa puissance, que les Loix y sont en vigueur, & qu'il est le seul propre à contenir également les Sujets, les Chefs & les Etrangers.

Quoique cette forme paroisse nouvelle à certains égards, & qu'elle n'ait en effet été bien entendue que par les Modernes, les Anciens ne l'ont pas ignorée. Les Grecs eurent leurs Amphictions, les Etrusques leurs Lucumonies, les Latins leurs Féries, les Gaules leurs Cités, & les derniers soupirs de la Grece devinrent encore illustres dans la Ligue Achéenne. Mais nulles de ces confédérations n'approcherent pour la sagesse de celle du Corps Germanique, de la Ligue Helvétique & des Etats Généraux. Que si ces Corps politiques sont encore en si petit nombre & si loin de la perfection dont on sent qu'ils seroient susceptibles, c'est

Digitized by Google

que le mieux ne s'exécute pas comme il s'imagine, & qu'en politique ainsi qu'en morale, l'étendue de nos connoissances ne prouve gueres que la grandeur de nos maux.

Outre ces confédérations publiques, il s'en peut former tacitement d'autres moins apparentes & non moins réelles, par l'union des intérêts, par le rapport des maximes, par la conformité des coutumes, ou par d'autres circonstances qui laissent subsister des relations communes entre des Peuples divisés. C'est ainsi que toutes les Puissances de l'Europe forment entr'elles une sorte de systême qui les unit par une même religion, par un même droit des gens, par les mœurs, par les lettres, par le commerce, & par une sorte d'équilibre qui est l'effet nécessaire de tout cela; & qui, sans que personne songe en effet à le conserver, ne seroit pourtant pas si facile à rompre que le pensent beaucoup de gens.

Cette société des Peuples de l'Europe n'a pas toujours existé, & les causes particulieres qui l'ont fait naître servent encore à la maintenir. En effet, avant

les conquêtes des Romains, tous les Peuples de cette partie du monde, barbares & inconnus les uns aux autres, n'avoient rien de commun que leur qualité d'hommes, qualité qui, ravalée alors par l'esclavage, ne différoit gueres dans leur esprit de celle de brute. Aussi les Grecs, raisonneurs & vains, distinguoient-ils, pour ainsi dire, deux especes dans l'humanité ; dont l'une, savoir la leur, étoit faite pour commander ; & l'autre, qui comprenoit tout le reste du monde, uniquement pour servir. De ce principe, il résultoit qu'un Gaulois ou un Ibére n'étoit rien de plus pour un Grec que n'eût été un Caffre ou un Américain, & les Barbares eux-mêmes n'avoient pas plus d'affinité entr'eux que n'en avoient les Grecs avec les uns & les autres.

Mais quand ce Peuple, souverain par nature, eût été soumis aux Romains ses esclaves, & qu'une partie de l'hémisphere connu eût subi le même joug, il se forma une union politique & civile entre tous les membres d'un même Empire ; cette union fut beaucoup resserrée par la

maxime, ou très-ſage ou très-inſenſée, de communiquer aux vaincus tous les droits des vainqueurs, & ſur-tout par le fameux décret de Claude, qui incorporoit tous les ſujets de Rome au nombre de ſes citoyens.

A la chaîne politique qui réuniſſoit ainſi tous les membres en un corps, ſe joignirent les inſtitutions civiles & les loix qui donnerent une nouvelle force à ces liens, en déterminant d'une maniere équitable, claire & préciſe, du moins autant qu'on le pouvoit dans un ſi vaſte Empire, les devoirs & les droits réciproques du Prince & des ſujets, & ceux des citoyens entr'eux. Le code de Théodoſe, & enſuite les livres de Juſtinien furent une nouvelle chaîne de juſtice & de raiſon, ſubſtituée à propos à celle du pouvoir ſouverain, qui ſe relâchoit très-ſenſiblement. Ce ſupplément retarda beaucoup la diſſolution de l'Empire, & lui conſerva long-tems une ſorte de juriſdiction ſur les Barbares mêmes qui le déſoloient.

Un troiſieme lien, plus fort que les précédens, fut celui de la Religion, & l'on ne peut nier que ce ne ſoit ſur-tout

au Christianisme que l'Europe doit encore aujourd'hui l'espece de société qui s'est perpétuée entre ses membres; tellement que celui de ces membres qui n'a point adopté sur ce point le sentiment des autres, est toujours demeuré comme étranger parmi eux. Le Christianisme, si méprisé à sa naissance, servit enfin d'asyle à ses détracteurs. Après l'avoir si cruellement & si vainement persécuté, l'Empire Romain y trouva les ressources qu'il n'avoit plus dans ses forces; ses missions lui valoient mieux que des victoires; il envoyoit des évêques réparer les fautes de ses généraux, & triomphoit par ses prêtres quand ses soldats étoient battus. C'est ainsi que les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, les Avares & mille autres reconnurent enfin l'autorité de l'Empire après l'avoir subjugué, & reçurent, du moins en apparence, avec la loi de l'Evangile celle du Prince qui la leur faisoit annoncer.

Tel étoit le respect qu'on portoit encore à ce grand Corps expirant, que jusqu'au dernier instant ses destructeurs s'honoroient de ses titres; on voyoit de-

Digitized by Google

venir officiers de l'Empire, les mêmes conquérans qui l'avoient avili ; les plus grands Rois accepter, briguer même les honneurs Patriciaux, la Préfecture, le Consulat ; &, comme un lion qui flatte l'homme qu'il pourroit dévorer, on voyoit ces vainqueurs terribles rendre hommage au trône Impérial, qu'ils étoient maîtres de renverser.

Voilà comment le Sacerdoce & l'Empire ont formé le lien social de divers Peuples, qui, sans avoir aucune communauté réelle d'intérêts, de droits ou de dépendance, en avoient une de maximes & d'opinions, dont l'influence est encore demeurée, quand le principe a été détruit. Le simulacre antique de l'Empire Romain a continué de former une sorte de liaison entre les membres qui l'avoient composé ; & Rome ayant dominé d'une autre maniere après la destruction de l'Empire, il est resté de ce double lien (1) une société plus étroite entre les Nations de

(1) Le respect pour l'Empire Romain a tellement survécu à sa puissance, que bien des Jurisconsultes ont mis en question si l'Empereur d'Allemagne n'étoit pas le Souverain naturel du monde ; & Bartole a poussé les choses

Digitized by Google

l'Europe, où étoit le centre des deux Puissances, que dans les autres parties du monde, dont les divers Peuples, trop épars pour se correspondre, n'ont de plus aucun point de réunion.

Joignez à cela la situation particuliere de l'Europe, plus également peuplée, plus également fertile, mieux réunie en toutes ses parties; le mélange continuel des intérêts que les liens du sang & les affaires du commerce, des arts, des colonies ont mis entre les Souverains; la multitude des rivieres & la variété de leur cours, qui rend toutes les communications faciles; l'humeur inconstante des Habitans, qui les porte à voyager sans cesse & à se transporter fréquemment les uns chez les autres; l'invention de l'Imprimerie & le goût général des Lettres, qui a mis entre eux une communauté d'études & de connoissances; enfin la multitude & la petitesse des Etats, qui, jointe aux besoins du luxe & à la diversité des climats, rend

jusqu'à traiter d'hérétique quiconque osoit en douter. Les livres des Canonistes sont pleins de décisions semblables sur l'autorité temporelle de l'Eglise Romaine.

Digitized by Google

les uns toujours néceſſaires aux autres. Toutes ces cauſes réunies forment de l'Europe, non-ſeulement comme l'Aſie ou l'Afrique, une idéale collection de Peuples qui n'ont de commun qu'un nom, mais une ſociété réelle qui a ſa Religion, ſes mœurs, ſes coutumes & même ſes loix, dont aucun des Peuples qui la compoſent ne peut s'écarter ſans cauſer auſſitôt des troubles.

A voir, d'un autre côté, les diſſentions perpétuelles, les brigandages, les uſurpations, les révoltes, les guerres, les meurtres, qui déſolent journellement ce reſpectable ſéjour des Sages, ce brillant aſyle des Sciences & des Arts ; à conſidérer nos beaux diſcours & nos procédés horribles, tant d'humanité dans les maximes & de cruauté dans les actions, une Religion ſi douce & une ſi ſanguinaire intolérance, une Politique ſi ſage dans les livres & ſi dure dans la pratique, des Chefs ſi bienfaiſans & des Peuples ſi miſérables, des Gouvernemens ſi modérés & des guerres ſi cruelles : on ſait à peine comment concilier ces étranges contrariétés ; & cette fraternité prétendue des Peu-

Digitized by Google

ples de l'Europe ne femble être qu'un nom de dérifion, pour exprimer avec ironie leur mutuelle animofité.

Cependant les chofes ne font que fuivre en cela leur cours naturel; toute fociété fans loix ou fans Chefs, toute union formée ou maintenue par le hafard, doit néceffairement dégénérer en querelle & diffention à la premiere circonftance qui vient à changer; l'antique union des Peuples de l'Europe a compliqué leurs intérêts & leurs droits de mille manieres; ils fe touchent par tant de points, que le moindre mouvement des uns ne peut manquer de choquer les autres; leurs divifions font d'autant plus funeftes, que leurs liaifons font plus intimes; & leurs fréquentes querelles ont prefque la cruauté des guerres civiles.

Convenons donc que l'état relatif des Puiffances de l'Europe eft proprement un état de guerre, & que tous les Traités partiels entre quelques-unes de ces Puiffances font plutôt des trèves paffageres que de véritables Paix; foit parce que ces Traités n'ont point communément d'autres garans que les Parties contrac-

Digitized by Google

tantes, ſoit parce que les droits des unes & des autres n'y ſont jamais décidés radicalement, & que ces droits mal éteints, ou les prétentions qui en tiennent lieu entre des Puiſſances qui ne reconnoiſſent aucun Supérieur, feront infailliblement des ſources de nouvelles guerres, ſi-tôt que d'autres circonſtances auront donné de nouvelles forces aux Prétendans.

D'ailleurs, le Droit public de l'Europe n'étant point établi ou autoriſé de concert, n'ayant aucuns principes généraux, & variant inceſſamment ſelon les tems & les lieux, il eſt plein de regles contradictoires qui ne ſe peuvent concilier que par le droit du plus fort; de ſorte que la raiſon ſans guide aſſuré, ſe pliant toujours vers l'intérêt perſonnel dans les choſes douteuſes, la guerre ſeroit encore inévitable, quand même chacun voudroit être juſte. Tout ce qu'on peut faire avec de bonnes intentions, c'eſt de décider ces ſortes d'affaires par la voie des armes, ou de les aſſoupir par des Traités paſſagers; mais bientôt aux occaſions qui raniment les mêmes querelles, il s'en joint d'autres qui les modifient; tout s'em-

Digitized by Google

brouille, tout se complique; on ne voit plus rien au fond des choses; l'usurpation passe pour droit, la foiblesse pour injustice; & parmi ce désordre continuel, chacun se trouve insensiblement si fort déplacé, que si l'on pouvoit remonter au droit solide & primitif, il y auroit peu de Souverains en Europe qui ne dussent rendre tout ce qu'ils ont.

Une autre semence de guerre, plus cachée & non moins réelle, c'est que les choses ne changent point de forme en changeant de nature; que des Etats héréditaires en effet, restent électifs en apparence; qu'il y ait des Parlemens ou Etats nationaux dans des Monarchies, des Chefs héréditaires dans des Républiques; qu'une Puissance dépendante d'une autre, conserve encore une apparence de liberté; que tous les Peuples, soumis au même pouvoir, ne soient pas gouvernés par les mêmes loix; que l'ordre de succession soit différent dans les divers Etats d'un même Souverain; enfin que chaque Gouvernement tende toujours à s'altérer, sans qu'il soit possible d'empêcher ce progrès. Voilà les causes générales & particulieres qui

Digitized by Google

nous uniſſent pour nous détruire, & nous font écrire une ſi belle doctrine ſociale avec des mains toujours teintes de ſang humain.

Les cauſes du mal étant une fois connues, le remede, s'il exiſte, eſt ſuffiſamment indiqué par elles. Chacun voit que toute ſociété ſe forme par les intérêts communs; que toute diviſion naît des intérêts oppoſés; que mille événemens fortuits pouvant changer & modifier les uns & les autres, dès qu'il y a ſociété, il faut néceſſairement une force coactive, qui ordonne & concerte les mouvemens de ſes membres, afin de donner aux communs intérêts & aux engagemens réciproques, la ſolidité qu'ils ne ſauroient avoir par eux-mêmes.

Ce ſeroit d'ailleurs une grande erreur, d'eſpérer que cet état violent pût jamais changer par la ſeule force des choſes, & ſans le ſecours de l'art. Le ſyſtême de l'Europe a préciſément le degré de ſolidité qui peut la maintenir dans une agitation perpétuelle, ſans la renverſer tout-à-fait; & ſi nos maux ne peuvent augmenter, ils peuvent encore moins

finir, parce que toute grande révolution eſt déſormais impoſſible.

Pour donner à ceci l'évidence néceſſaire, commençons par jetter un coup-d'œil général ſur l'état préſent de l'Europe. La ſituation des montagnes, des mers & des fleuves qui ſervent de bornes aux nations qui l'habitent, ſemble avoir décidé du nombre & de la grandeur de ces nations; & l'on peut dire que l'ordre politique de cette partie du monde eſt, à certains égards, l'ouvrage de la nature.

En effet, ne penſons pas que cet équilibre ſi vanté ait été établi par perſonne, & que perſonne ait rien fait à deſſein de le conſerver : on trouve qu'il exiſte; & ceux qui ne ſentent pas en eux-mêmes aſſez de poids pour le rompre, couvrent leurs vues particulieres du prétexte de le ſoutenir. Mais qu'on y ſonge ou non, cet équilibre ſubſiſte, & n'a beſoin que de lui-même pour ſe conſerver, ſans que perſonne s'en mêle; & quand il ſe romproit un moment d'un côté, il ſe rétabliroit bientôt d'un autre : de ſorte que ſi les Princes qu'on accuſoit d'aſpirer à

Digitized by Google

la Monarchie universelle, y ont réellement aspiré, ils montroient en cela plus d'ambition que de génie; car comment envisager un moment ce projet, sans en voir aussi-tôt le ridicule? Comment ne pas sentir qu'il n'y a point de Potentat en Europe assez supérieur aux autres, pour pouvoir jamais en devenir le maître? Tous les Conquérans qui ont fait des révolutions, se présentoient toujours avec des forces inattendues, ou avec des troupes étrangeres & différemment aguerries, à des Peuples ou désarmés, ou divisés, ou sans discipline; mais où prendroit un Prince Européen des forces inattendues, pour accabler tous les autres, tandis que le plus puissant d'entre eux est une si petite partie du tout, & qu'ils ont de concert une si grande vigilance? Aura-t-il plus de troupes qu'eux tous? Il ne le peut, ou n'en sera que plutôt ruiné, ou ses troupes seront plus mauvaises, en raison de leur plus grand nombre. En aura-t-il de mieux aguerries? Il en aura moins à proportion. D'ailleurs la discipline est par-tout à-peu-près la même, ou le deviendra dans peu. Aura-

t-il plus d'argent? Les sources en sont communes, & jamais l'argent ne fit de grandes conquêtes. Fera-t-il une invasion subite? La famine ou des places fortes l'arrêteront à chaque pas. Voudra-t-il s'agrandir pied-à-pied? il donne aux ennemis le moyen de s'unir pour résister; le tems, l'argent & les hommes ne tarderont pas à lui manquer. Divisera-t-il les autres Puissances pour les vaincre l'une par l'autre? Les maximes de l'Europe rendent cette politique vaine; & le Prince le plus borné ne donneroit pas dans ce piége. Enfin, aucun d'eux ne pouvant avoir de ressources exclusives, la résistance est, à la longue, égale à l'effort; & le tems rétablit bientôt les brusques accidens de la fortune, sinon pour chaque Prince en particulier, au moins pour la constitution générale.

Veut-on maintenant supposer à plaisir l'accord de deux ou trois Potentats pour subjuguer tout le reste? Ces trois Potentats, quels qu'ils soient, ne feront pas ensemble la moitié de l'Europe. Alors l'autre moitié s'unira certainement contre eux; ils auront donc à vaincre plus fort

qu'eux-mêmes. J'ajoute que les vues des uns ſont trop oppoſées à celles des autres, & qu'il regne une trop grande jalouſie entr'eux, pour qu'ils puiſſent même former un ſemblable projet : j'ajoute encore que, quand ils l'auroient formé, qu'ils le mettroient en exécution, & qu'il auroit quelques ſuccès, ces ſuccès mêmes ſeroient, pour les Conquérans alliés, des ſemences de diſcorde; parce qu'il ne ſeroit pas poſſible que les avantages fuſſent tellement partagés, que chacun ſe trouvât également ſatisfait des ſiens; & que le moins heureux s'oppoſeroit bientôt aux progrès des autres qui, par une ſemblable raiſon, ne tarderoient pas à ſe diviſer eux-mêmes. Je doute que depuis que le monde exiſte, on ait jamais vu trois ni même deux grandes Puiſſances, bien unies, en ſubjuguer d'autres, ſans ſe brouiller ſur les contingens ou ſur les partages, & ſans donner bientôt, par leur méſintelligence, de nouvelles reſſources aux foibles. Ainſi, quelque ſuppoſition qu'on faſſe, il n'eſt pas vraiſemblable que ni Prince, ni Ligue, puiſſe déſormais changer conſi-

Digitized by Google

dérablement & à demeure, l'état des choſes parmi nous.

Ce n'eſt pas à dire que les Alpes, le Rhin, la Mer, les Pyrénées ſoient des obſtacles inſurmontables à l'ambition; mais ces obſtacles ſont ſoutenus par d'autres qui les fortifient, ou ramenent les Etats aux mêmes limites, quand des efforts paſſagers les en ont écartés. Ce qui fait le vrai ſoutien du ſyſtême de l'Europe, c'eſt bien en partie le jeu des négociations, qui preſque toujours ſe balancent mutuellement; mais ce ſyſtême a un autre appui plus ſolide encore; & cet appui c'eſt le Corps Germanique, placé preſque au centre de l'Europe, lequel en tient toutes les autres parties en reſpect, & ſert peut-être encore plus au maintien de ſes voiſins, qu'à celui de ſes propres membres : Corps redoutable aux étrangers, par ſon étendue, par le nombre & la valeur de ſes Peuples; mais utile à tous par ſa conſtitution, qui, lui ôtant les moyens & la volonté de rien conquérir, en fait l'écueil des conquérans. Malgré les défauts de cette conſtitution de l'Empire, il eſt cer-

Digitized by Google

tain que tant qu'elle ſubſiſtera, jamais l'équilibre de l'Europe ne ſera rompu, qu'aucun Potentat n'aura à craindre d'être détrôné par un autre, & que le traité de Weſtphalie ſera peut-être à jamais parmi nous la baſe du ſyſtême politique. Ainſi le droit public, que les Allemands étudient avec tant de ſoin, eſt encore plus important qu'ils ne penſent, & n'eſt pas ſeulement le droit public Germanique, mais, à certains égards, celui de toute l'Europe.

Mais ſi le préſent ſyſtême eſt inébranlable, c'eſt en cela même qu'il eſt plus orageux; car il y a, entre les Puiſſances Européennes, une action & une réaction qui, ſans les déplacer tout-à-fait, les tient dans une agitation continuelle; & leurs efforts ſont toujours vains & toujours renaiſſans, comme les flots de la mer, qui ſans ceſſe agitent ſa ſurface, ſans jamais en changer le niveau; de ſorte que les Peuples ſont inceſſamment déſolés, ſans aucun profit ſenſible pour les Souverains.

Il me ſeroit aiſé de déduire la même vérité des intérêts particuliers de toutes

Digitized by Google

les Cours de l'Europe; car je ferois voir aisément que ces intérêts se croisent de maniere à tenir toutes leurs forces mutuellement en respect; mais les idées de commerce & d'argent ayant produit une espece de fanatisme politique, font si promptement changer les intérêts apparens de tous les Princes, qu'on ne peut établir aucune maxime stable sur leurs vrais intérêts, parce que tout dépend maintenant des systêmes économiques, la plupart fort bizarres, qui passent par la tête des Ministres. Quoi qu'il en soit, le commerce, qui tend journellement à se mettre en équilibre, ôtant à certaines Puissances l'avantage exclusif qu'elles en tiroient, leur ôte en même tems un des grands moyens qu'elles avoient de faire la loi aux autres (2).

(2) Les choses ont changé depuis que j'écrivois ceci; mais mon principe sera toujours vrai. Il est, par exemple, très-aisé de prévoir que dans vingt ans d'ici, l'Angleterre, avec toute sa gloire, sera ruinée, & de plus aura perdu le reste de sa liberté. Tout le monde assure que l'agriculture fleurit dans cette Isle, & moi je parie qu'elle y dépérit. Londres s'agrandit tous les jours; donc le Royaume se dépeuple. Les Anglois veulent être conquérans; donc ils ne tarderont pas d'être esclaves.

Digitized by Google

Si j'ai insisté sur l'égale distribution de force, qui résulte en Europe de la constitution actuelle, c'étoit pour en déduire une conséquence importante à l'établissement d'une association générale ; car pour former une confédération solide & durable, il faut en mettre tous les membres dans une dépendance tellement mutuelle, qu'aucun ne soit seul en état de résister à tous les autres, & que les associations particulieres qui pourroient nuire à la grande, y rencontrent des obstacles suffisans pour empêcher leur exécution : sans quoi, la confédération seroit vaine ; & chacun seroit réellement indépendant, sous une apparente sujétion. Or, si ces obstacles sont tels que j'ai dit ci-devant, maintenant que toutes les Puissances sont dans une entiere liberté de former entr'elles des ligues & des traités offensifs, qu'on juge de ce qu'ils seroient quand il y auroit une grande ligue armée, toujours prête à prévenir ceux qui voudroient entreprendre de la détruire ou de lui résister. Ceci suffit pour montrer qu'une telle association ne consisteroit pas en délibérations vaines, auxquelles cha-

Digitized by Google

cun pût résister impunément ; mais qu'il en naîtroit une puissance effective, capable de forcer les ambitieux à se tenir dans les bornes du traité général.

Il résulte de cet exposé, trois vérités incontestables. L'une, qu'excepté le Turc, il regne entre tous les Peuples de l'Europe, une liaison sociale imparfaite, mais plus étroite que les nœuds généraux & lâches de l'humanité. La seconde, que l'imperfection de cette société rend la condition de ceux qui la composent, pire que la privation de toute société entre eux. La troisieme, que ces premiers liens, qui rendent cette société nuisible, la rendent en même tems facile à perfectionner ; en sorte que tous ses Membres pourroient tirer leur bonheur de ce qui fait actuellement leur misere, & changer en une paix éternelle, l'état de guerre qui regne entr'eux.

Voyons maintenant de quelle maniere ce grand ouvrage, commencé par la fortune, peut être achevé par la raison ; & comment la société libre & volontaire, qui unit tous les Etats Européens, prenant la force & la solidité d'un vrai Corps

Digitized by Google

politique, peut se changer en une confédération réelle. Il est indubitable qu'un pareil établissement donnant à cette association la perfection qui lui manquoit, en détruira l'abus, en étendra les avantages, & forcera toutes les parties à concourir au bien commun; mais il faut pour cela que cette confédération soit tellement générale, que nulle Puissance considérable ne s'y refuse; qu'elle ait un Tribunal judiciaire, qui puisse établir les loix & les réglemens qui doivent obliger tous les Membres; qu'elle ait une force coactive & coërcitive, pour contraindre chaque Etat de se soumettre aux délibérations communes, soit pour agir, soit pour s'abstenir; enfin, qu'elle soit ferme & durable, pour empêcher que les Membres ne s'en détachent à leur volonté, si-tôt qu'ils croiront voir leur intérêt particulier contraire à l'intérêt général. Voilà les signes certains, auxquels on reconnoîtra que l'institution est sage, utile & inébranlable: il s'agit maintenant d'étendre cette supposition, pour chercher par analyse, quels effets doivent en résulter, quels moyens sont propres à l'établir, &

Digitized by Google

quel eſpoir raiſonnable on peut avoir de la mettre en exécution.

Il ſe forme de tems en tems parmi nous des eſpeces de Dietes générales ſous le nom de congrès, où l'on ſe rend ſolemnellement de tous les Etats de l'Europe pour s'en retourner de même ; où l'on s'aſſemble pour ne rien dire ; où toutes les affaires publiques ſe traitent en particulier ; où l'on délibere en commun ſi la table ſera ronde ou quarrée, ſi la ſalle aura plus ou moins de portes, ſi un tel Plénipotentiaire aura le viſage ou le dos tourné vers la fenêtre, ſi tel autre fera deux pouces de chemin de plus ou de moins dans une viſite, & ſur mille queſtions de pareille importance, inutilement agitées depuis trois ſiecles, & très-dignes aſſurément d'occuper les Politiques du nôtre.

Il ſe peut faire que les membres d'une de ces aſſemblées ſoient une fois doués du ſens commun ; il n'eſt pas même impoſſible qu'ils veuillent ſincérement le bien public ; & par les raiſons qui ſeront ci-après déduites, on peut concevoir encore qu'après avoir applani bien des

Digitized by Google

difficultés, ils auront ordre de leurs Souverains respectifs, de signer la confédération générale que je suppose sommairement contenue dans les cinq Articles suivans.

Par le premier, les Souverains contractans établiront entr'eux une alliance perpétuelle & irrévocable, & nommeront des Plénipotentiaires pour tenir dans un lieu déterminé, une Diete ou un congrès permanent, dans lequel tous les différends des Parties contractantes seront réglés & terminés par voies d'arbitrage ou de jugement.

Par le second, on spécifiera le nombre des Souverains dont les Plénipotentiaires auront voix à la Diete, ceux qui seront invités d'accéder au Traité; l'ordre, le tems & la maniere, dont la présidence passera de l'un à l'autre par intervalles égaux; enfin la quotité relative des contributions, & la maniere de les lever, pour fournir aux dépenses communes.

Par le troisieme, la confédération garantira à chacun de ses membres la possession & le gouvernement de tous les Etats

Digitized by Google

qu'il possede actuellement, de même que la succession élective ou héréditaire, selon que le tout est établi par les loix fondamentales de chaque pays; & pour supprimer tout-d'un-coup la source des démêlés qui renaissent incessamment, on conviendra de prendre la possession actuelle & les derniers Traités pour base de tous les droits mutuels des Puissances contractantes; renonçant pour jamais & réciproquement à toute autre prétention antérieure; sauf les successions futures contentieuses, & autres droits à écheoir, qui seront tous réglés à l'arbitrage de la Diete, sans qu'il soit permis de s'en faire raison par voies de fait, ni de prendre jamais les armes l'un contre l'autre, sous quelque prétexte que ce puisse être.

Par le quatrieme, on spécifiera les cas où tout Allié, infracteur du Traité, seroit mis au ban de l'Europe, & proscrit comme ennemi public; savoir, s'il refusoit d'exécuter les jugemens de la grande Alliance, qu'il fît des préparatifs de guerre, qu'il négociât des Traités contraires à la confédération, qu'il prît les armes pour lui résister, ou pour attaquer quelqu'un des Alliés.

Digitized by Google

Il ſera encore convenu par le même article, qu'on armera & agira offenſivement, conjointement & à frais communs, contre tout Etat au ban de l'Europe, juſqu'à ce qu'il ait mis bas les armes, exécuté les jugemens & réglemens de la Diete, réparé les torts, rembourſé les frais, & fait raiſon même des préparatifs de guerre, contraires au Traité.

Enfin, par le cinquieme, les Plénipotentiaires du Corps Européen auront toujours le pouvoir de former dans la Diete, à la pluralité des voix pour la proviſion, & aux trois quarts des voix cinq ans après pour la définitive, ſur les inſtructions de leurs Cours, les réglemens qu'ils jugeront importans pour procurer à la République Européenne & à chacun de ſes membres, tous les avantages poſſibles; mais on ne pourra jamais rien changer à ces cinq articles fondamentaux, que du conſentement unanime des Confédérés.

Ces cinq articles, ainſi abrégés & couchés en regles générales, ſont, je n'ignore pas, ſujets à mille petites difficultés, dont pluſieurs demanderoient de longs éclairciſſemens; mais les petites difficul-

Digitized by Google

tés se levent aisément au besoin ; & ce n'est pas d'elles qu'il s'agit dans une entreprise de l'importance de celle-ci. Quand il sera question du détail de la police du Congrès, on trouvera mille obstacles, & dix mille moyens de les lever. Ici il est question d'examiner, par la nature des choses, si l'entreprise est possible ou non. On se perdroit dans des volumes de riens, s'il falloit tout prévoir & répondre à tout. En se tenant aux principes incontestables, on ne doit pas vouloir contenter tous les esprits, ni résoudre toutes les objections, ni dire comment tout se fera : il suffit de montrer que tout se peut faire.

Que faut-il donc examiner pour bien juger de ce systême ? Deux questions seulement ; car c'est une insulte que je ne veux pas faire au lecteur, de lui prouver qu'en général l'état de paix est préférable à l'état de guerre.

La premiere question est, si la confédération proposée iroit surement à son but, & seroit suffisante pour donner à l'Europe une paix solide & perpétuelle.

La seconde, s'il est de l'intérêt des Sou-

Digitized by Google

verains d'établir cette confédération, & d'acheter une paix conſtante à ce prix.

Quand l'utilité générale & particuliere ſera ainſi démontrée, on ne voit plus dans la raiſon des choſes, quelle cauſe pourroit empêcher l'effet d'un établiſſement qui ne dépend que de la volonté des intéreſſés.

Pour diſcuter d'abord le premier article, appliquons ici ce que j'ai dit ci-devant du ſyſtême général de l'Europe, & de l'effort commun qui circonſcrit chaque Puiſſance à-peu-près dans ſes bornes, & ne lui permet pas d'en écraſer entiérement d'autres. Pour rendre ſur ce point mes raiſonnemens plus ſenſibles, je joins ici la liſte des dix-neuf Puiſſances qu'on ſuppoſe compoſer la République Européenne; en ſorte que chacune ayant voix égale, il y auroit dix-neuf voix dans la Diete;

Savoir:

L'Empereur des Romains.
L'Empereur de Ruſſie.
Le Roi de France.
Le Roi d'Eſpagne.
Le Roi d'Angleterre.

Digitized by Google

Les Etats Généraux.
Le Roi de Dannemarck.
La Suede.
La Pologne.
Le Roi de Portugal.
Le Souverain de Rome.
Le Roi de Prusse.
L'Electeur de Baviere & ses Co-associés.
L'Electeur Palatin & ses Co-associés.
Les Suisses & leurs Co-associés.
Les Electeurs Eccléfiastiques & leurs Associés.
La République de Venise & ses Co-associés.
Le Roi de Naples.
Le Roi de Sardaigne.

Plusieurs Souverains moins considérables, tels que la République de Gênes, les Ducs de Modene & de Parme, & d'autres étant omis dans cette liste, seront joints aux moins puissans, par forme d'association, & auront avec eux un droit de suffrage, semblable au *votum curiatum* des Comtes de l'Empire. Il est inutile de rendre ici cette énumération plus précise; parce que, jusqu'à l'exécution du projet, il peut survenir d'un moment à l'au-

Digitized by Google

tre des accidens ſur leſquels il la faudroit réformer, mais qui ne changeroient rien au fond du ſyſtême.

Il ne faut que jetter les yeux ſur cette liſte, pour voir avec la derniere évidence, qu'il n'eſt pas poſſible, ni qu'aucune des Puiſſances qui la compoſent ſoit en état de réſiſter à toutes les autres unies en corps, ni qu'il s'y forme aucune ligue partielle, capable de faire tête à la grande confédération.

Car comment ſe feroit cette ligue ? Seroit-ce entre les plus puiſſans ? Nous avons montré qu'elle ne ſauroit être durable ; & il eſt bien aiſé maintenant de voir encore qu'elle eſt incompatible avec le ſyſtême particulier de chaque grande Puiſſance, & avec les intérêts inſéparables de ſa conſtitution. Seroit-ce entre un grand Etat & pluſieurs petits ? Mais les autres grands Etats, unis à la confédération, auront bientôt écraſé la ligue : & l'on doit ſentir que la grande alliance étant toujours unie & armée, il lui ſera facile, en vertu du quatrieme article, de prévenir & d'étouffer d'abord toute alliance partielle & ſéditieuſe, qui ten-

droit à troubler la paix & l'ordre public. Qu'on voye ce qui se passe dans le Corps Germanique, malgré les abus de sa police & l'extrême inégalité de ses membres: y en a-t-il un seul, même parmi les plus puissans, qui osât s'exposer au ban de l'Empire, en blessant ouvertement sa constitution, à moins qu'il ne crût avoir de bonnes raisons de ne point craindre que l'Empire voulût agir contre lui tout de bon?

Ainsi je tiens pour démontré que la Diete Européenne une fois établie, n'aura jamais de rebellion à craindre, & que bien qu'il s'y puisse introduire quelques abus, ils ne peuvent jamais aller jusqu'à éluder l'objet de l'institution. Reste à voir si cet objet sera bien rempli par l'institution même.

Pour cela, considérons les motifs qui mettent aux Princes les armes à la main. Ces motifs sont, ou de faire des conquêtes, ou de se défendre d'un Conquérant, ou d'affoiblir un trop puissant voisin, ou de soutenir ses droits attaqués, ou de vider un différend qu'on n'a pu terminer à l'amiable, ou enfin de remplir les en-

Digitized by Google

gagemens d'un traité. Il n'y a ni cause ni prétexte de guerre qu'on ne puisse ranger sous quelqu'un de ces six chefs; or, il est évident qu'aucun des six ne peut exister dans ce nouvel état de choses.

Premiérement, il faut renoncer aux conquêtes, par l'impossibilité d'en faire, attendu qu'on est sûr d'être arrêté dans son chemin par de plus grandes forces que celles qu'on peut avoir; de sorte qu'en risquant de tout perdre, on est dans l'impuissance de rien gagner. Un Prince ambitieux qui veut s'agrandir en Europe, fait deux choses. Il commence par se fortifier de bonnes alliances, puis il tâche de prendre son ennemi au dépourvu. Mais les alliances particulieres ne serviroient de rien contre une alliance plus forte, & toujours subsistante; & nul Prince n'ayant plus aucun prétexte d'armer, il ne sauroit le faire sans être apperçu, prévenu & puni par la confédération toujours armée.

La même raison qui ôte à chaque Prince tout espoir de conquêtes, lui ôte en même tems toute crainte d'être attaqué; & non-seulement ses Etats garantis par

toute l'Europe, lui ſont auſſi aſſurés qu'aux citoyens leurs poſſeſſions dans un pays bien policé, mais plus que s'il étoit leur unique & propre défenſeur, dans le même rapport que l'Europe entiere eſt plus forte que lui ſeul.

On n'a plus de raiſon de vouloir affoiblir un voiſin, dont on n'a plus rien à craindre; & l'on n'en eſt pas même tenté, quand on n'a nul eſpoir de réuſſir.

A l'égard du ſoutien de ſes droits, il faut d'abord remarquer qu'une infinité de chicanes & de prétentions obſcures & embrouillées, ſeront toutes anéanties par le troiſieme article de la confédération, qui regle définitivement tous les droits réciproques des Souverains alliés ſur leur actuelle poſſeſſion. Ainſi toutes les demandes & prétentions poſſibles deviendront claires à l'avenir, & ſeront jugées dans la Diete, à meſure qu'elles pourront naître: ajoutez que ſi l'on attaque mes droits, je dois les ſoutenir par la même voie. Or, on ne peut les attaquer par les armes, ſans encourir le ban de la Diete. Ce n'eſt donc pas non plus par les armes que j'ai beſoin de les dé-

Digitized by Google

fendre; on doit dire la même chose des injures, des torts, des réparations, & de tous les différends imprévus qui peuvent s'élever entre deux Souverains; & le même pouvoir qui doit défendre leurs droits, doit aussi redresser leurs griefs.

Quant au dernier article, la solution saute aux yeux. On voit d'abord que n'ayant plus d'aggresseur à craindre, on n'a plus besoin de traité défensif, & que comme on n'en sauroit faire de plus solide & de plus sûr que celui de la grande confédération, tout autre seroit inutile, illégitime, & par conséquent nul.

Il n'est donc pas possible que la confédération une fois établie, puisse laisser aucune semence de guerre entre les confédérés, & que l'objet de la Paix perpétuelle ne soit exactement rempli par l'exécution du systême proposé.

Il nous reste maintenant à examiner l'autre question qui regarde l'avantage des parties contractantes; car on sent bien que vainement feroit-on parler l'intérêt public au préjudice de l'intérêt particulier. Prouver que la paix est en général préférable à la guerre, c'est ne rien dire

Digitized by Google

à celui qui croit avoir des raiſons de préférer la guerre à la paix; & lui montrer les moyens d'établir une paix durable, ce n'eſt que l'exciter à s'y oppoſer.

En effet, dira-t-on, vous ôtez aux Souverains le droit de ſe faire juſtice à eux-mêmes, c'eſt-à-dire le précieux droit d'être injuſtes quand il leur plaît; vous leur ôtez le pouvoir de s'agrandir aux dépens de leurs voiſins; vous les faites renoncer à ces antiques prétentions qui tirent leur prix de leur obſcurité, parce qu'on les étend avec ſa fortune, à cet appareil de puiſſance & de terreur, dont ils aiment à effrayer le monde, à cette gloire des conquêtes, dont ils tirent leur honneur; & pour tout dire, enfin, vous les forcez d'être équitables & pacifiques. Quels ſeront les dédommagemens de tant de cruelles privations?

Je n'oſerois répondre avec l'Abbé de Saint-Pierre: que la véritable gloire des Princes conſiſte à procurer l'utilité publique, & le bonheur de leurs ſujets; que tous leurs intérêts ſont ſubordonnés à leur réputation; & que la réputation qu'on acquiert auprès des ſages, ſe meſure ſur

le bien que l'on fait aux hommes ; que l'entreprise d'une paix perpétuelle étant la plus grande qui ait jamais été faite, est la plus capable de couvrir son Auteur d'une gloire immortelle ; que cette même entreprise étant aussi la plus utile aux Peuples, est encore la plus honorable aux Souverains ; la seule sur-tout qui ne soit pas souillée de sang, de rapines, de pleurs, de malédictions ; & qu'enfin le plus sûr moyen de se distinguer dans la foule des Rois, est de travailler au bonheur public. Laissons aux harangueurs ces discours, qui, dans les cabinets des Ministres, ont couvert de ridicule l'Auteur & ses projets : mais ne méprisons pas comme eux ses raisons ; & quoi qu'il en soit des vertus des Princes, parlons de leurs intérêts.

Toutes les Puissances de l'Europe ont des droits ou des prétentions les unes contre les autres ; ces droits ne sont pas de nature à pouvoir jamais être parfaitement éclaircis ; parce qu'il n'y a point pour en juger, de regle commune & constante, & qu'ils sont souvent fondés sur des faits équivoques ou incertains,

Digitized by Google

Les différends qu'ils causent, ne sauroient non plus être jamais terminés sans retour, tant faute d'arbitre compétent, que parce que chaque Prince revient dans l'occasion sans scrupule, sur les cessions qui lui ont été arrachées par force dans des traités par les plus puissans, ou après des guerres malheureuses. C'est donc une erreur de ne songer qu'à ses prétentions sur les autres, & d'oublier celles des autres sur nous, lorsqu'il n'y a d'aucun côté ni plus de justice, ni plus d'avantage dans les moyens de faire valoir ces prétentions réciproques. Si-tôt que tout dépend de la fortune, la possession actuelle est d'un prix que la sagesse ne permet pas de risquer contre le profit à venir, même à chance égale; & tout le monde blâme un homme à son aise, qui, dans l'espoir de doubler son bien, l'ose risquer en un coup de dez. Mais nous avons fait voir que dans les projets d'agrandissement, chacun, même dans le systême actuel, doit trouver une résistance supérieure à son effort; d'où il suit que les plus puissans n'ayant aucune raison de jouer, ni les plus foibles aucun espoir de profit, c'est un bien pour tous

de renoncer à ce qu'ils desirent, pour s'assurer ce qu'ils possedent.

Considérons la consommation d'hommes, d'argent, de forces de toute espece, l'épuisement où la plus heureuse guerre jette un Etat quelconque; & comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire, nous trouverons qu'il perd souvent quand il croit gagner, & que le vainqueur, toujours plus foible qu'avant la guerre, n'a de consolation que de voir le vaincu plus affoibli que lui; encore cet avantage est-il moins réel qu'apparent, parce que la supériorité qu'on peut avoir acquise sur son adversaire, on l'a perdue en même tems contre les Puissances neutres, qui sans changer d'état se fortifient, par rapport à nous, de tout notre affoiblissement.

Si tous les Rois ne sont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il semble au moins que les plus sages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer à cet égard dans mille distinctions qui nous meneroient trop loin, on peut dire en général qu'un Prince, qui, pour recu-

Digitized by Google

ler ſes frontieres, perd autant de ſes anciens ſujets qu'il en acquiert de nouveaux, s'affoiblit en s'agrandiſſant; parce qu'avec un plus grand eſpace à défendre, il n'a pas plus de défenſeurs. Or, on ne peut ignorer que par la maniere dont la guerre ſe fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit eſt celle qui ſe fait dans les armées : c'eſt bien-là la perte apparente & ſenſible; mais il s'en fait en même tems dans tout l'Etat une plus grave & plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naiſſent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la déſertion des campagnes, par l'abandon de l'agriculture; ce mal qu'on n'apperçoit point d'abord, ſe fait ſentir cruellement dans la ſuite : & c'eſt alors qu'on eſt étonné d'être ſi foible, pour s'être rendu ſi puiſſant.

Ce qui rend encore les conquêtes moins intéreſſantes, c'eſt qu'on ſait maintenant par quels moyens on peut doubler & tripler ſa puiſſance, non-ſeulement ſans étendre ſon territoire, mais quelquefois en le reſſerrant, comme fit très-ſagement l'Em-

pereur Adrien. On ſait que ce ſont les hommes ſeuls qui font la force des Rois; & c'eſt une propoſition qui découle de ce que je viens de dire, que de deux Etats qui nourriſſent le même nombre d'habitans, celui qui occupe une moindre étendue de terre, eſt réellement le plus puiſſant. C'eſt donc par de bonnes loix, par une ſage police, par de grandes vues économiques; qu'un Souverain judicieux eſt ſûr d'augmenter ſes forces, ſans rien donner au haſard. Les véritables conquêtes qu'il fait ſur ſes voiſins, ſont les établiſſemens plus utiles qu'il forme dans ſes Etats; & tous les ſujets de plus qui lui naiſſent, ſont autant d'ennemis qu'il tue.

Il ne faut point m'objecter ici que je prouve trop, en ce que, ſi les choſes étoient comme je les repréſente, chacun ayant un véritable intérêt de ne pas entrer en guerre, & les intérêts particuliers s'uniſſant à l'intérêt commun pour maintenir la paix, cette paix devroit s'établir d'elle-même, & durer toujours ſans aucune confédération. Ce ſeroit faire un fort mauvais raiſonnement dans la préſente conſtitution; car quoiqu'il fût beau-

coup meilleur pour tous d'être toujours en paix, le défaut commun de fureté à cet égard, fait que chacun ne pouvant s'affurer d'éviter la guerre, tâche au moins de la commencer à fon avantage quand l'occafion le favorife, & de prévenir un voifin, qui ne manqueroit pas de le prévenir à fon tour, dans l'occafion contraire; de forte que beaucoup de guerres, même offenfives, font d'injuftes précautions pour mettre en fureté fon propre bien, plutôt que des moyens d'ufurper celui des autres. Quelque falutaires que puiffent être généralement les maximes du bien public, il eft certain, qu'à ne confidérer que l'objet qu'on regarde en politique, & fouvent même en morale, elles deviennent pernicieufes à celui qui s'obftine à les pratiquer avec tout le monde, quand perfonne ne les pratique avec lui.

Je n'ai rien à dire fur l'appareil des armes, parce que deftitué de fondemens folides, foit de crainte, foit d'efpérance, cet appareil eft un jeu d'enfans, & que les Rois ne doivent point avoir de poupées. Je ne dis rien non plus de la gloire

Digitized by Google

gloire des Conquérans, parce que s'il y avoit quelques monſtres qui s'affligeaſſent uniquement pour n'avoir perſonne à maſſacrer, il ne faudroit point leur parler raiſon, mais leur ôter les moyens d'exercer leur rage meurtriere. La garantie de l'article troiſieme ayant prévenu toutes ſolides raiſons de guerre, on ne ſauroit avoir de motif de l'allumer contre autrui, qui ne puiſſe en fournir autant à autrui contre nous-mêmes; & c'eſt gagner beaucoup, que de s'affranchir d'un riſque où chacun eſt ſeul contre tous.

Quant à la dépendance où chacun ſera du Tribunal commun, il eſt très-clair qu'elle ne diminuera rien des droits de la ſouveraineté, mais les affermira au contraire, & les rendra plus aſſurés par l'article troiſieme, en garantiſſant à chacun, non-ſeulement ſes Etats contre toute invaſion étrangere, mais encore ſon autorité contre toute rebellion de ſes ſujets; ainſi les Princes n'en ſeront pas moins abſolus, & leur Couronne en ſera plus aſſurée: de ſorte qu'en ſe ſoumettant au jugement de la Diete, dans

leurs démêlés d'égal à égal, & s'ôtant le dangereux pouvoir de s'emparer du bien d'autrui, ils ne font que s'assurer de leurs véritables droits, & renoncer à ceux qu'ils n'ont pas. D'ailleurs, il y a bien de la différence entre dépendre d'autrui, ou seulement d'un Corps dont on est membre, & dont chacun est chef à son tour; car en ce dernier cas on ne fait qu'assurer sa liberté, par les garants qu'on lui donne; elle s'aliéneroit dans les mains d'un maître, mais elle s'affermit dans celles des Associés. Ceci se confirme par l'exemple du Corps Germanique; car bien que la souveraineté de ses membres soit altérée à bien des égards par sa constitution, & qu'ils soient par conséquent dans un cas moins favorable que ne seroient ceux du Corps Européen, il n'y en a pourtant pas un seul, quelque jaloux qu'il soit de son autorité, qui voulût, quand il le pourroit, s'assurer une indépendance absolue, en se détachant de l'Empire.

Remarquez de plus que le Corps Germanique ayant un Chef permanent, l'autorité de ce Chef doit nécessairement ten-

dre ſans ceſſe à l'uſurpation ; ce qui ne peut arriver de même dans la Diete Européenne, où la préſidence doit être alternative, & ſans égard à l'inégalité de puiſſance.

A toutes ces conſidérations il s'en joint une autre bien plus importante encore pour des gens auſſi avides d'argent que le ſont toujours les Princes ; c'eſt une grande facilité de plus d'en avoir beaucoup, par tous les avantages qui réſulteront pour leurs Peuples & pour eux, d'une paix continuelle, & par l'exceſſive dépenſe qu'épargne la réforme de l'état militaire, de ces multitudes de fortereſſes, & de cette énorme quantité de troupes qui abſorbe leurs revenus, & devient chaque jour plus à charge à leurs Peuples & à eux-mêmes. Je ſais qu'il ne convient pas à tous les Souverains de ſupprimer toutes leurs troupes, & de n'avoir aucune force publique en main pour étouffer une émeute inopinée, ou repouſſer une invaſion ſubite. (3) Je ſais encore

(3) Il ſe préſente encore ici d'autres objections ; mais comme l'Auteur du projet ne ſe les eſt pas faites, je les ai rejettées dans l'examen.

qu'il y aura un contingent à fournir à la confédération, tant pour la garde des frontieres de l'Europe, que pour l'entretien de l'armée confédérative destinée à soutenir, au besoin, les décrets de la Diete. Mais toutes ces dépenses faites, & l'extraordinaire des guerres à jamais supprimé, il resteroit encore plus de la moitié de la dépense militaire ordinaire à répartir entre le soulagement des sujets, & les coffres du Prince; de sorte que le Peuple payeroit beaucoup moins; que le Prince, beaucoup plus riche, seroit en état d'exciter le Commerce, l'Agriculture, les Arts, de faire des établissemens utiles, qui augmenteroient encore la richesse du Peuple & la sienne; & que l'Etat seroit avec cela dans une sureté beaucoup plus parfaite que celle qu'il peut tirer de ses armées, & de tout cet appareil de guerre, qui ne cesse de l'épuiser au sein de la paix.

On dira peut-être que les pays frontieres de l'Europe seroient alors dans une position plus désavantageuse, & pourroient avoir également des guerres à soutenir, ou avec le Turc, ou avec les Cor-

Digitized by Google

faires d'Afrique, ou avec les Tartares.

A cela je réponds, 1°. que ces pays sont dans le même cas aujourd'hui, & que par conséquent ce ne seroit pas pour eux un désavantage positif à citer, mais seulement un avantage de moins, & un inconvénient inévitable, auquel leur situation les expose. 2°. Que, délivrés de toute inquiétude du côté de l'Europe, ils seroient beaucoup plus en état de résister au-dehors. 3°. Que la suppression de toutes les forteresses de l'intérieur de l'Europe, & des frais nécessaires à leur entretien, mettroit la confédération en état d'en établir un grand nombre sur les frontieres, sans être à charge aux confédérés. 4°. Que ces forteresses construites, entretenues & gardées à frais communs, seroient autant de suretés & de moyens d'épargne pour les Puissances-frontieres, dont elles garantiroient les Etats. 5°. Que les troupes de la confédération distribuées sur les confins de l'Europe, seroient toujours prêtes à repousser l'aggresseur. 6°. Qu'enfin, un Corps aussi redoutable que la République Européenne, ôteroit aux Etrangers l'envie d'attaquer aucun de ses

membres ; comme le Corps Germanique, infiniment moins puiſſant, ne laiſſe pas de l'être aſſez pour ſe faire reſpecter de ſes voiſins, & protéger utilement tous les Princes qui le compoſent.

On pourra dire encore que les Européens n'ayant plus de guerres entr'eux ; l'Art militaire tomberoit inſenſiblement dans l'oubli ; que les troupes perdroient leur courage & leur diſcipline ; qu'il n'y auroit plus ni généraux, ni ſoldats, & que l'Europe reſteroit à la merci du premier venu.

Je réponds qu'il arrivera de deux choſes l'une : ou les voiſins de l'Europe l'attaqueront, & lui feront la guerre, ou ils redouteront la confédération, & la laiſſeront en paix.

Dans le premier cas ; voilà les occaſions de cultiver le génie & les talens militaires, d'aguerrir & former des troupes ; les armées de la confédération feront à cet égard l'école de l'Europe ; on ira ſur la frontiere apprendre la guerre ; dans le ſein de l'Europe, on jouira de la paix ; & l'on réunira par ce moyen les avantages de l'une & de l'autre. Croit-

Digitized by Google

on qu'il ſoit toujours néceſſaire de ſe battre chez ſoi, pour devenir guerrier, & les François ſont-ils moins braves, parce que les Provinces de Touraine & d'Anjou ne ſont pas en guerre l'une contre l'autre ?

Dans le ſecond cas; on ne pourra plus s'aguerrir, il eſt vrai, mais on n'en aura plus beſoin; car à quoi bon s'exercer à la guerre, pour ne la faire à perſonne ? Lequel vaut mieux, de cultiver un Art funeſte, ou de le rendre inutile ? S'il y avoit un ſecret pour jouir d'une ſanté inaltérable, y auroit-il du bon ſens à le rejetter, pour ne pas ôter aux Médecins l'occaſion d'acquérir de l'expérience ? Il reſte à voir dans ce parallele, lequel des deux Arts eſt plus ſalutaire en ſoi, & mérite mieux d'être conſervé.

Qu'on ne nous menace pas d'une invaſion ſubite; on ſait bien que l'Europe n'en a point à craindre, & que ce premier venu ne viendra jamais. Ce n'eſt plus le tems de ces éruptions de Barbares, qui ſembloient tomber des nues. Depuis que nous parcourons d'un œil curieux toute la ſurface de la terre, il ne

Digitized by Google

peut plus rien venir jusqu'à nous, qui ne soit prévu de très-loin. Il n'y a nulle Puissance au monde, qui soit maintenant en état de menacer l'Europe entiere; & si jamais il en vient une, ou l'on aura le tems de se préparer, ou l'on sera du moins plus en état de lui résister, étant unis en un corps, que quand il faudra terminer tout-d'un-coup de longs différends, & se réunir à la hâte.

Nous venons de voir que tous les prétendus inconvéniens de l'état de confédération bien pesés, se réduisent à rien. Nous demandons maintenant si quelqu'un dans le monde en oseroit dire autant de ceux qui résultent de la maniere actuelle de vider les différends entre Prince & Prince par le droit du plus fort, c'est-à-dire, de l'état d'impolice & de guerre, qu'engendre nécessairement l'indépendance absolue & mutuelle de tous les Souverains dans la société imparfaite qui regne entr'eux dans l'Europe. Pour qu'on soit mieux en état de peser ces inconvéniens, j'en vais résumer en peu de mots le sommaire que je laisse examiner au Lecteur.

1. Nul droit assuré que celui du plus

Digitized by Google

fort. 2. Changemens continuels & inévitables de relations entre les Peuples, qui empêchent aucun d'eux de pouvoir fixer en ses mains la force dont il jouit. 3. Point de sureté parfaite, aussi long-tems que les voisins ne sont pas soumis ou anéantis. 4. Impossibilité générale de les anéantir, attendu qu'en subjuguant les premiers, on en trouve d'autres. 5. Précautions & frais immenses pour se tenir sur ses gardes. 6. Défaut de force & de défense dans les minorités & dans les révoltes; car quand l'Etat se partage, qui peut soutenir un des partis contre l'autre? 7. Défaut de sureté dans les engagemens mutuels. 8. Jamais de justice à espérer d'autrui, sans des frais & des pertes immenses, qui ne l'obtiennent pas toujours, & dont l'objet disputé ne dédommage que rarement. 9. Risque inévitable de ses Etats, & quelquefois de sa vie, dans la poursuite de ses droits. 10. Nécessité de prendre part, malgré soi, aux querelles de ses voisins, & d'avoir la guerre quand on la voudroit le moins. 11. Interruption du Commerce & des ressources publiques, au moment

Digitized by Google

qu'elles sont le plus nécessaires. 12. Danger continuel de la part d'un voisin puissant, si l'on est foible ; & d'une ligue, si l'on est fort. 13. Enfin inutilité de la sagesse où préside la fortune, désolation continuelle des Peuples, affoiblissement de l'Etat dans les succès & dans les revers, impossibilité totale d'établir jamais un bon Gouvernement, de compter sur son propre bien, & de rendre heureux ni soi ni les autres.

Récapitulons de même les avantages de l'Arbitrage Européen pour les Princes confédérés.

1. Sureté entiere, que leurs différends présens & futurs seront toujours terminés sans aucune guerre ; sureté incomparablement plus utile pour eux que ne seroit, pour les particuliers, celle de n'avoir jamais de procès.

2. Sujets de contestations, ôtés, ou réduits à très-peu de chose par l'anéantissement de toutes prétentions antérieures, qui compensera les renonciations, & affermira les possessions.

3. Sureté entiere & perpétuelle, & de la personne du Prince, & de sa Famille,

Digitized by Google

& de ses Etats, & de l'ordre de succession fixé par les loix de chaque pays, tant contre l'ambition des Prétendans injustes & ambitieux, que contre les révoltes des sujets rebelles.

4. Sureté parfaite de l'exécution de tous les engagemens réciproques entre Prince & Prince, par la garantie de la République Européenne.

5. Liberté & sureté parfaite & perpétuelle à l'égard du Commerce tant d'Etat à Etat, que de chaque Etat dans les régions éloignées.

6. Suppression totale & perpétuelle de leur dépense militaire extraordinaire par terre & par mer en tems de guerre, & considérable diminution de leur dépense ordinaire en tems de paix.

7. Progrès sensible de l'Agriculture & de la population, des richesses de l'Etat & des revenus du Prince.

8. Facilité de tous les établissemens qui peuvent augmenter la gloire & l'autorité du Souverain, les ressources publiques & le bonheur des Peuples.

Je laisse, comme je l'ai déjà dit, au jugement des Lecteurs, l'examen de tous

Digitized by Google

ces articles & la comparaiſon de l'état de paix qui réſulte de la confédération, avec l'état de guerre qui réſulte de l'impolice Européenne.

Si nous avons bien raiſonné dans l'expoſition de ce Projet, il eſt démontré; premiérement, que l'établiſſement de la paix perpétuelle dépend uniquement du conſentement des Souverains, & n'offre point à lever d'autre difficulté que leur réſiſtance; ſecondement, que cet établiſſement leur ſeroit utile de toute maniere, & qu'il n'y a nulle comparaiſon à faire, même pour eux, entre les inconvéniens & les avantages; en troiſieme lieu, qu'il eſt raiſonnable de ſuppoſer que leur volonté s'accorde avec leur intérêt; enfin, que cet établiſſement une fois formé ſur le plan propoſé, ſeroit ſolide & durable, & rempliroit parfaitement ſon objet. Sans doute, ce n'eſt pas à dire que les Souverains adopteront ce Projet; (Qui peut répondre de la raiſon d'autrui?) mais ſeulement qu'ils l'adopteroient, s'ils conſultoient leurs vrais intérêts: car on doit bien remarquer que nous n'avons point ſuppoſé les hom-

Digitized by Google

mes tels qu'ils devroient être, bons, généreux, désintéressés, & aimant le bien public par humanité; mais tels qu'ils sont, injustes, avides, & préférant leur intérêt à tout. La seule chose qu'on leur suppose, c'est assez de raison pour voir ce qui leur est utile, & assez de courage pour faire leur propre bonheur. Si, malgré tout cela, ce Projet demeure sans exécution, ce n'est donc pas qu'il soit chimérique; c'est que les hommes sont insensés, & que c'est une sorte de folie d'être sage au milieu des fous.

Digitized by Google

JUGEMENT
SUR LA
PAIX PERPÉTUELLE.

LE Projet de la Paix perpétuelle étant par son objet le plus digne d'occuper un homme de bien, fut aussi de tous ceux de l'Abbé de St. Pierre celui qu'il médita le plus long-tems & qu'il suivit avec le plus d'opiniâtreté : car on a peine à nommer autrement ce zele de missionnaire qui ne l'abandonna jamais sur ce point, malgré l'évidente impossibilité du succès, le ridicule qu'il se donnoit de jour en jour, & les dégoûts qu'il eut sans cesse à essuyer. Il semble que cette ame saine, uniquement attentive au bien public, mesuroit les soins qu'elle donnoit aux choses, uniquement sur le degré de leur utilité, sans jamais se laisser rebuter par les obstacles ni songer à l'intérêt personnel.

Si jamais vérité morale fut démontrée, il me semble que c'est l'utilité générale & particuliere de ce Projet. Les avanta-

Digitized by Google

ges qui réſulteroient de ſon exécution & pour chaque Prince & pour chaque Peuple & pour toute l'Europe, ſont immenſes, clairs, inconteſtables, on ne peut rien de plus ſolide & de plus exact que les raiſonnemens par leſquels l'Auteur les établit : réaliſez ſa République Européenne durant un ſeul jour, c'en eſt aſſez pour la faire durer éternellement, tant chacun trouveroit par l'expérience ſon profit particulier dans le bien commun. Cependant ces mêmes Princes qui la défendroient de toutes leurs forces ſi elle exiſtoit, s'oppoſeroient maintenant de même à ſon exécution & l'empêcheront infailliblement de s'établir comme ils l'empêcheroient de s'éteindre. Ainſi l'ouvrage de l'Abbé de St. Pierre ſur la paix perpétuelle paroît d'abord inutile pour la produire & ſuperflu pour la conſerver ; c'eſt donc une vaine ſpéculation, dira quelque lecteur impatient ; non, c'eſt un livre ſolide & ſenſé, & il eſt très-important qu'il exiſte.

Commençons par examiner les difficultés de ceux qui ne jugent pas des raiſons par la raiſon, mais ſeulement par l'évé-

Digitized by Google

nement, & qui n'ont rien à objecter contre ce Projet, sinon qu'il n'a pas été exécuté. En effet, diront-ils sans doute, si ses avantages sont si réels, pourquoi donc les Souverains de l'Europe ne l'ont-ils pas adopté ? Pourquoi négligent-ils leur propre intérêt, si cet intérêt leur est si bien démontré ? Voit-on qu'ils rejettent d'ailleurs les moyens d'augmenter leurs revenus & leur puissance ? Si celui-ci étoit aussi bon pour cela qu'on le prétend, est-il croyable qu'ils en fussent moins empressés que de tous ceux qui les égarent depuis si long-tems, & qu'ils préférassent mille ressources trompeuses à un profit évident.

Sans doute, cela est croyable ; à moins qu'on ne suppose que leur sagesse est égale à leur ambition, & qu'ils voient d'autant mieux leurs avantages qu'ils les desirent plus fortement ; au lieu que c'est la grande punition des excès de l'amour-propre de recourir toujours à des moyens qui l'abusent, & que l'ardeur même des passions est presque toujours ce qui les détourne de leur but. Distinguons donc en politique ainsi qu'en morale l'intérêt

Digitized by Google

réel de l'intérêt apparent; le premier se trouveroit dans la paix perpétuelle, cela est démontré dans le projet; le second se trouve dans l'état d'indépendance absolue qui soustrait les Souverains à l'empire de la loi pour les soumettre à celui de la fortune. Semblables à un Pilote insensé, qui, pour faire montre d'un vain savoir & commander à ses matelots, aimeroit mieux flotter entre des rochers durant la tempête que d'assujettir son vaisseau par des ancres.

Toute l'occupation des Rois, ou de ceux qu'ils chargent de leurs fonctions, se rapporte à deux seuls objets, étendre leur domination au-dehors & la rendre plus absolue au-dedans; toute autre vue, ou se rapporte à l'une de ces deux, ou ne leur sert que de prétexte; telles sont celles du *bien public*, du *bonheur des sujets*, de la *gloire de la nation*, mots à jamais proscrits du cabinet & si lourdement employés dans les édits publics, qu'ils n'annoncent jamais que des ordres funestes, & que le peuple gémit d'avance quand ses maîtres lui parlent de leurs soins paternels.

Qu'on juge sur ces deux maximes fon-

Digitized by Google

damentales comment les Princes peuvent recevoir une propoſition qui choque directement l'une & qui n'eſt gueres plus favorable à l'autre ; car on ſent bien que par la Diete Européenne le gouvernement de chaque Etat n'eſt pas moins fixé que par ſes limites, qu'on ne peut garantir les Princes de la révolte des ſujets ſans garantir en même tems les ſujets de la tyrannie des Princes, & qu'autrement l'inſtitution ne ſauroit ſubſiſter. Or, je demande s'il y a dans le monde un ſeul Souverain qui, borné ainſi pour jamais dans ſes projets les plus chéris, ſupportât ſans indignation la ſeule idée de ſe voir forcé d'être juſte, non-ſeulement avec les étrangers, mais même avec ſes propres ſujets.

Il eſt facile encore de comprendre que d'un côté la guerre & les conquêtes, & de l'autre les progrès du deſpotiſme s'entr'aident mutuellement ; qu'on prend à diſcrétion dans un peuple d'eſclaves, de l'argent, & des hommes pour en ſubjuguer d'autres ; que réciproquement la guerre fournit un prétexte aux exactions pécuniaires, & un autre non moins ſpé-

Digitized by Google

cieux d'avoir toujours de grandes armées pour tenir le peuple en respect. Enfin chacun voit assez que les Princes conquérans font pour le moins autant la guerre à leurs sujets qu'à leurs ennemis, & que la condition des vainqueurs n'est pas meilleure que celle des vaincus : *J'ai battu les Romains*, écrivoit Annibal aux Carthaginois ; *envoyez-moi des troupes* ; *j'ai mis l'Italie à contribution*, *envoyez-moi de l'argent*. Voilà ce que signifient les Te Deum, les feux de joie, & l'allégresse du peuple aux triomphes de ses maîtres.

Quant aux différends entre Prince & Prince, peut-on espérer de soumettre à un Tribunal supérieur des hommes qui s'osent vanter de ne tenir leur pouvoir que de leur épée, & qui ne font mention de Dieu même que parce qu'il est au Ciel? Les Souverains se soumettront-ils dans leurs querelles à des voies juridiques que toute la rigueur des loix n'a jamais pu forcer les particuliers d'admettre dans les leurs? Un simple gentilhomme offensé, dédaigne de porter ses plaintes au Tribunal des Maréchaux de France, & vous voulez qu'un Roi porte les

Digitized by Google

ſiennes à la Diete Européenne ? Encore y a-t-il cette différence, que l'un péche contre les loix & expoſe doublement ſa vie, au lieu que l'autre n'expoſe gueres que ſes ſujets; qu'il uſe, en prenant les armes, d'un droit avoué de tout le genre-humain, & dont il prétend n'être comptable qu'à Dieu ſeul.

Un Prince qui met ſa cauſe au haſard de la guerre, n'ignore pas qu'il court des riſques; mais il en eſt moins frappé que des avantages qu'il ſe promet, parce qu'il craint bien moins la fortune qu'il n'eſpere de ſa propre ſageſſe : s'il eſt puiſſant, il compte ſur ſes forces; s'il eſt foible, il compte ſur ſes alliances; quelquefois il lui eſt utile au-dedans de purger de mauvaiſes humeurs, d'affoiblir des ſujets indociles, d'eſſuyer même des revers, & le politique habile ſait tirer avantage de ſes propres défaites. J'eſpere qu'on ſe ſouviendra que ce n'eſt pas moi qui raiſonne ainſi, mais le Sophiſte de Cour qui préfere un grand territoire & peu de ſujets pauvres & ſoumis, à l'empire inébranlable que donnent au Prince la juſtice & les

Digitized by Google

loix, ſur un peuple heureux & floriſſant.

C'eſt encore par le même principe qu'il réfute en lui-même l'argument tiré de la ſuſpenſion du commerce, de la dépopulation, du dérangement des finances, & des pertes réelles que cauſe une vaine conquête. C'eſt un calcul très-fautif que d'évaluer toujours en argent les gains ou les pertes des Souverains ; le degré de puiſſance qu'ils ont en vue ne ſe compte point par les millions qu'on poſſede. Le Prince fait toujours circuler ſes projets ; il veut commander pour s'enrichir & s'enrichir pour commander ; il ſacrifiera tour-à-tour l'un & l'autre pour acquérir celui des deux qui lui manque, mais ce n'eſt qu'afin de parvenir à les poſſéder enfin tous les deux enſemble qu'il les pourſuit ſéparément ; car pour être le maître des hommes & des choſes, il faut qu'il ait à la fois l'empire & l'argent.

Ajoutons, enfin, ſur les grands avantages qui doivent réſulter pour le commerce, d'une paix générale & perpétuelle, qu'ils ſont bien en eux-mêmes certains & inconteſtables, mais qu'étant

Digitized by Google

communs à tous ils ne seront réels pour personne, attendu que de tels avantages ne se sentent que par leurs différences, & que pour augmenter sa puissance relative on ne doit chercher que des biens exclusifs.

Sans cesse abusés par l'apparence des choses, les Princes rejetteroient donc cette paix, quand ils peseroient leurs intérêts eux-mêmes; que sera-ce quand ils les feront peser par leurs Ministres dont les intérêts sont toujours opposés à ceux du peuple & presque toujours à ceux du Prince? Les Ministres ont besoin de la guerre pour se rendre nécessaires, pour jetter le Prince dans des embarras dont il ne se puisse tirer sans eux & pour perdre l'Etat, s'il le faut, plutôt que leur place; ils en ont besoin pour vexer le peuple sous prétexte des nécessités publiques; ils en ont besoin pour placer leurs créatures, gagner sur les marchés, & faire en secret mille odieux monopoles; ils en ont besoin pour satisfaire leurs passions, & s'expulser mutuellement; ils en ont besoin pour s'emparer du Prince en le tirant

Digitized by Google

de la Cour quand il s'y forme contre eux des intrigues dangereuſes ; ils perdroient toutes ces reſſources par la paix perpétuelle, & le public ne laiſſe pas de demander pourquoi, ſi ce projet eſt poſſible, ils ne l'ont pas adopté ? Il ne voit pas qu'il n'y a rien d'impoſſible dans ce projet, ſinon qu'il ſoit adopté par eux. Que feront-ils donc pour s'y oppoſer ? ce qu'ils ont toujours fait : ils le tourneront en ridicule.

Il ne faut pas non plus croire avec l'Abbé de St. Pierre, que même avec la bonne volonté que les Princes ni leurs Miniſtres n'auront jamais, il fût aiſé de trouver un moment favorable à l'exécution de ce ſyſtême. Car il faudroit pour cela que la ſomme des intérêts particuliers ne l'emportât pas ſur l'intérêt commun, & que chacun crût voir dans le bien de tous le plus grand bien qu'il peut eſpérer pour lui-même. Or, ceci demande un concours de ſageſſe dans tant de têtes & un concours de rapports dans tant d'intérêts, qu'on ne doit gueres eſpérer du haſard l'accord fortuit de toutes les circonſtances néceſ-

Digitized by Google

ſaires ; cependant ſi cet accord n'a pas lieu, il n'y a que la force qui puiſſe y ſuppléer, & alors il n'eſt plus queſtion de perſuader mais de contraindre, & il ne faut plus écrire des livres, mais lever des troupes.

Ainſi quoique le projet fût très-ſage, les moyens de l'exécuter ſe ſentoient de la ſimplicité de l'Auteur. Il s'imaginoit bonnement qu'il ne falloit qu'aſſembler un congrès, y propoſer ſes articles, qu'on les alloit ſigner & que tout ſeroit fait. Convenons que dans tous les projets de cet honnête homme, il voyoit aſſez bien l'effet des choſes quand elles ſeroient établies, mais il jugeoit comme un enfant des moyens de les établir.

Je ne voudrois, pour prouver que le projet de la République chrétienne n'eſt pas chimérique que nommer ſon premier Auteur : car aſſurément Henri IV n'étoit pas fou ni Sully viſionnaire. L'Abbé de St. Pierre s'autoriſoit de ces grands noms pour renouveller leur ſyſtême. Mais quelle différence dans le tems, dans les circonſtances, dans la propoſition, dans la maniere de la faire & dans ſon Auteur ! Pour en

Digitized by Google

en juger, jettons un coup-d'œil sur la situation générale des choses au moment choisi par Henri IV, pour l'exécution de son projet.

La grandeur de Charles-Quint, qui régnoit sur une partie du monde & faisoit trembler l'autre, l'avoit fait aspirer à la Monarchie universelle avec de grands moyens de succès & de grands talens pour les employer; son fils plus riche & moins puissant, suivant sans relâche un projet qu'il n'étoit pas capable d'exécuter, ne laissa pas de donner à l'Europe des inquiétudes continuelles, & la Maison d'Autriche avoit pris un tel ascendant sur les autres Puissances, que nul Prince ne régnoit en sureté s'il n'étoit bien avec elle. Philippe III, moins habile encore que son Pere hérita de toutes ses prétentions. L'effroi de la Puissance Espagnole tenoit encore l'Europe en respect, & l'Espagne continuoit à dominer plutôt par l'habitude de commander que par le pouvoir de se faire obéir. En effet, la révolte des Pays-bas, les armemens contre l'Angleterre, les guerres civiles de France avoient épuisé les forces d'Espa-

gne & les trésors des Indes ; la Maison d'Autriche, partagée en deux branches, n'agissoit plus avec le même concert; & quoique l'Empereur s'efforçât de maintenir ou recouvrer en Allemagne l'autorité de Charles-Quint, il ne faisoit qu'aliéner les Princes & fomenter des Ligues qui ne tarderent pas d'éclore & faillirent à le détrôner. Ainsi se préparoit de loin la décadence de la Maison d'Autriche & le rétablissement de la liberté commune. Cependant nul n'osoit le premier hasarder de secouer le joug, & s'exposer seul à la guerre; l'exemple d'Henri IV même, qui s'en étoit tiré si mal, ôtoit le courage à tous les autres. D'ailleurs, si l'on excepte le Duc de Savoye, trop foible & trop subjugué pour rien entreprendre, il n'y avoit pas parmi tant de Souverains un seul homme de-tête en état de former & soutenir une entreprise ; chacun attendoit du tems & des circonstances le moment de briser ses fers. Voilà quel étoit en gros l'état des choses quand Henri forma le plan de la République chrétienne & se prépara à l'exécuter. Projet bien grand, bien admirable en lui-même, &

Digitized by Google

dont je ne veux pas ternir l'honneur, mais qui ayant pour raison secrete l'espoir d'abaisser un ennemi redoutable, recevoit de ce pressant motif une activité qu'il eût difficilement tirée de la seule utilité commune.

Voyons maintenant quels moyens ce grand homme avoit employés à préparer une si haute entreprise. Je compterois volontiers pour le premier d'en avoir bien vu toutes les difficultés; de telle sorte qu'ayant formé ce projet dès son enfance, il le médita toute sa vie, & réserva l'exécution pour sa vieillesse; conduite qui prouve premiérement ce desir ardent & soutenu qui, seul dans les choses difficiles, peut vaincre les grands obstacles, & de plus, cette sagesse patiente & réfléchie qui s'applanit les routes de longue main à force de prévoyance & de préparation: car il y a bien de la différence entre les entreprises nécessaires dans lesquelles la prudence même veut qu'on donne quelque chose au hasard, & celles que le succès seul peut justifier, parce qu'ayant pu se passer de les faire, on n'a dû les tenter qu'à coup

sûr. Le profond secret qu'il garda toute sa vie jusqu'au moment de l'exécution, étoit encore aussi essentiel que difficile dans une si grande affaire où le concours de tant de gens étoit nécessaire, & que tant de gens avoient intérêt de traverser. Il paroît que quoi qu'il eût mis la plus grande partie de l'Europe dans son parti & qu'il fût ligué avec les plus puissans Potentats, il n'eut jamais qu'un seul confident qui connût toute l'étendue de son plan, & par un bonheur que le Ciel n'accorda qu'au meilleur des Rois, ce confident fut un Ministre integre. Mais sans que rien transpirât de ces grands desseins, tout marchoit en silence vers leur exécution. Deux fois Sully étoit allé à Londres; la partie étoit liée avec le Roi Jaques & le Roi de Suede étoit engagé de son côté: la Ligue étoit conclue avec les Protestans d'Allemagne; on étoit même sûr des Princes d'Italie, & tous concouroient au grand but sans pouvoir dire quel il étoit, comme les ouvriers qui travaillent séparément aux pieces d'une nouvelle machine dont ils ignorent la forme & l'usage. Qu'est-ce donc qui fa-

Digitized by Google

vorisoit ce mouvement général ? étoit-ce la paix perpétuelle que nul ne prévoyoit & dont peu se seroient souciés ? étoit-ce l'intérêt public qui n'est jamais celui de personne ? L'abbé de St. Pierre eut pu l'espérer. Mais réellement chacun ne travailloit que dans la vue de son intérêt particulier, qu'Henri avoit eu le secret de leur montrer à tous sous une face très-attrayante. Le Roi d'Angleterre avoit à se délivrer des continuelles conspirations des Catholiques de son Royaume, toutes fomentées par l'Espagne. Il trouvoit de plus un grand avantage à l'affranchissement des Provinces-Unies qui lui coûtoient beaucoup à soutenir & le mettoient chaque jour à la veille d'une guerre qu'il redoutoit, ou à laquelle il aimoit mieux contribuer une fois avec tous les autres, afin de s'en délivrer pour toujours. Le Roi de Suede vouloit s'assurer de la Pomeranie & mettre un pied dans l'Allemagne. L'Electeur Palatin, alors protestant & chef de la confession d'Ausbourg avoit des vues sur la Boheme & entroit dans toutes celles du Roi d'Angleterre. Les Princes d'Allemagne avoient à réprimer

les usurpations de la Maison d'Autriche. Le Duc de Savoye obtenoit Milan & la couronne de Lombardie qu'il desiroit avec ardeur. Le Pape même fatigué de la tyrannie Espagnole étoit de la partie au moyen du Royaume de Naples qu'on lui avoit promis. Les Hollandois mieux payés que tous les autres gagnoient l'assurance de leur liberté. Enfin outre l'intérêt commun d'abaisser une Puissance orgueilleuse qui vouloit dominer par-tout, chacun en avoit un particulier, très-vif, très-sensible, & qui n'étoit point balancé par la crainte de substituer un tyran à l'autre, puisqu'il étoit convenu que les conquêtes seroient partagées entre tous les Alliés, excepté la France & l'Angleterre qui ne pouvoient rien garder pour elles. C'en étoit assez pour calmer les plus inquiets sur l'ambition d'Henri IV: mais ce sage Prince n'ignoroit pas qu'en ne se réservant rien par ce traité, il y gagnoit pourtant plus qu'aucun autre; car sans rien ajouter à son patrimoine, il lui suffisoit de diviser celui du seul plus puissant que lui, pour devenir le plus puissant lui-même; & l'on voit très-clairement qu'en pre-

Digitized by Google

nant toutes les précautions qui pouvoient assurer le succès de l'entreprise, il ne négligeoit pas celles qui devoient lui donner la primauté dans le Corps qu'il vouloit instituer.

De plus ; ses apprêts ne se bornoient point à former au-dehors des Ligues redoutables, ni à contracter alliance avec ses voisins & ceux de son ennemi. En intéressant tant de peuples à l'abaissement du premier Potentat de l'Europe, il n'oublioit pas de se mettre en état par lui-même de le devenir à son tour. Il employa quinze ans de paix à faire des préparatifs dignes de l'entreprise qu'il méditoit. Il remplit d'argent ses coffres, ses arsenaux d'artillerie, d'armes, de munitions ; il ménagea de loin des ressources pour les besoins imprévus ; mais il fit plus que tout cela sans doute, en gouvernant sagement ses Peuples, en déracinant insensiblement toutes les semences de divisions, & en mettant un si bon ordre à ses finances qu'elles pussent fournir à tout sans fouler ses sujets ; de sorte que tranquille au-dedans & redoutable au-dehors, il se vit en état d'armer &

Digitized by Google

d'entretenir soixante mille hommes & vingt vaisseaux de guerre, de quitter son Royaume sans y laisser la moindre source de désordre, & de faire la guerre durant six ans sans toucher à ses revenus ordinaires ni mettre un sou de nouvelles impositions.

A tant de préparatifs, ajoutez pour la conduite de l'entreprise le même zele & la même prudence qui l'avoient formée tant de la part de son Ministre que de la sienne. Enfin à la tête des expéditions militaires un Capitaine tel que lui, tandis que son adversaire n'en avoit plus à lui opposer, & vous jugerez si rien de ce qui peut annoncer un heureux succès manquoit à l'espoir du sien. Sans avoir pénétré ses vues, l'Europe attentive à ses immenses préparatifs en attendoit l'effet avec une sorte de frayeur. Un léger prétexte alloit commencer cette grande révolution, une guerre qui devoit être la derniere, préparoit une paix immortelle, quand un événement dont l'horrible mystere doit augmenter l'effroi vint bannir à jamais le dernier espoir du monde. Le même coup qui trancha les jours de ce

Digitized by Google

bon Roi replongea l'Europe dans d'éternelles guerres qu'elle ne doit plus espérer de voir finir. Quoi qu'il en soit, voilà les moyens qu'Henri IV avoit rassemblés pour former le même établissement que l'Abbé de St. Pierre prétendoit faire avec un livre.

Qu'on ne dise donc point que si son systême n'a pas été adopté, c'est qu'il n'étoit pas bon ; qu'on dise au contraire qu'il étoit trop bon pour être adopté ; car le mal & les abus dont tant de gens profitent s'introduisent d'eux-mêmes ; mais ce qui est utile au public ne s'introduit gueres que par la force, attendu que les intérêts particuliers y sont presque toujours opposés. Sans doute la paix perpétuelle est à présent un projet bien absurde ; mais qu'on nous rende un Henri IV & un Sully, la paix perpétuelle redeviendra un projet raisonnable ; ou plutôt, admirons un si beau plan, mais consolons-nous de ne pas le voir exécuter ; car cela ne peut se faire que par des moyens violens & redoutables à l'humanité. On ne voit point de ligues fédératives s'établir autrement que par des

Digitized by Google

révolutions ; & sur ce principe, qui de nous oseroit dire si cette ligue Européenne est à desirer ou à craindre ? Elle feroit peut-être plus de mal tout-d'un-coup qu'elle n'en préviendroit pour des siecles.

Digitized by Google

POLYSYNODIE

DE L'ABBÉ

DE SAINT-PIERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité dans la Monarchie d'une forme de Gouvernement subordonnée au Prince.

SI les Princes regardoient les fonctions du Gouvernement comme des devoirs indispensables, les plus capables s'en trouveroient les plus surchargés ; leurs travaux comparés à leurs forces leur paroîtroient toujours excessifs ; & on les verroit aussi ardens à resserrer leurs Etats ou leurs droits, qu'ils sont avides d'étendre les uns & les autres ; & le poids de la Couronne écraseroit bientôt la plus forte tête qui voudroit sérieusement la porter. Mais loin d'envisager leur pouvoir par ce qu'il a de pénible & d'obligatoire, ils n'y voient que le plaisir de commander ; & comme le Peuple n'est à

Digitized by Google

leurs yeux que l'inſtrument de leurs fantaiſies, plus ils ont de fantaiſies à contenter, plus le beſoin d'uſurper augmente; & plus ils ſont bornés & petits d'entendement, plus ils veulent être grands & puiſſans en autorité.

Cependant le plus abſolu deſpotiſme exige encore un travail pour ſe ſoutenir : quelques maximes qu'il établiſſe à ſon avantage, il faut toujours qu'il les couvre d'un leurre d'utilité publique; qu'employant la force des Peuples contre eux-mêmes, il les empêche de la réunir contre lui; qu'il étouffe continuellement la voix de la nature, & le cri de la liberté toujours prêt à ſortir de l'extrême oppreſſion. Enfin, quand le Peuple ne ſeroit qu'un vil troupeau ſans raiſon, encore faudroit-il des ſoins pour le conduire, & le Prince qui ne ſonge point à rendre heureux ſes ſujets n'oublie pas, au moins, s'il n'eſt inſenſé, de conſerver ſon patrimoine.

Qu'a-t-il donc à faire pour concilier l'indolence avec l'ambition, la puiſſance avec les plaiſirs, & l'empire des Dieux avec la vie animale? Choiſir pour ſoi

les vains honneurs, l'oisiveté, & remettre à d'autres les fonctions pénibles du Gouvernement, en se réservant tout au plus de chasser ou changer ceux qui s'en acquittent trop mal ou trop bien. Par cette méthode, le dernier des hommes tiendra paisiblement & commodément le sceptre de l'univers ; plongé dans d'insipides voluptés, il promenera, s'il veut, de fête en fête son ignorance & son ennui. Cependant, on le traitera de conquérant, d'invincible, de Roi des Rois, d'Empereur Auguste, de Monarque du monde & de Majesté sacrée. Oublié sur le trône, nul aux yeux de ses voisins, & même à ceux de ses sujets, encensé de tous sans être obéi de personne ; foible instrument de la tyrannie des Courtisans & de l'esclavage du Peuple, on lui dira qu'il regne & il croira régner. Voilà le tableau général du gouvernement de toute Monarchie trop étendue. Qui veut soutenir le monde & n'a pas les épaules d'Hercule, doit s'attendre d'être écrasé.

Le Souverain d'un grand Empire n'est gueres au fond que le Ministre de ses Ministres, ou le représentant de ceux qui

Digitized by Google

gouvernent ſous lui. Ils ſont obéis en ſon nom, & quand il croit leur faire exécuter ſa volonté, c'eſt lui qui, ſans le ſavoir, exécute la leur. Cela ne ſauroit être autrement, car comme il ne peut voir que par leurs yeux, il faut néceſſairement qu'il les laiſſe agir par ſes mains. Forcé d'abandonner à d'autres ce qu'on appelle le détail (*) & que j'appellerois, moi, l'eſſentiel du Gouvernement, il ſe réſerve les grandes affaires, le verbiage des Ambaſſadeurs, les tracaſſeries de ſes favoris, & tout au plus le choix de ſes maîtres, car il en faut avoir malgré ſoi, ſi-tôt qu'on a tant d'eſclaves. Que lui importe, au reſte, une bonne ou une mauvaiſe adminiſtration? Comment ſon bonheur ſeroit-il troublé par la

(*) Ce qui importe aux citoyens, c'eſt d'être gouvernés juſtement & paiſiblement. Au ſurplus, que l'Etat ſoit grand, puiſſant & floriſſant, c'eſt l'affaire particuliere du Prince, & les ſujets n'y ont aucun intérêt. Le Monarque doit donc premiérement s'occuper du détail en quoi conſiſte la liberté civile, la ſureté du peuple & même la ſienne à bien des égards. Après cela, s'il lui reſte du tems à perdre, il peut le donner à toutes ces grandes affaires qui n'intéreſſent perſonne, qui ne naiſſent jamais que des vices du gouvernement, qui par conſéquent ne ſont rien pour un Peuple heureux, & ſont peu de choſe pour un Roi ſage.

Digitized by Google

misere du Peuple, qu'il ne peut voir ; par ses plaintes, qu'il ne peut entendre, & par les désordres publics dont il ne saura jamais rien ? Il en est de la gloire des Princes comme des trésors de cet insensé, propriétaire en idée de tous les vaisseaux qui arrivoient au port ; l'opinion de jouir de tout l'empêchoit de rien desirer, & il n'étoit pas moins heureux des richesses qu'il n'avoit point, que s'il les eût possédées.

Que feroit de mieux le plus juste Prince avec les meilleures intentions, si-tôt qu'il entreprend un travail que la nature a mis au-dessus de ses forces ? Il est homme & se charge des fonctions d'un Dieu, comment peut-il espérer de les remplir ? Le sage, s'il en peut être sur le trône, renonce à l'empire ou le partage ; il consulte ses forces ; il mesure sur elles les fonctions qu'il veut remplir, & pour être un Roi vraiment grand, il ne se charge point d'un grand Royaume. Mais ce que feroit le sage a peu de rapport à ce que feront les Princes. Ce qu'ils feront toujours, cherchons au moins comment ils peuvent le faire le moins mal qu'il soit possible.

Digitized by Google

Avant que d'entrer en matiere, il est bon d'observer que si par miracle quelque grande ame peut suffire à la pénible charge de la Royauté, l'ordre héréditaire établi dans les successions, & l'extravagante éducation des héritiers du Trône fourniront toujours cent imbécilles pour un vrai Roi; qu'il y aura des minorités, des maladies, des tems de délire & de passion qui ne laisseront souvent à la tête de l'Etat qu'un simulacre de Prince. Il faut cependant que les affaires se fassent. Chez tous les Peuples qui ont un Roi, il est donc absolument nécessaire d'établir une forme de gouvernement qui se puisse passer du Roi; & dès qu'il est posé qu'un Souverain peut rarement gouverner par lui-même, il ne s'agit plus que de savoir comment il peut gouverner par autrui; c'est à résoudre cette question qu'est destiné le discours sur la Polysynodie.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Trois formes spécifiques de Gouvernement subordonné.

UN Monarque, dit l'Abbé de St. Pierre, peut n'écouter qu'un seul homme dans toutes ses affaires, & lui confier toute son autorité, comme autrefois les Rois de France la donnoient aux Maires du Palais, & comme les Princes Orientaux la confient encore aujourd'hui à celui qu'on nomme Grand-Visir en Turquie. Pour abréger, j'appellerai Visirat cette sorte de ministere.

Ce Monarque peut aussi partager son autorité entre deux ou plusieurs hommes qu'il écoute chacun séparément sur la sorte d'affaire qui leur est commise, à-peu-près comme faisoit Louis XIV avec Colbert & Louvois. C'est cette forme que je nommerai dans la suite demi-Visirat.

Enfin ce Monarque peut faire discuter dans des assemblées les affaires du Gouvernement, & former à cet effet autant

Digitized by Google

de conseils qu'il y a de genres d'affaires à traiter. Cette forme de ministere que l'Abbé de St. Pierre appelle pluralité des Conseils ou Polysynodie, est à-peu-près, selon lui, celle que le Régent Duc d'Orléans avoit établie sous son administration, & ce qui lui donne un plus grand poids encore, c'étoit aussi celle qu'avoit adoptée l'Eleve du vertueux Fenelon.

Pour choisir entre ces trois formes & juger de celle qui mérite la préférence, il ne suffit pas de les considérer en gros & par la premiere face qu'elles présentent; il ne faut pas, non plus, opposer les abus de l'une à la perfection de l'autre, ni s'arrêter seulement à certains momens passagers de désordre ou d'éclat, mais les supposer toutes aussi parfaites qu'elles peuvent l'être dans leur durée, & chercher en cet état leurs rapports & leurs différences. Voilà de quelle maniere on peut en faire un parallele exact.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Rapport de ces formes à celles du Gouvernement suprême.

LES maximes élémentaires de la politique peuvent déjà trouver ici leur application. Car le Visirat, le demi-Visirat, & la Polysynodie se rapportent manifestement dans l'économie du gouvernement subalterne aux trois formes spécifiques du gouvernement suprême, & plusieurs des principes qui conviennent à l'administration souveraine peuvent aisément s'appliquer au Ministere. Ainsi le Visirat doit avoir généralement plus de vigueur & de célérité, le demi-Visirat plus d'exactitude & de soin, & la Polysynodie plus de justice & de constance. Il est sûr encore que comme la Démocratie tend naturellement à l'Aristocratie, & l'Aristocratie à la Monarchie; de même la Polysynodie tend au demi-Visirat, & le demi-Visirat au Visirat. Ce progrès de la force publique vers le relâchement qui

Digitized by Google

oblige de renforcer les reſſorts, ſe retarde ou s'accélere à proportion que toutes les parties de l'Etat ſont bien ou mal conſtituées; & comme on ne parvient au deſpotiſme & au Viſirat que quand tous les autres reſſorts ſont uſés, c'eſt, à mon avis, un projet mal conçu de prétendre abandonner cette forme pour en prendre une des précédentes : car nulle autre ne peut plus ſuffire à tout un peuple qui a pu ſupporter celle-là. Mais, ſans vouloir quitter l'une pour l'autre, il eſt cependant utile de connoître celle des trois qui vaut le mieux. Nous venons de voir que, par une analogie aſſez naturelle, la Polyſynodie mérite déjà la préférence, il reſte à rechercher ſi l'examen des choſes mêmes pourra la lui confirmer; mais avant que d'entrer dans cet examen, commençons par une idée plus préciſe de la forme que, ſelon notre Auteur, doit avoir la Polyſynodie.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Partage & Départemens des Conseils.

LE Gouvernement d'un grand Etat tel que la France, renferme en soi huit objets principaux qui doivent former autant de départemens & par conséquent avoir chacun leur conseil particulier. Ces huit parties sont : la justice, la police, les finances, le commerce, la marine, la guerre, les affaires étrangeres, & celles de la religion. Il doit y avoir encore un neuvieme Conseil, qui, formant la liaison de tous les autres, unisse toutes les parties du Gouvernement, où les grandes affaires traitées & discutées en dernier ressort, n'attendent plus que de la volonté du Prince leur entiere décision, & qui, pensant & travaillant au besoin pour lui, supplée à son défaut, lorsque les maladies, la minorité, la vieillesse, ou l'aversion du travail empêchent le Roi de faire ses fonctions : ainsi ce Conseil général doit toujours être sur pied ou pour la nécessité présente ou par précaution pour le besoin à venir.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Maniere de les composer.

A l'égard de la maniere de composer ces Conseils, la plus avantageuse qu'on y puisse employer paroît être la méthode du scrutin ; car par toute autre voie il est évident que la synodie ne sera qu'apparente, que les Conseils n'étant remplis que des créatures des favoris, il n'y aura point de liberté réelle dans les suffrages, & qu'on n'aura sous d'autres noms qu'un véritable Visirat ou demi-Visirat. Je ne m'étendrai point ici sur la méthode & les avantages du scrutin ; comme il fait un des points capitaux du systême de Gouvernement de l'Abbé de St. Pierre, j'en traite ailleurs plus au long. Je me contenterai de remarquer que quelque forme de Ministere qu'on admette, il n'y a point d'autre méthode par laquelle on puisse être assuré de donner toujours la préférenee au plus vrai mérite ; raison qui montre plutôt l'avantage que la faci-

Digitized by Google

lité de faire adopter le ſcrutin dans les Cours des Rois.

Cette premiere précaution en ſuppoſe d'autres qui la rendent utile; car il le ſeroit peu de choiſir au ſcrutin entre des ſujets qu'on ne connoîtroit pas, & l'on ne ſauroit connoître la capacité de ceux qu'on n'a point vu travailler dans le genre auquel on les deſtine. Si donc il faut des grades dans le militaire, depuis l'Enſeigne juſqu'au Maréchal de France pour former les jeunes officiers & les rendre capables des fonctions qu'ils doivent remplir un jour; n'eſt-il pas plus important encore d'établir des grades ſemblables dans l'adminiſtration civile, depuis les Commis juſqu'aux Préſidens des Conſeils? Faut-il moins de tems & d'expérience pour apprendre à conduire un Peuple que pour commander une armée; les connoiſſances de l'homme d'Etat ſont-elles plus faciles à acquérir que celles de l'homme de Guerre, ou le bon ordre eſt-il moins néceſſaire dans l'économie politique que dans la diſcipline militaire? Les grades ſcrupuleuſement obſervés ont été l'école de tant de grands hommes qu'a produits la Ré-

Digitized by Google

publique de Venise, & pourquoi ne commenceroit-on pas d'aussi loin à Paris pour servir le Prince qu'à Venise pour servir l'Etat.

Je n'ignore pas que l'intérêt des Visirs s'oppose à cette nouvelle police : je sais bien qu'ils ne veulent point être assujettis à des formes qui gênent leur despotisme, qu'ils ne veulent employer que des créatures qui leur soient entierement dévouées, & qu'ils puissent d'un mot replonger dans la poussiere d'où ils les tirent. Un homme de naissance, de son côté, qui n'a pour cette foule de valets, que le mépris qu'ils méritent, dédaigne d'entrer en concurrence avec eux dans la même carriere, & le Gouvernement de l'Etat est toujours prêt à devenir la proie du rebut de ses citoyens. Aussi n'est-ce point sous le Visirat, mais sous la seule Polysynodie qu'on peut espérer d'établir dans l'administration civile des grades honnêtes qui ne supposent pas la bassesse, mais le mérite, & qui puissent rapprocher la noblesse des affaires dont on affecte de l'éloigner & qu'elle affecte de mépriser à son tour.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Circulation des Départemens.

De l'établiſſement des grades s'enſuit la néceſſité de faire circuler les départemens entre les membres de chaque Conſeil & même d'un Conſeil à l'autre, afin que chaque membre éclairé ſucceſſivement ſur toutes les parties du Gouvernement, devienne un jour capable d'opiner dans le Conſeil général & de participer à la grande adminiſtration.

Cette vue de faire circuler les départemens eſt due au Régent qui l'établit dans le Conſeil des finances, & ſi l'autorité d'un homme qui connoiſſoit ſi bien les reſſorts du Gouvernement ne ſuffit pas pour la faire adopter, on ne peut diſconvenir au moins des avantages ſenſibles qui naîtroient de cette méthode. Sans doute il peut y avoir des cas où cette circulation paroîtroit peu utile ou difficile à établir dans la Polyſynodie : mais elle n'y eſt jamais impoſſible, & jamais pra-

Digitized by Google

ticable dans le Visirat ni dans le demi-Visirat : or il est important, par beaucoup de très-fortes raisons, d'établir une forme d'administration où cette circulation puisse avoir lieu.

1°. Premiérement, pour prévenir les malversations des commis qui, changeant de bureaux avec leurs maîtres, n'auront pas le tems de s'arranger pour leurs friponneries aussi commodément qu'ils le font aujourd'hui : ajoutez qu'étant, pour ainsi dire, à la discrétion de leurs successeurs, ils seront plus réservés, en changeant de département, à laisser les affaires de celui qu'ils quittent dans un état qui pourroit les perdre, si par hasard leur successeur se trouvoit honnête homme ou leur ennemi. 2°. En second lieu, pour obliger les Conseillers mêmes à mieux veiller sur leur conduite ou sur celle de leurs commis; de peur d'être taxés de négligence & de pis encore, quand leur gestion changera d'objet sans cesse, & chaque fois sera connue de leur successeur. 3°. Pour exciter entre les membres d'un même corps une émulation louable à qui passera son prédécesseur dans le

Digitized by Google

même travail. 4°. Pour corriger par ces fréquens changemens les abus que les erreurs, les préjugés & les passions de chaque sujet auront introduits dans son administration : car parmi tant de caracteres différens qui régiront successivement la même partie, leurs fautes se corrigeront mutuellement, & tout ira plus constamment à l'objet commun. 5°. Pour donner à chaque membre d'un Conseil des connoissances plus nettes & plus étendues des affaires & de leurs divers rapports; en sorte qu'ayant manié les autres parties, il voye distinctement ce que la sienne est au tout; qu'il ne se croye pas toujours le plus important personnage de l'Etat, & ne nuise pas au bien général pour mieux faire celui de son département. 6°. Pour que tous les avis soient mieux portés en connoissance de cause, que chacun entende toutes les matieres sur lesquelles il doit opiner, & qu'une plus grande uniformité de lumieres mette plus de concorde & de raison dans les délibérations communes. 7°. Pour exercer l'esprit & les talens des Ministres : car, portés à se reposer & s'appesantir sur un même tra-

vail, ils ne s'en font enfin qu'une routine qui resserre & circonscrit, pour ainsi dire, le génie par l'habitude. Or l'attention est à l'esprit ce que l'exercice est au corps; c'est elle qui lui donne de la vigueur, de l'adresse, & qui le rend propre à supporter le travail: ainsi l'on peut dire que chaque Conseiller d'Etat, en revenant après quelques années de circulation à l'exercice de son premier département, s'en trouvera réellement plus capable que s'il n'en eût point du tout changé. Je ne nie pas que s'il fût demeuré dans le même, il n'eût acquis plus de facilité à expédier les affaires qui en dépendent; mais je dis qu'elles eussent été moins bien faites, parce qu'il eut eu des vues plus bornées, & qu'il n'eut pas acquis une connoissance aussi exacte des rapports qu'ont ces affaires avec celles des autres départemens; de sorte qu'il ne perd d'un côté dans la circulation que pour gagner d'un autre beaucoup davantage. 8°. Enfin, pour ménager plus d'égalité dans le pouvoir, plus d'indépendance entre les Conseillers d'Etat, & par conséquent plus de liberté dans les suffrages,

Autrement dans un Conseil nombreux en apparence, on n'auroit réellement que deux ou trois opinans auxquels tous les autres seroient assujettis, à-peu-près comme ceux qu'on appelloit autrefois à Rome *Senatores pedarii*, qui pour l'ordinaire regardoient moins à l'avis qu'à l'auteur : inconvénient d'autant plus dangereux, que ce n'est jamais en faveur du meilleur parti qu'on a besoin de gêner les voix.

On pourroit pousser encore plus loin cette circulation des départemens en l'étendant jusqu'à la Présidence même ; car s'il étoit de l'avantage de la République Romaine, que les Consuls redevinssent au bout de l'an simples Sénateurs en attendant un nouveau Consulat, pourquoi ne seroit-il pas de l'avantage du Royaume, que les Présidens redevinssent après deux ou trois ans simples Conseillers, en attendant une nouvelle Présidence ? Ne seroit-ce pas, pour ainsi dire, proposer un prix tous les trois ans à ceux de la Compagnie qui durant cet intervalle se distingueroient dans leur Corps ? Ne seroit-ce pas un nouveau ressort très-propre à entretenir dans une continuelle activité le mouve-

ment de la machine publique ; & le vrai ſecret d'animer le travail commun n'eſt-il pas d'y proportionner toujours le ſalaire ?

CHAPITRE VII.

Autres avantages de cette circulation.

JE n'entrerai point dans le détail des avantages de la circulation portée à ce dernier degré. Chacun doit voir que les déplacemens devenus néceſſaires par la décrépitude ou l'affoibliſſement des Préſidens, ſe feront ainſi ſans dureté & ſans effort ; que les Ex-préſidens des Conſeils particuliers auront encore un objet d'élévation, qui ſera de ſiéger dans le Conſeil général, & les membres de ce Conſeil celui d'y pouvoir préſider à leur tour ; que cette alternative de ſubordination & d'autorité rendra l'une & l'autre en même tems plus parfaite & plus douce ; que cette circulation de la Préſidence eſt le plus ſûr moyen d'empêcher la Polyſynodie de pouvoir dégénérer en Viſirat ; &

qu'en général la circulation répartiſſant avec plus d'égalité les lumieres & le pouvoir du Miniſtere entre pluſieurs membres, l'autorité royale domine plus aiſément ſur chacun d'eux : tout cela doit ſauter aux yeux d'un lecteur intelligent ; & s'il falloit tout dire, il ne faudroit rien abréger.

CHAPITRE VIII.

Que la Polyſynodie eſt l'adminiſtration en ſous-ordre la plus naturelle.

JE m'arrête ici par la même raiſon ſur la forme de la Polyſynodie, après avoir établi les principes généraux ſur leſquels on la doit ordonner pour la rendre utile & durable. S'il s'y préſente d'abord quelque embarras, c'eſt qu'il eſt toujours difficile de maintenir long-tems enſemble deux Gouvernemens auſſi différens dans leurs maximes que le monarchique & le républiquain, quoiqu'au fond cette union produiſît peut-être un tout parfait, & le

Digitized by Google

chef-d'œuvre de la politique. Il faut donc bien distinguer la forme apparente qui regne par-tout, de la forme réelle dont il est ici question : car on peut dire en un sens que la Polysynodie est la premiere & la plus naturelle de toutes les administrations en sous-ordre, même dans la Monarchie.

En effet, comme les premieres loix nationales furent faites par la nation assemblée en corps, de même les premieres délibérations du Prince furent faites avec les principaux de la nation assemblés en Conseil. Le Prince a des Conseillers avant que d'avoir des Visirs ; il trouve les uns & fait les autres. L'ordre le plus élevé de l'Etat en forme naturellement le synode ou Conseil général. Quand le Monarque est élu, il n'a qu'à présider & tout est fait : mais quand il faut choisir un Ministre, ou des favoris, on commence à introduire une forme arbitraire où la brigue & l'inclination naturelle ont bien plus de part que la raison ni la voix du peuple. Il n'est pas moins simple que dans autant d'affaires de différentes natures qu'en offre le Gouvernement, le Parlement na-

Digitized by Google

tional se divise en divers comités toujours sous la présidence du Roi qui leur assigne à chacun les matieres sur lesquelles ils doivent délibérer; & voilà les Conseils particuliers nés du Conseil général dont ils sont les membres naturels, & la Synodie changée en Polysynodie; forme que je ne dis pas être, en cet état, la meilleure, mais bien la premiere & la plus naturelle.

CHAPITRE IX.

Et la plus utile.

CONSIDÉRONS maintenant la droite fin du Gouvernement & les obstacles qui l'en éloignent. Cette fin est sans contredit le plus grand intérêt de l'Etat & du Roi; ces obstacles sont, outre le défaut de lumieres, l'intérêt particulier des administrateurs; d'où il suit que, plus ces intérêts particuliers trouvent de gêne & d'opposition, moins ils balancent l'intérêt public; de sorte que s'ils pouvoient se heurter & se détruire mutuellement, quelque

Digitized by Google

vifs qu'on les supposât, ils deviendroient nuls dans la délibération, & l'intérêt public seroit seul écouté. Quel moyen plus sûr peut-on donc avoir d'anéantir tous ces intérêts particuliers que de les opposer entr'eux par la multiplication des opinans. Ce qui fait les intérêts particuliers c'est qu'ils ne s'accordent point, car s'ils s'accordoient ce ne seroit plus un intérêt particulier mais commun. Or, en détruisant tous ces intérêts l'un par l'autre, reste l'intérêt public qui doit gagner dans la délibération tout ce que perdent les intérêts particuliers.

Quand un Visir opine sans témoins devant son maître, qu'est-ce qui gêne alors son intérêt personnel ? A-t-il besoin de beaucoup d'adresse pour en imposer à un homme aussi borné que doivent l'être ordinairement les Rois, circonscrits par tout ce qui les environne dans un si petit cercle de lumieres ? sur des exposés falsifiés, sur des prétextes spécieux, sur des raisonnemens sophistiques, qui l'empêche de déterminer le Prince avec ces grands mots *d'honneur de la Couronne & de bien de l'Etat* aux entreprises les plus funestes,

Digitized by Google

quand elles lui ſont perſonnellement avantageuſes ? Certes c'eſt grand haſard ſi deux intérêts particuliers auſſi actifs que celui du Viſir & celui du Prince, laiſſent quelque influence à l'intérêt public dans les délibérations du cabinet.

Je ſais bien que les Conſeillers de l'Etat ſeront des hommes comme les Viſirs, je ne doute pas qu'ils n'aient ſouvent, ainſi qu'eux, des intérêts particuliers oppoſés à ceux de la nation & qu'ils ne préféraſſent volontiers les premiers aux autres en opinant. Mais dans une aſſemblée dont tous les membres ſont clairvoyans & n'ont pas les mêmes intérêts, chacun entreprendroit vainement d'amener les autres à ce qui lui convient excluſivement : ſans perſuader perſonne, il ne feroit que ſe rendre ſuſpect de corruption & d'infidélité. Il aura beau vouloir manquer à ſon devoir, il n'oſera le tenter ou le tentera vainement au milieu de tant d'obſervateurs. Il fera donc de néceſſité vertu, en ſacrifiant publiquement ſon intérêt particulier au bien de la patrie, & ſoit réalité, ſoit hypocriſie, l'effet ſera le même en cette occaſion pour le bien

Digitized by Google

de la ſociété. C'eſt qu'alors un intérêt particulier très-fort, qui eſt celui de ſa réputation, concourt avec l'intérêt public. Au lieu qu'un Viſir qui ſait, à la faveur des ténebres du Cabinet, dérober à tous les yeux le ſecret de l'Etat, ſe flatte toujours qu'on ne pourra diſtinguer ce qu'il fait en apparence pour l'intérêt public de ce qu'il fait réellement pour le ſien, & comme, après tout, ce Viſir ne dépend que de ſon maître qu'il trompe aiſément, il s'embarraſſe fort peu des murmures de tout le reſte.

CHAPITRE X.

Autres avantages.

DE ce premier avantage on en voit découler une foule d'autres qui ne peuvent avoir lieu ſans lui. Premiérement les réſolutions de l'Etat ſeront moins ſouvent fondées ſur des erreurs de fait, parce qu'il ne ſera pas auſſi aiſé à ceux qui feront le rapport des faits de les déguiſer devant une aſſemblée éclairée, où ſe trou-

veront presque toujours d'autres témoins de l'affaire, que devant un Prince qui n'a rien vu que par les yeux de son Visir. Or, il est certain que la plupart des résolutions d'Etat dépendent de la connoissance des faits, & l'on peut dire même en général qu'on ne prend gueres d'opinions fausses qu'en supposant vrais des faits qui sont faux ou faux des faits qui sont vrais. En second lieu, les impôts seront portés à un excès moins insupportable, lorsque le Prince pourra être éclairé sur la véritable situation de ses Peuples & sur ses véritables besoins: mais ces lumieres, ne les trouvera-t-il pas plus aisément dans un Conseil dont plusieurs membres n'auront aucun maniement de finances, ni aucun ménagement à garder, que dans un Visir qui veut fomenter les passions de son maître, ménager les fripons en faveur, enrichir ses créatures & faire sa main pour lui-même. On voit encore que les femmes auront moins de pouvoir & que par conséquent l'Etat en ira mieux. Car il est plus aisé à une femme intrigante de placer un Visir que cinquante Conseillers & de séduire un homme que tout un collége;

Digitized by Google

On voit que les affaires ne feront plus fufpendues ou bouleverfées par le déplacement d'un Vifir ; qu'elles feront plus exactement expédiées quand, liées par une commune délibération, l'exécution fera, cependant, partagée entre plufieurs Confeillers, qui auront chacun leur département, que lorfqu'il faut que tout forte d'un même Bureau ; que les fyftêmes politiques feront mieux fuivis & les réglemens beaucoup mieux obfervés quand il n'y aura plus de révolution dans le Miniftere, & que chaque Vifir ne fe fera plus un point d'honneur de détruire tous les établiffemens utiles de celui qui l'aura précédé, de forte qu'on fera fûr qu'un projet une fois formé ne fera plus abandonné que lorfque l'exécution en aura été reconnue impoffible ou mauvaife.

A toutes ces conféquences, ajoutez-en deux non moins certaines, mais plus importantes encore, qui n'en font que le dernier réfultat & doivent leur donner un prix que rien ne balance aux yeux du vrai citoyen. La premiere, que dans un travail commun, le mérite, les talens, l'intégrité fe feront plus aifément connoî-

Digitized by Google

trè & récompenser ; soit dans les membres des Conseils qui seront sans cesse sous les yeux les uns des autres & de tout l'Etat, soit dans le Royaume entier où nulles actions remarquables, nuls hommes dignes d'être distingués, ne peuvent se dérober long-tems aux regards d'une assemblée qui veut & peut tout voir, & où la jalousie & l'émulation des membres les porteront souvent à se faire des créatures qui effacent en mérite celles de leurs rivaux ; la seconde & derniere conséquence est que les honneurs & les emplois distribués avec plus d'équité & de raison, l'intérêt de l'Etat & du Prince mieux écouté dans les délibérations, les affaires mieux expédiées & le mérite plus honoré doivent nécessairement réveiller dans le cœur du Peuple cet amour de la Patrie qui est le plus puissant ressort d'un sage gouvernement & qui ne s'éteint jamais chez les Citoyens que par la faute des Chefs (*).

Tels sont les effets nécessaires d'une

(*) Il y a plus de ruse & de secret dans le Visirat, mais il y a plus de lumieres & de droiture dans la Synodie.

forme de gouvernement qui force l'intérêt particulier à céder à l'intérêt général. La Polysynodie offre encore d'autres avantages qui donnent un nouveau prix à ceux-là. Des assemblées nombreuses & éclairées fourniront plus de lumieres sur les expédiens ; & l'expérience confirme que les délibérations d'un Sénat sont en général plus sages & mieux digérées que celles d'un Visir. Les Rois seront plus instruits de leurs affaires ; ils ne sauroient assister aux Conseils sans s'en instruire, car c'est-là qu'on ose dire la vérité, & les membres de chaque Conseil auront le plus grand intérêt que le Prince y assiste assidument pour en soutenir le pouvoir ou pour en autoriser les résolutions. Il y aura moins de vexations & d'injustices de la part des plus forts ; car un Conseil sera plus accessible que le trône aux opprimés ; ils courront moins de risque à y porter leurs plaintes, & ils y trouveront toujours dans quelques membres plus de protecteurs contre les violences des autres que sous le Visirat contre un seul homme qui peut tout, ou contre un demi-Visir d'accord avec ses collégues

pour faire renvoyer à chacun d'eux le jugement des plaintes qu'on fait contre lui. L'Etat souffrira moins de la minorité, de la foiblesse ou de la caducité du Prince. Il n'y aura jamais de Ministre assez puissant pour se rendre, s'il est de grande naissance, redoutable à son maître même, ou pour écarter & mécontenter les Grands s'il est né de bas lieu; par conséquent, il y aura d'un côté moins de levains de guerres civiles, & de l'autre plus de sureté pour la conservation des droits de la Maison Royale. Il y aura moins aussi de guerres étrangeres, parce qu'il y aura moins de gens intéressés à les susciter & qu'ils auront moins de pouvoir pour en venir à bout. Enfin le trône en sera mieux affermi de toutes manieres; la volonté du Prince qui n'est ou ne doit être que la volonté publique mieux exécutée & par conséquent la nation plus heureuse.

Au reste, mon Auteur convient lui-même que l'exécution de son plan ne seroit pas également avantageuse en tous tems, & qu'il y a des momens de crise & de trouble où il faut substituer aux Conseils permanens des Commissions ex-

Digitized by Google

traordinaires, & que quand les finances, par exemple, sont dans un certain désordre, il faut nécessairement les donner à débrouiller à un seul homme, comme Henri IV fit à Rosni & Louis XIV à Colbert. Ce qui signifieroit que les Conseils ne sont bons pour faire aller les affaires que quand elles vont toutes seules; en effet; pour ne rien dire de la Polysynodie même du Régent, l'on sait les risées qu'excita dans des circonstances épineuses ce ridicule Conseil de raison étourdiment demandé par les notables de l'assemblée de Rouen & adroitement accordé par Henri IV. Mais comme les finances des Républiques sont en général mieux administrées que celles des Monarchies; il est à croire qu'elles le seront mieux, ou du moins plus fidellement par un Conseil que par un Ministre; & que si, peut-être, un Conseil est d'abord moins capable de l'activité nécessaire pour les tirer d'un état de désordre, il est aussi moins sujet à la négligence ou à l'infidélité qui les y font tomber: ce qui ne doit pas s'entendre d'une assemblée passagere & subordonnée, mais d'une véritable Polysynodie où les

Digitized by Google

Conſeils aient réellement le pouvoir qu'*ils* paroiſſent avoir, où l'adminiſtration des affaires ne leur ſoit pas enlevée par des demi-Viſirs, & où ſous les noms ſpécieux de *Conſeil d'Etat* ou de *Conſeils des Finances*, ces Corps ne ſoient pas ſeulement des tribunaux de juſtice ou des chambres des comptes.

CHAPITRE XI.

Concluſion.

Quoique les avantages de la Polyſynodie ne ſoient pas ſans inconvéniens, & que les inconvéniens des autres formes d'adminiſtration ne ſoient pas ſans avantages, du moins apparens, quiconque fera ſans partialité le parallele des uns & des autres, trouvera que la Polyſynodie n'a point d'inconvéniens eſſentiels qu'un bon Gouvernement ne puiſſe aiſément ſupporter; au lieu que tous ceux du Viſirat & du demi-Viſirat attaquent les fondemens mêmes de la conſtitution; qu'une adminiſtration non interrompue

peut se perfectionner sans cesse, progrès impossibles dans les intervalles & révolutions du Visirat; que la marche égale & unie d'une Polysynodie comparée avec quelques momens brillans du Visirat, est un sophisme grossier qui n'en sauroit imposer au vrai politique, parce que ce sont deux choses fort différentes que l'administration rare & passagere d'un bon Visir, & la forme générale du Visirat où l'on a toujours des siecles de désordre sur quelques années de bonne conduite; que la diligence & le secret, les seuls vrais avantages du Visirat, beaucoup plus nécessaires dans les mauvais Gouvernemens que dans les bons, sont de foibles supplémens au bon ordre, à la justice & à la prévoyance, qui préviennent les maux au lieu de les réparer; qu'on peut encore se procurer ces supplémens au besoin dans la Polysynodie par des commissions extraordinaires, sans que le Visirat ait jamais pareille ressource pour les avantages dont il est privé; que même l'exemple de l'ancien Sénat de Rome & de celui de Venise prouve que des commissions ne sont pas toujours nécessaires dans un Gou-

Digitized by Google

ſeil pour expédier les plus importantes affaires promptement & ſecrétement ; que le Viſirat & le demi-Viſirat aviliſſant, corrompant, dégradant les ordres inférieurs, exigeroient pourtant des hommes parfaits dans ce premier rang ; qu'on n'y peut gueres monter ou s'y maintenir qu'à force de crimes, ni s'y bien comporter qu'à force de vertus ; qu'ainſi toujours en obſtacle à lui-même, le Gouvernement engendre continuellement les vices qui le dépravent, & conſumant l'Etat pour ſe renforcer, périt enfin comme un édifice qu'on voudroit élever ſans ceſſe avec des matériaux tirés de ſes fondemens. C'eſt ici la conſidération la plus importante aux yeux de l'homme d'Etat, & celle à laquelle je vais m'arrêter. La meilleure forme de Gouvernement ou du moins la plus durable, eſt celle qui fait les hommes tels qu'elle a beſoin qu'ils ſoient. Laiſſons les lecteurs réfléchir ſur cet axiome, ils en feront aiſément l'application.

Digitized by Google

JUGEMENT

SUR LA

POLYSYNODIE.

DE tous les ouvrages de l'Abbé de St. Pierre, le discours sur la Polysynodie est, à mon avis, le plus approfondi, le mieux raisonné, celui où l'on trouve le moins de répétitions, & même le mieux écrit; éloge dont le sage Auteur se seroit fort peu soucié, mais qui n'est pas indifférent aux lecteurs superficiels. Aussi cet écrit n'étoit-il qu'une ébauche qu'il prétendoit n'avoir pas eu le tems d'abréger, mais qu'en effet il n'avoit pas eu le tems de gâter pour vouloir tout dire; & Dieu garde un lecteur impatient des abrégés de sa façon!

Il a sû même éviter dans ce discours le reproche si commode aux ignorans qui ne savent mesurer le possible que sur l'existant, ou aux méchans qui ne trouvent bon que ce qui sert à leur méchanceté, lorsqu'on montre aux uns & aux autres que ce qui est pourroit être mieux.

Digitized by Google

Il a, *dis-je*, évité cette grande prise que la sottise routinée a presque toujours sur les nouvelles vues de la raison, avec ces mots tranchans de *projets en l'air* & de *rêveries* : car quand il écrivoit en faveur de la Polysynodie, il la trouvoit établie dans son pays. Toujours paisible & sensé, il se plaisoit à montrer à ses compatriotes les avantages du Gouvernement auquel ils étoient soumis ; il en faisoit une comparaison raisonnable & discrete avec celui dont ils venoient d'éprouver la rigueur. Il louoit le systême du Prince régnant ; il en déduisoit les avantages ; il montroit ceux qu'on y pouvoit ajouter, & les additions même qu'il demandoit, consistoient moins, selon lui, dans des changemens à faire, que dans l'art de perfectionner ce qui étoit fait. Une partie de ces vues lui étoient venues sous le regne de Louis XIV ; mais il avoit eu la sagesse de les taire, jusqu'à ce que l'intérêt de l'Etat, celui du Gouvernement & le sien lui permissent de les publier.

Il faut convenir cependant que sous un même nom, il y avoit une extrême différence entre la Polysynodie qui existoit,

Digitized by Google

& celle que proposoit l'Abbé de St. Pierre; & pour peu qu'on y réfléchisse, on trouvera que l'administration qu'il citoit en exemple, lui servoit bien plus de prétexte que de modele pour celle qu'il avoit imaginée. Il tournoit même avec assez d'adresse en objections contre son propre systême les défauts à relever dans celui du Régent, & sous le nom de réponses à ses objections, il montroit sans danger & ces défauts & leurs remedes. Il n'est pas impossible que le Régent, quoique souvent loué dans cet écrit par des tours qui ne manquent pas d'adresse, ait pénétré la finesse de cette critique, & qu'il ait abandonné l'Abbé de St. Pierre par pique autant que par foiblesse, plus offensé peut-être des défauts qu'on trouvoit dans son ouvrage, que flatté des avantages qu'on y faisoit remarquer. Peut-être aussi lui sut-il mauvais gré d'avoir en quelque maniere dévoilé ses vues secretes, en montrant que son établissement n'étoit rien moins que ce qu'il devoit être pour devenir avantageux à l'Etat, & prendre une assiette fixe & durable. En effet, on voit clairement que c'étoit la forme de Poly-

synodie

Digitized by Google

synodie établie sous la Régence que l'Abbé de St. Pierre accusoit de pouvoir trop aisément dégénérer en demi-Visirat & même en Visirat; d'être susceptible, aussi bien que l'un & l'autre, de corruption dans ses membres, & de concert entr'eux contre l'intérêt public; de n'avoir jamais d'autre sureté pour sa durée que la volonté du Monarque régnant; enfin de n'être propre que pour les Princes laborieux, & d'etre, par conséquent, plus souvent contraire que favorable au bon ordre & à l'expédition des affaires. C'étoit l'espoir de remédier à ces divers inconvéniens qui l'engageoit à proposer une autre Polysynodie entiérement différente de celle qu'il feignoit de ne vouloir que perfectionner.

Il ne faut donc pas que la conformité des noms fasse confondre son projet avec cette ridicule Polysynodie dont il vouloit autoriser la sienne; mais qu'on appelloit dès-lors par dérision les soixante & dix Ministres, & qui fut reformée au bout de quelques mois sans avoir rien fait qu'achever de tout gâter: car la maniere dont cette administration avoit été établie fait

assez voir qu'on ne s'étoit pas beaucoup soucié qu'elle allât mieux, & qu'on avoit bien plus songé à rendre le Parlement méprisable au Peuple qu'à donner réellement à ses membres l'autorité qu'on feignoit de leur confier. C'étoit un piége aux pouvoirs intermédiaires semblable à celui que leur avoit déjà tendu Henri IV à l'assemblée de Rouen, piége dans lequel la vanité les fera toujours donner & qui les humiliera toujours. L'ordre politique & l'ordre civil ont dans les Monarchies des principes si différens & des regles si contraires qu'il est presque impossible d'allier les deux administrations, & qu'en général les membres des Tribunaux sont peu propres pour les Conseils; soit que l'habitude des formalités nuise à l'expédition des affaires qui n'en veulent point, soit qu'il y ait une incompatibilité naturelle entre ce qu'on appelle maximes d'Etat & la justice & les loix.

Au reste, laissant les faits à part, je croirois, quant à moi, que le Prince & le Philosophe pouvoient avoir tous deux raison sans s'accorder dans leur systême; car, autre chose est l'administration pas-

Digitized by Google

agere & souvent orageuse d'une Régence, & autre chose une forme de gouvernement durable & constante qui doit faire partie de la constitution de l'Etat. C'est ici, ce me semble, qu'on retrouve le défaut ordinaire à l'Abbé de St. Pierre qui est de n'appliquer jamais assez bien ses vues, aux hommes, aux tems, aux circonstances, & d'offrir toujours comme les facilités pour l'exécution d'un projet, les *avantages* qui lui servent souvent d'obstacles. Dans le plan dont il s'agit, il vouloit modifier un gouvernement que sa longue durée a rendu déclinant, par des moyens tout-à-fait étrangers à sa constitution présente : il vouloit lui rendre cette vigueur universelle qui met, pour ainsi dire, toute la personne en action. C'étoit comme s'il eût dit à un vieillard décrépit & gouteux ; marchez, travaillez ; servez-vous de vos bras & de vos jambes ; car l'exercice est bon à la santé.

En effet : ce n'est rien moins qu'une révolution dont il est question dans la Polysynodie, & il ne faut pas croire parce qu'on voit actuellement des Conseils dans les Cours des Princes & que ce sont des

Conseils qu'on propose, qu'il y ait peu de différence d'un systême à l'autre. La différence est telle qu'il faudroit commencer par détruire tout ce qui existe pour donner au Gouvernement la forme imaginée par l'Abbé de St. Pierre; & nul n'ignore combien est dangereux dans un grand Etat le moment d'anarchie & de crise qui précéde nécessairement un établissement nouveau. La seule introduction du scrutin devoit faire un renversement épouvantable, & donner plutôt un mouvement convulsif & continuel à chaque partie qu'une nouvelle vigueur au corps. Qu'on juge du danger d'émouvoir une fois les masses énormes qui composent la Monarchie Françoise! qui pourra retenir l'ébranlement donné, ou prévoir tous les effets qu'il peut produire? Quand tous les avantages du nouveau plan seroient incontestables, quel homme de sens oseroit entreprendre d'abolir les vieilles coutumes, de changer les vieilles maximes & de donner une autre forme à l'Etat que celle où l'a successivement amené une durée de treize cents ans? Que le Gouvernement actuel soit encore celui d'autrefois,

Digitized by Google

ou que durant tant de siecles il ait changé de nature insensiblement, il est également imprudent d'y toucher. Si c'est le même, il faut le respecter; s'il a dégénéré, c'est par la force du tems & des choses, & la sagesse humaine n'y peut rien. Il ne suffit pas de considérer les moyens qu'on veut employer, si l'on ne regarde encore les hommes dont on se veut servir: or, quand toute une nation ne sait plus s'occuper que de niaiseries, quelle attention peut-elle donner aux grandes choses, & dans un pays où la musique est devenue une affaire d'Etat, que seront les affaires d'Etat sinon des chansons? Quand on voit tout Paris en fermentation pour une place de baladin ou de bel-esprit & les affaires de l'Académie ou de l'Opéra faire oublier l'intérêt du Prince & la gloire de la Nation; que doit-on espérer des affaires publiques rapprochées d'un tel Peuple & transportées de la Cour à la Ville? Quelle confiance peut-on avoir au scrutin des Conseils quand on voit celui d'une Académie au pouvoir des femmes; seront-elles moins empressées à placer des Ministres que des savans, ou se connoîtront-

Digitized by Google

elles mieux en politique qu'en éloquence? Il eſt bien à craindre que de tels établiſſemens dans un pays où les mœurs ſont en dériſion, ne ſe fiſſent pas tranquillement, ne ſe maintinſſent gueres ſans troubles, & ne donnaſſent pas les meilleurs ſujets.

D'ailleurs, ſans entrer dans cette vieille queſtion de la vénalité des charges qu'on ne peut agiter que chez des gens mieux pourvus d'argent que de mérite, imagine-t-on quelque moyen praticable d'abolir en France cette vénalité? ou penſeroit-on qu'elle pût ſubſiſter dans une partie du Gouvernement & le ſcrutin dans l'autre; l'une dans les Tribunaux, l'autre dans les Conſeils, & que les ſeules places qui reſtent à la faveur ſeroient abandonnées aux élections? Il faudroit avoir des vues bien courtes & bien fauſſes, pour vouloir allier des choſes ſi diſſemblables, & fonder un même ſyſtême ſur des principes ſi différens. Mais laiſſons ces applications & conſidérons la choſe en elle-même.

Quelles ſont les circonſtances dans leſquelles une Monarchie héréditaire peut ſans révolutions être tempérée par des

Digitized by Google

formes qui la rapprochent de l'Aristocratie ? Les Corps intermédiaires entre le Prince & le Peuple, peuvent-ils, doivent-ils avoir une jurisdiction indépendante l'un de l'autre, ou s'ils sont précaires & dépendans du Prince, peuvent-ils jamais entrer comme parties intégrantes dans la constitution de l'Etat, & même avoir une influence réelle dans les affaires ? Questions préliminaires qu'il falloit discuter & qui ne semblent pas faciles à résoudre : car s'il est vrai que la pente naturelle est toujours vers la corruption & par conséquent vers le despotisme, il est difficile de voir par quelles ressources de politique le Prince, même quand il le voudroit, pourroit donner à cette pente une direction contraire qui ne pût être changée par ses successeurs ni par leurs Ministres. L'Abbé de St.-Pierre ne prétendoit pas, à la vérité, que sa nouvelle forme ôtât rien à l'autorité royale : car il donne aux Conseils la délibération des matieres & laisse au Roi seul la décision : ces différens Conseils, dit-il, sans empêcher le Roi de faire tout ce qu'il voudra, le préserveront souvent de vouloir des choses

Digitized by Google

nuiſibles à ſa gloire & à ſon bonheur ; ils porteront devant lui le flambeau de la vérité pour lui montrer le meilleur chemin & le garantir des piéges. Mais cet homme éclairé pouvoit-il ſe payer lui-même de ſi mauvaiſes raiſons ? eſpéroit-il que les yeux des Rois puſſent voir les objets à travers les lunettes des ſages ? Ne ſentoit-il pas qu'il falloit néceſſairement que la délibération des Conſeils devînt bientôt un vain formulaire ou que l'autorité royale en fût altérée, & n'avouoit-il pas lui-même que c'étoit introduire un Gouvernement mixte, où la forme Républicaine s'allioit à la Monarchique ? En effet, des Corps nombreux dont le choix ne dépendroit pas entiérement du Prince, & qui n'auroient par eux-mêmes aucun pouvoir, deviendroient bientôt un fardeau inutile à l'Etat ; ſans mieux faire aller les affaires, ils ne feroient qu'en retarder l'expédition par de longues formalités, &, pour me ſervir de ſes propres termes, ne ſeroient que des Conſeils de parade. Les favoris du Prince, qui le ſont rarement du public, & qui, par conſéquent, auroient peu d'influence dans des

Digitized by Google

Conseils formés au scrutin, décideroient seuls toutes les affaires; le Prince n'assisteroit jamais aux Conseils sans avoir déjà pris son parti sur tout ce qu'on y devroit agiter, ou n'en sortiroit jamais sans consulter de nouveau dans son cabinet, avec ses favoris, sur les résolutions qu'on y auroit prises; enfin, il faudroit nécessairement que les Conseils devinssent méprisables, ridicules & tout-à-fait inutiles, ou que les Rois perdissent de leur pouvoir: alternative à laquelle ceux-ci ne s'exposeront certainement pas, quand même il en devroit résulter le plus grand bien de l'Etat & le leur.

Voilà, ce me semble, à-peu-près les côtés par lesquels l'Abbé de St. Pierre eût dû considérer le fond de son système pour en bien établir les principes; mais il s'amuse, au lieu de cela, à résoudre cinquante mauvaises objections qui ne valoient pas la peine d'être examinées, ou, qui pis est, à faire lui-même de mauvaises réponses quand les bonnes se présentent naturellement, comme s'il cherchoit à prendre plutôt le tour d'esprit de ses opposans pour les ramener à la raison,

que le langage de la raison pour convaincre les sages.

Par exemple, après s'être objecté que dans la Polysynodie chacun des Conseillers a son plan général ; que cette diversité produit nécessairement des décisions qui se contredisent, & des embarras dans le mouvement total ; il répond à cela qu'il ne peut y avoir d'autre plan général que de chercher à perfectionner les réglemens qui roulent sur toutes les parties du Gouvernement. Le meilleur plan général n'est-ce pas, dit-il, celui qui va le plus droit au plus grand bien de l'Etat dans chaque affaire particuliere ? D'où il tire cette conclusion très-fausse que les divers plans généraux, ni par conséquent les réglemens & les affaires qui s'y rapportent, ne peuvent jamais se croiser ou se nuire mutuellement.

En effet, le plus grand bien de l'Etat n'est pas toujours une chose si claire, ni qui dépende autant qu'on le croiroit du plus grand bien de chaque partie ; comme si les mêmes affaires ne pouvoient pas avoir entr'elles une infinité d'ordres divers & de liaisons plus ou moins fortes qui

Digitized by Google

forment autant de différences dans les plans généraux. Ces plans bien digérés sont toujours doubles, & renferment dans un systême comparé la forme actuelle de l'État & sa forme perfectionnée selon les vues de l'Auteur. Or, cette perfection dans un tout aussi composé que le corps politique, ne dépend pas seulement de celle de chaque partie, comme pour ordonner un palais il ne suffit pas d'en bien disposer chaque piece, mais il faut de plus considérer les rapports du tout, les liaisons les plus convenables, l'ordre le plus commode, la plus facile communication, le plus parfait ensemble, & la symétrie la plus réguliere. Ces objets généraux sont si importans, que l'habile Architecte sacrifie au mieux du tout mille avantages particuliers qu'il auroit pu conserver dans une ordonnance moins parfaite & moins simple. De même, le politique ne regarde en particulier ni les finances, ni la guerre, ni le commerce; mais il rapporte toutes ces parties à un objet commun; & des proportions qui leur conviennent le mieux, résultent les plans généraux dont les dimensions peuvent varier de mille ma-

Digitized by Google

nieres, selon les idées & les vues de ceux qui les ont formés, soit en cherchant la plus grande perfection du tout, soit en cherchant la plus facile exécution, sans qu'il soit aisé quelquefois de démêler celui de ces plans qui mérite la préférence. Or, c'est de ces plans qu'on peut dire que si chaque Conseil & chaque Conseiller a le sien, il n'y aura que contradictions dans les affaires & qu'embarras dans le mouvement commun : mais le plan général au lieu d'être celui d'un homme ou d'un autre, ne doit être & n'est en effet dans la Polysynodie que celui du Gouvernement, & c'est à ce grand modele que se rapportent nécessairement les délibérations communes de chaque Conseil, & le travail particulier de chaque membre. Il est certain même qu'un pareil plan se médite & se conserve mieux dans le dépôt d'un Conseil que dans la tête d'un Ministre & même d'un Prince ; car chaque Visir a son plan qui n'est jamais celui de son devancier, & chaque demi-Visir aussi le sien qui n'est ni celui de son devancier, ni celui de son collégue : aussi voit-on généralement les Républiques changer moins de systê-

Digitized by Google

mes que les Monarchies. D'où je conclus avec l'Abbé de St. Pierre, mais par d'autres raisons, que la Polysynodie est plus favorable que le Visirat & le demi-Visirat à l'unité du plan général.

A l'égard de la forme particuliere de sa Polysynodie & des détails dans lesquels il entre pour la déterminer, tout cela est très-bien vu & fort bon séparément pour prévenir les inconvéniens auxquels chaque chose doit remédier : mais quand on en viendroit à l'exécution, je ne sais s'il régneroit assez d'harmonie dans le tout ensemble ; car il paroît que l'établissement des grades s'accorde mal avec celui de la circulation, & le scrutin plus mal encore avec l'un & l'autre ; d'ailleurs, si l'établissement est dangereux à faire, il est à craindre que, même après l'établissement fait, ces différens ressorts ne causent mille embarras & mille dérangemens dans le jeu de la machine, quand il s'agira de la faire marcher.

La circulation de la Présidence en particulier, seroit un excellent moyen pour empêcher la Polysynodie de dégénérer bientôt en Visirat, si cette circulation

Digitized by Google

pouvoit durer, & qu'elle ne fût pas arrêtée par la volonté du Prince, en faveur du premier des Présidens qui aura l'art toujours recherché de lui plaire. C'est-à-dire que la Polysynodie durera jusqu'à-ce que le Roi trouve un Visir à son gré; mais sous le Visirat même on n'a pas un Visir plutôt que cela. Foible remede, que celui dont la vertu s'éteint à l'approche du mal qu'il devroit guérir!

N'est-ce pas encore un mauvais expédient de nous donner la nécessité d'obtenir les suffrages une seconde fois comme un frein pour empêcher les Présidens d'abuser de leur crédit la premiere? Ne sera-t-il pas plus court & plus sûr d'en abuser au point de n'avoir plus que faire de suffrages, & notre Auteur lui-même, n'accorde-t-il pas au Prince le droit de prolonger au besoin les Présidens à sa volonté, c'est-à-dire, d'en faire de véritables Visirs? Comment n'a-t-il pas apperçu mille fois dans le cours de sa vie & de ses écrits, combien c'est une vaine occupation de rechercher des formes durables pour un état de choses qui dépend toujours de la volonté d'un seul homme?

Digitized by Google

Ces difficultés n'ont pas échappé à l'Abbé de St. Pierre, mais peut-être lui convenoit-il mieux de les dissimuler que de les résoudre. Quand il parle de ces contradictions & qu'il feint de les concilier, c'est par des moyens si absurdes & des raisons si peu raisonnables qu'on voit bien qu'il est embarrassé, ou qu'il ne procede pas de bonne foi. Seroit-il croyable qu'il eût mis en avant si hors de propos, & compté parmi ces moyens l'amour de la patrie, le bien public, le desir de la vraie gloire, & d'autres chimeres évanouies depuis long-tems, ou dont il ne reste plus de traces que dans quelques petites Républiques ? Penseroit-il sérieusement que rien de tout cela pût réellement influer dans la forme d'un Gouvernement monarchique ; & après avoir cité les Grecs, les Romains, & même quelques Modernes qui avoient des ames anciennes, n'avoue-t-il pas lui-même qu'il seroit ridicule de fonder la constitution de l'Etat sur des maximes éteintes ? Que fait-il donc pour suppléer à ces moyens étrangers dont il reconnoît l'insuffisance ? Il leve une difficulté par une autre, établit

un systême sur un systême, & fonde sa Polysynodie sur sa République Européenne. Cette République, dit-il, étant garante de l'exécution des capitulations impériales pour l'Allemagne; des capitulations parlementaires pour l'Angleterre; des *Pacta Conventa* pour la Pologne; ne pourroit-elle pas l'être aussi des capitulations royales signées au sacre des Rois pour la forme du Gouvernement, lorsque cette forme seroit passée en loi fondamentale? & après tout, garantir les Rois de tomber dans la tyrannie des Nérons, n'est-ce pas les garantir eux & leur postérité de leur ruine totale?

On peut, dit-il encore, faire passer le réglement de la Polysynodie en forme de loi fondamentale dans les Etats Généraux du Royaume, la faire jurer au sacre des Rois, & lui donner ainsi la même autorité qu'à la loi salique.

La plume tombe des mains, quand on voit un homme sensé proposer sérieusement de semblables expédiens.

Ne quittons point cette matiere sans jetter un coup-d'œil général sur les trois formes de ministere comparées dans cet ouvrage,

Digitized by Google

Le Visirat est la derniere ressource d'un Etat défaillant; c'est un palliatif quelquefois nécessaire qui peut lui rendre pour un tems une certaine vigueur apparente: mais il y a dans cette forme d'administration une multiplication de forces tout-à-fait superflue dans un Gouvernement sain. Le Monarque & le Visir sont deux machines exactement semblables dont l'une devient inutile si-tôt que l'autre est en mouvement: car en effet, selon le mot de Grotius, *qui regit, rex est.* Ainsi l'Etat supporte un double poids qui ne produit qu'un effet simple. Ajoutez à cela qu'une grande partie de la force du Visirat étant employée à rendre le Visir nécessaire & à le maintenir en place, est inutile ou nuisible à l'Etat. Aussi l'Abbé de St. Pierre appelle-t-il avec raison le Visirat une forme de Gouvernement grossiere, barbare, pernicieuse aux Peuples, dangereuse pour les Rois, funeste aux Maisons royales, & l'on peut dire qu'il n'y a point de Gouvernement plus déplorable au monde, que celui où le Peuple est réduit à desirer un Visir. Quant au demi-Visirat, il est avantageux sous un Roi qui sait gouver-

Digitized by Google

ner & réunir dans ses mains toutes les rênes de l'Etat; mais sous un Prince foible ou peu laborieux, cette administration est mauvaise, embarrassée, sans système & sans vues, faute de liaison entre les parties & d'accord entre les Ministres, sur-tout si quelqu'un d'entr'eux plus adroit ou plus méchant que les autres tend en secret au Visirat. Alors tout se passe en intrigues de Cour, l'Etat demeure en langueur, & pour trouver la raison de tout ce qui se fait sous un semblable Gouvernement il ne faut pas demander à quoi cela sert, mais à quoi cela nuit.

Pour la Polysynodie de l'Abbé de St. Pierre, je ne saurois voir qu'elle puisse être utile ni praticable dans aucune véritable Monarchie; mais seulement dans une sorte de Gouvernement mixte, où le chef ne soit que le président des conseils, n'ait que la puissance exécutive & ne puisse rien par lui-même: encore ne saurois-je croire qu'une pareille administration pût durer long-tems sans abus; car les intérêts des sociétés partielles ne sont pas moins séparés de ceux de l'Etat, ni moins

Digitized by Google

pernicieux à la République que ceux des particuliers, & ils ont même cet inconvénient de plus, qu'on se fait gloire de soutenir, à quelque prix que ce soit, les droits ou les prétentions du corps dont on est membre, & que ce qu'il y a de mal-honnête à se préférer aux autres, s'évanouissant à la faveur d'une société nombreuse dont on fait partie, à force d'être bon Sénateur on devient enfin mauvais citoyen. C'est ce qui rend l'Aristocratie la pire des souverainetés (*); c'est ce qui rendroit peut-être la Polysynodie le pire de tous les Ministeres.

(*) Je parierois que mille gens trouveront encore ici une contradiction avec le Contrat Social. Cela prouve qu'il y a encore plus de Lecteurs qui devroient apprendre à lire, que d'Auteurs qui devroient apprendre à être conséquens.

Digitized by Google

LETTRE
A MONSIEUR,
DE VOLTAIRE.

Le 18 *Août* 1756.

VOs deux derniers Poëmes (*), Monſieur, me ſont parvenus dans ma ſolitude; & quoique tous mes amis connoiſſent l'amour que j'ai pour vos écrits, je ne ſais de quelle part ceux-ci me pourroient venir, à moins que ce ne ſoit de la vôtre. Ainſi je crois vous devoir remercier à la fois de l'Exemplaire & de l'Ouvrage. J'y ai trouvé le plaiſir avec l'inſtruction, & reconnu la main du maître. Je ne vous dirai pas que tout m'en paroiſſe également bon, mais les choſes qui m'y déplaiſent ne font que m'inſpirer plus de confiance pour celles qui me tranſportent; ce n'eſt pas ſans peine que je défends quelquefois ma raiſon contre les charmes de votre

(*) Sur la loi naturelle & ſur le déſaſtre de Lisbonne.

Digitized by Google

Poésie, mais c'est pour rendre mon admiration plus digne de vos ouvrages, que je m'efforce de n'y pas tout admirer.

Je ferai plus, Monsieur; je vous dirai sans détour, non les beautés que j'ai cru sentir dans ces deux Poëmes, la tâche effrayeroit ma paresse, ni même les défauts qu'y remarqueront peut-être de plus habiles gens que moi, mais les déplaisirs qui troublent en cet instant le goût que *je prenois* à vos leçons; & je vous les *dirai* encore attendri d'une premiere lecture où mon cœur écoutoit avidement le vôtre, vous aimant comme mon frere, vous honorant comme mon maître, me flattant enfin que vous reconnoîtrez dans mes intentions la franchise d'une ame droite, & dans mes discours le ton d'un ami de la vérité qui parle à un philosophe. D'ailleurs, plus votre second Poëme m'enchante, plus je prends librement parti contre le premier, car si vous n'avez pas craint de vous opposer à vous-même, pourquoi craindrois-je d'être de votre avis? Je dois croire que vous ne tenez pas beaucoup à des sentimens que vous refutez si bien.

Digitized by Google

Tous mes griefs sont donc contre votre Poëme sur le désastre de Lisbonne, parce que j'en attendois des effets plus dignes de l'humanité qui paroît vous l'avoir inspiré. Vous reprochez à Pope & à Leibniz d'insulter à nos maux en soutenant que tout est bien, & vous chargez tellement le tableau de nos miseres que vous en aggravez le sentiment : au lieu des consolations que j'espérois, vous ne faites que m'affliger ; on diroit que vous craignez que je ne voye pas assez combien je suis malheureux, & vous croiriez, ce semble, me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal.

Ne vous y trompez pas, Monsieur, il arrive tout le contraire de ce que vous vous proposez. Cet optimisme que vous trouvez si cruel me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables. Le Poëme de Pope adoucit mes maux & me porte à la patience ; le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, & m'ôtant tout hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir. Dans cette étrange opposition qui regne entre ce que vous prouvez & ce

Digitized by Google

que j'éprouve, calmez la perplexité qui m'agite & dites-moi qui s'abuse, du sentiment ou de la raison.

« Homme, prends patience, me disent Pope & Leibniz, » les maux sont un effet » nécessaire de la nature & de la constitution de cet univers. L'Être éternel & » bienfaisant qui le gouverne eût voulu » t'en garantir : de toutes les économies » possibles il a choisi celle qui réunissoit » le moins de mal & le plus de bien, » ou pour dire la même chose encore » plus cruement, s'il le faut, s'il n'a pas » mieux fait, c'est qu'il ne pouvoit mieux » faire.

Que me dit maintenant votre Poëme ? » Souffre à jamais malheureux. S'il est un » Dieu qui t'ait créé, sans doute il est » tout-puissant, il pouvoit prévenir tous » tes maux ; n'espere donc jamais qu'ils » finissent ; car on ne sauroit voir pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir » & mourir ». Je ne sais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme & que la fatalité même : pour moi, j'avoue qu'elle me paroît plus cruelle encore que le Mani-

Digitized by Google

chéïſme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçoit d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir juſtifier ſa puiſſance aux dépens de ſa bonté? S'il faut choiſir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la premiere.

Vous ne voulez pas, Monſieur, qu'on regarde votre ouvrage comme un Poëme contre la providence, & je me garderai bien de lui donner ce nom, quoique vous ayez qualifié de livre contre le genre-humain un écrit (*) où je plaidois la cauſe du genre-humain contre lui-même. Je fais la diſtinction qu'il faut faire entre les intentions d'un Auteur & les conſéquences qui peuvent ſe tirer de ſa doctrine. La juſte défenſe de moi-même m'oblige ſeulement à vous faire obſerver qu'en peignant les miſeres humaines, mon but étoit excuſable & même louable à ce que je crois. Car je montrois aux hommes comment ils faiſoient leurs malheurs eux-mêmes, & par conſéquent comment ils les pouvoient éviter.

Je ne vois pas qu'on puiſſe chercher la

(*) Le diſcours ſur l'origine de l'inégalité.

ſource

ſource du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu; & quant aux maux phyſiques, ſi la matiere ſenſible & impaſſible eſt une contradiction, comme il me le ſemble, ils ſont inévitables dans tout ſyſtême dont l'homme fait partie, & alors la queſtion *n'eſt* point pourquoi l'homme n'eſt pas parfaitement heureux, mais pourquoi il exiſte. De plus, je crois avoir montré qu'excepté la mort qui n'eſt preſque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux phyſiques ſont encore notre ouvrage. Sans quitter votre ſujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avoit point raſſemblé là vingt mille maiſons de ſix à ſept étages, & que ſi les habitans de cette grande ville euſſent été diſperſés plus également & plus légérement logés, le dégât eût été beaucoup moindre & peut-être nul. Tout eût fui au premier ébranlement, & on les eût vus le lendemain à vingt lieues de-là tout auſſi gais que s'il n'étoit rien arrivé. Mais il faut reſter, s'opiniâtrer autour des maſures, s'expoſer à de nouvelles ſecouſſes,

Digitized by Google

parce que ce qu'on laiſſe vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce déſaſtre pour vouloir prendre, l'un ſes habits, l'autre ſes papiers, l'autre ſon argent? Ne ſait-on pas que la perſonne de chaque homme eſt devenue la moindre partie de lui-même, & que ce n'eſt preſque pas la peine de la ſauver quand on a perdu tout le reſte.

Vous auriez voulu que le tremblement ſe fût fait au fond d'un déſert plutôt qu'à Lisbonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme auſſi dans les déſerts, mais nous n'en parlons point, parce qu'ils ne font aucun mal aux Meſſieurs des villes, les ſeuls hommes dont nous tenions compte. Ils en font peu même aux animaux & Sauvages qui habitent épars ces lieux retirés, & qui ne craignent ni la chûte des toits, ni l'embraſement des maiſons. Mais que ſignifieroit un pareil privilege, ſeroit-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer ſelon nos caprices, que la nature doit être ſoumiſe à nos loix, & que pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville?

Digitized by Google

Il y a des événemens qui nous frappent souvent plus ou moins selon les faces par lesquelles on les considere, & qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. J'ai appris dans Zadig, & la nature me confirme de jour en jour qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, & qu'elle peut quelquefois passer pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs sans doute, ont évité de plus grands malheurs, & malgré ce qu'une pareille description a de touchant & fournit à la poésie, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venu surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un notaire & des héritiers ne laissent pas respirer, que les médecins assassinent dans son lit à leur aise, & à qui des prêtres barbares font avec art savourer la mort? Pour moi, je vois par-tout que les maux auxquels nous assujettit la

Digitized by Google

nature ſont moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

Mais quelque ingénieux que nous puiſſions être à fomenter nos miſeres à force de belles inſtitutions, nous n'avons pu juſqu'à préſent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge & de préférer le néant à notre exiſtence, ſans quoi le découragement & le déſeſpoir ſe ſeroient bientôt emparés du plus grand nombre, & le genre humain n'eût pu ſubſiſter long-tems. Or, s'il eſt mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en ſeroit aſſez pour juſtifier notre exiſtence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à ſouffrir, & que ces maux ſeroient auſſi grands que vous les dépeignez. Mais il eſt difficile de trouver ſur ce point de la bonne foi chez les hommes & de bons calculs chez les Philoſophes, parce que ceux-ci, dans la comparaiſon des biens & des maux, oublient toujours le doux ſentiment de l'éxiſtence indépendant de toute autre ſenſation, & que la vanité de mépriſer la mort engage les autres à calomnier la

Digitized by Google

vie, à-peu-près comme ces femmes qui avec une robe tachée & des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Vous pensez avec Erasme, que peu de gens voudroient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu ; mais tel tient sa marchandise fort haute, qui en rabattroit beaucoup s'il avoit quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs, qui dois-je croire que vous avez consulté sur cela ? des riches, peut-être ; rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables ; toujours ennuyés de la vie & toujours tremblans de la perdre. Peut-être des gens de Lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus mal sain, le plus réfléchissant, & par conséquent le plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure composition, ou du moins, communément plus sinceres, & qui formant le plus grand nombre doivent au moins pour cela, être écoutés par préférence ? Consultez un honnête bourgeois qui aura passé une vie obscure & tranquille, sans projets & sans ambition ; un bon artisan qui vit commodé-

Digitized by Google

ment de ſon métier; un payſan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de miſere afin qu'ils nous faſſent vivre, mais du pays, par exemple, où vous êtes, & généralement de tout pays libre. J'oſe poſer en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un ſeul montagnard mécontent de ſa vie preſque automate, & qui n'acceptât volontiers, au lieu même du paradis qu'il attend & qui lui eſt dû, le marché de renaître ſans ceſſe pour végéter ainſi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'eſt ſouvent l'abus que nous faiſons de la vie qui nous la rend à charge, & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui ſont fâchés d'avoir vécu que de celui qui peut dire avec Caton; *nec me vixiſſe pœnitet, quoniam ita vixi, ut fruſtra me natum non exiſtimem.* Cela n'empêche pas que le ſage ne puiſſe quelquefois déloger volontairement, ſans murmure & ſans déſeſpoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien diſtinctement l'ordre de mourir. Mais ſelon le cours ordinaire des choſes, de quelques maux que ſoit ſemée la vie humaine, elle n'eſt pas à tout prendre un

Digitized by Google

mauvais présent, & si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre.

Nos différentes manieres de penser sur tous ces points m'apprennent pourquoi plusieurs de vos preuves sont peu concluantes pour moi: car je n'ignore pas combien la raison humaine prend plus facilement le moule de nos opinions que celui de la vérité, & qu'entre deux hommes d'avis contraire, ce que l'un croit démontré n'est souvent qu'un sophisme pour l'autre.

Quand vous attaquez, par exemple, la chaîne des êtres si bien décrite par Pope, vous dites qu'il n'est pas vrai que si l'on ôtoit un atôme du monde, le monde ne pourroit subsister. Vous citez là-dessus M. de Crouzas, puis vous ajoutez que la nature n'est asservie à aucune mesure précise ni à aucune forme précise. Que nulle planete ne se meut dans une courbe absolument réguliere, que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique, que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération, que la nature n'agit jamais rigoureusement. Qu'ainsi on

Digitized by Google

n'a aucune raiſon d'aſſurer qu'un atôme de moins ſur la terre ſeroit la cauſe de la deſtruction de la terre. Je vous avoue que ſur tout cela, Monſieur, je ſuis plus frappé de la force de l'aſſertion que de celle du raiſonnement, & qu'en cette óccaſion je céderois avec plus de confiance à votre autorité qu'à vos preuves.

A l'égard de M. de Crouzas, je n'ai point lu ſon écrit contre Pope & ne ſuis peut-être pas en état de l'entendre ; mais ce qu'il y a de très-certain, c'eſt que je ne lui céderai pas ce que je vous aurai diſputé, & que j'ai tout auſſi peu de foi à ſes preuves qu'à ſon autorité. Loin de penſer que la nature ne ſoit point aſſervie à la préciſion des quantités & des figures, je croirois tout au contraire qu'elle ſeule ſuit à la rigueur cette préciſion, parce qu'elle ſeule ſait comparer exactement les fins & les moyens & meſurer la force à la réſiſtance. Quant à ces irrégularités prétendues, peut-on douter qu'elles n'aient toutes leur cauſe phyſique, & ſuffit-il de ne la pas appercevoir pour nier qu'elle exiſte. Ces apparentes irrégularités viennent ſans doute de quelques loix que

Digitized by Google

nous ignorons & que la nature ſuit tout auſſi fidellement que celles qui nous ſont connues ; de quelque agent que nous n'appercevons pas & dont l'obſtacle ou le concours a des meſures fixes dans toutes ſes opérations, autrement il faudroit dire nettement qu'il y a des actions ſans principes & des effets ſans cauſe, ce qui répugne à toute philoſophie.

Suppoſons deux poids en équilibre & pourtant inégaux ; qu'on ajoute au plus petit la quantité dont ils different ; ou les deux poids reſteront encore en équilibre & l'on aura une cauſe ſans effet, ou l'équilibre ſera rompu & l'on aura un effet ſans cauſe ; mais ſi les poids étoient de fer & qu'il y eût un grain d'aimant caché ſous l'un des deux, la préciſion de la nature lui ôteroit alors l'apparence de la préciſion, & à force d'exactitude, elle paroîtroit en manquer. Il n'y a pas une figure, pas une opération, pas une loi dans le monde phyſique à laquelle on ne puiſſe appliquer quelque exemple ſemblable à celui que je viens de propoſer ſur la peſanteur (*).

(*) M. de Voltaire ayant avancé que la nature n'agit jamais rigoureuſement, que nulle quantité préciſe n'eſt ri-

Digitized by Google

Vous dites que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; je vous demande, Monsieur, s'il y a quelque figure qui ne le soit pas, & si la courbe la plus bizarre n'est pas aussi réguliere aux yeux de la nature qu'un cercle parfait aux nôtres. J'imagine, au reste, que si quelque corps pouvoit avoir cette apparente régularité, ce ne seroit que l'univers même en le supposant plein & borné. Car les figures mathématiques n'étant que des abstractions, n'ont de rapport qu'à elles-mêmes, au lieu que toutes celles des corps naturels sont relatives à d'autres corps & à des mouvemens qui les modifient ; ainsi cela ne prouveroit encore

quise pour nulle opération, il s'agissoit de combattre cette doctrine & d'éclaircir mon raisonnement par un exemple. Dans celui de l'équilibre entre deux poids, il n'est pas nécessaire, selon M. de Voltaire, que ces deux poids soient rigoureusement égaux pour que cet équilibre ait lieu. Or, je lui fais voir que dans cette supposition il y a nécessairement effet sans cause ou cause sans effet. Puis ajoutant la seconde supposition des deux poids de fer & du grain d'aimant, je lui fais voir que quand on feroit dans la nature quelque observation semblable à l'exemple supposé, cela ne prouveroit encore rien en sa faveur, parce qu'il ne sauroit s'assurer que quelque cause naturelle ou secrete ne produit pas en cette occasion l'apparente irrégularité dont il accuse la nature.

Digitized by Google

rien contre la précision de la nature ; quand même nous serions d'accord sur ce que vous entendez par ce mot de *précision*.

Vous distinguez les événemens qui ont des effets de ceux qui n'en ont point ; je doute que cette distinction soit solide. Tout événement me semble avoir nécessairement quelque effet, ou moral, ou physique, ou composé des deux, mais qu'on n'apperçoit pas toujours, parce que la filiation des événemens est encore plus difficile à suivre que celle des hommes. Comme en général, on ne doit pas chercher des effets plus considérables que les événemens qui les produisent, la petitesse des causes rend souvent l'examen ridicule quoique les effets soient certains, & souvent aussi plusieurs effets presque imperceptibles se réunissent pour produire un événement considérable. Ajoutez que tel effet ne laisse pas d'avoir lieu, quoiqu'il agisse hors du corps qui l'a produit. Ainsi la poussiere qu'éleve un carrosse peut ne rien faire à la marche de la voiture, & influer sur celle du monde. Mais comme il n'y a rien d'étranger à l'univers, tout ce qui s'y fait agit nécessairement sur l'univers même.

Ainsi, Monsieur, vos exemples me paroissent plus ingénieux que convaincans. Je vois mille raisons plausibles pourquoi il n'étoit peut-être pas indifférent à l'Europe qu'un certain jour l'héritiere de Bourgogne fût bien ou mal coiffée, ni au destin de Rome que César tournât les yeux à droite ou à gauche & crachât de l'un ou de l'autre côté en allant au Sénat le jour qu'il y fut puni. En un mot, en me rappellant le grain de sable cité par Pascal, je suis à quelques égards de l'avis de votre Bramine, & de quelque maniere qu'on envisage les choses, si tous les événemens n'ont pas des effets sensibles, il me paroît incontestable que tous en ont de réels, dont l'esprit humain perd aisément le fil, mais qui ne sont jamais confondus par la nature.

Vous dites qu'il est démontré que les corps célestes font leur révolution dans l'espace non résistant; c'étoit assurément une belle chose à démontrer; mais selon la coutume des ignorans, j'ai très-peu de foi aux démonstrations qui passent ma portée. J'imaginerois que pour bâtir celle-ci l'on auroit à-peu-près raisonné de cette

maniere. Telle force agiſſant ſelon telle loi doit donner aux aſtres tel mouvement dans un milieu non réſiſtant; or les aſtres ont exactement le mouvement calculé, donc il n'y a point de réſiſtance. Mais qui peut ſavoir s'il n'y a pas, peut-être, un million d'autres loix poſſibles, ſans compter la véritable, ſelon leſquelles les mêmes mouvemens s'expliqueroient mieux encore dans un fluide que dans le vide par celle-ci? L'horreur du vide n'a-t-elle pas long-tems expliqué la plupart des effets qu'on a depuis attribués à l'action de l'air? D'autres expériences ayant enſuite détruit l'horreur du vide, tout ne s'eſt-il pas trouvé plein? N'a-t-on pas rétabli le vide ſur de nouveaux calculs? Qui nous répondra qu'un ſyſtême encore plus exact ne le détruira pas derechef? Laiſſons les difficultés ſans nombre qu'un phyſicien feroit peut-être ſur la nature de la lumiere & des eſpaces éclairés; mais croyez-vous de bonne foi que Bayle, dont j'admire avec vous la ſageſſe & la retenue en matiere d'opinions, eût trouvé la vôtre ſi démontrée? En général, il ſemble que les ſceptiques s'oublient un

Digitized by Google

peu si-tôt qu'ils prennent le ton dogmatique, & qu'ils devroient user plus sobrement que personne du terme de démontrer. Le moyen d'être cru quand on se vante de ne rien savoir, en affirmant tant de choses ! Au reste, vous avez fait un correctif très-juste au systême de Pope, en observant qu'il n'y a aucune gradation proportionnelle entre les créatures & le Créateur, & que si la chaîne des êtres créés aboutit à Dieu, c'est parce qu'il la tient, & non parce qu'il la termine.

Sur le bien du tout préférable à celui de sa partie, vous faites dire à l'homme : je dois être aussi cher à mon maître, moi être pensant & sentant, que les planetes qui probablement ne sentent point. Sans doute cet univers matériel ne doit pas être plus cher à son Auteur qu'un seul être pensant & sentant ; mais le systême de cet univers qui produit, conserve & perpétue tous les êtres pensans & sentans, lui doit être plus cher qu'un seul de ces êtres ; il peut donc, malgré sa bonté, ou plutôt par sa bonté même, sacrifier quelque chose du bonheur des individus à la con-

Digitized by Google

ſervation du tout. Je crois, j'eſpere valoir mieux aux yeux de Dieu que la terre d'une planete, mais ſi les planetes ſont habitées, comme il eſt probable, pourquoi vaudrois-je mieux à ſes yeux que tous les habitans de Saturne? On a beau tourner ces idées en ridicule, il eſt certain que toutes les analogies ſont pour cette population & qu'il n'y a que l'orgueil humain qui ſoit contre. Or, cette population ſuppoſée, la conſervation de l'univers ſemble avoir pour Dieu même une moralité qui ſe multiplie par le nombre des mondes habités.

Que le cadavre d'un homme nourriſſe des vers, des loups, ou des plantes, ce n'eſt pas, je l'avoue, un dédommagement de la mort de cet homme; mais ſi dans le ſyſtême de cet univers il eſt néceſſaire à la conſervation du genre-humain qu'il y ait une circulation de ſubſtance entre les hommes, les animaux & les végétaux, alors le mal particulier d'un individu contribue au bien général; je meurs, je ſuis mangé des vers, mais mes enfans, mes freres vivront comme j'ai vécu, mon cadavre engraiſſe la terre dont ils mange-

ront les productions, & je fais par l'ordre de la nature & pour tous les hommes ce que firent volontairement Codrus, Curtius, les Décies, les Philenes & mille autres pour une petite partie des hommes.

Pour revenir, Monsieur, au systême que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement sans distinguer avec soin le mal particulier, dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existence, du mal général que nie l'optimisme. Il n'est pas question de savoir si chacun de nous souffre ou non, mais s'il étoit bon que l'univers fût, & si nos maux étoient inévitables dans sa constitution. Ainsi l'addition d'un article rendroit ce semble la proposition plus exacte, & au lieu de *tout est bien*, il vaudroit peut-être mieux dire, *le tout est bien*, ou, *tout est bien pour le tout.* Alors il est très-évident qu'aucun homme ne sauroit donner de preuves directes ni pour ni contre, car ces preuves dépendent d'une connoissance parfaite de la constitution du monde & du but de son Auteur, & cette connoissance est incontestablement au dessus de l'intelligence humaine. Les vrais principes

Digitized by Google

de l'optimiſme ne peuvent ſe tirer ni des propriétés de la matiere, ni de la mécanique de l'univers, mais ſeulement par induction des perfections de Dieu qui préſide à tout : de ſorte qu'on ne prouve pas l'exiſtence de Dieu par le ſyſtême de Pope, mais le ſyſtême de Pope par l'éxiſtence de Dieu, & c'eſt ſans contredit de la queſtion de la providence qu'eſt dérivée celle de l'origine du mal. Que ſi ces deux queſtions n'ont pas été mieux traitées l'une que l'autre, c'eſt qu'on a toujours ſi mal raiſonné ſur la providence, que ce qu'on en a dit d'abſurde a fort embrouillé tous les corollaires qu'on pouvoit tirer de ce grand & conſolant dogme.

Les premiers qui ont gâté la cauſe de Dieu, ſont les prêtres & les dévots qui ne ſouffrent pas que rien ſe faſſe ſelon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la juſtice divine à des événemens purement naturels, & pour être ſûrs de leur fait puniſſent & châtient les méchans, éprouvent ou récompenſent les bons indifféremment avec des biens ou des maux ſelon l'événement. Je ne ſais, pour moi, ſi c'eſt une bonne théologie, mais je

Digitized by Google

trouve que c'eſt une mauvaiſe maniere de raiſonner, de fonder indifféremment ſur le pour & le contre les preuves de la providence, & de lui attribuer ſans choix tout ce qui ſe feroit également ſans elle.

Les Philoſophes à leur tour ne me paroiſſent gueres plus raiſonnables, quand je les vois s'en prendre au Ciel de ce qu'ils ne ſont pas impaſſibles, crier que tout eſt perdu quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils ſont pauvres, ou qu'on les vole, & charger Dieu, comme dit Séneque, de la garde de leur valiſe. Si quelque accident tragique eût fait périr Cartouche ou Céſar dans leur enfance, on auroit dit, quel crime avoient-ils commis? Ces deux brigands ont vécu, & nous diſons, pourquoi les avoir laiſſés vivre? Au contraire un dévot dira dans le premier cas, Dieu vouloit punir le pere en lui ôtant ſon enfant, & dans le ſecond, Dieu conſervoit l'enfant pour le châtiment du peuple. Ainſi, quelque parti qu'ait pris la nature, la providence a toujours raiſon chez les dévots, & toujours tort chez les Philoſophes. Peut-être dans l'ordre des choſes humaines

Digitized by Google

n'a-t-elle ni tort ni raiſon, parce que tout tient à la loi commune & qu'il n'y a d'exception pour perſonne. Il eſt à croire que les événemens particuliers ne ſont rien aux yeux du maître de l'univers ; que ſa providence eſt ſeulement univerſelle ; qu'il ſe contente de conſerver les genres & les eſpeces, & de préſider au tout ſans s'inquiéter de la maniere dont chaque individu paſſe cette courte vie. Un Roi ſage qui veut que chacun vive heureux dans ſes Etats, a-t-il beſoin de s'informer ſi les cabarets y ſont bons ? Le paſſant murmure une nuit quand ils ſont mauvais, & vit tout le reſte de ſes jours d'une impatience auſſi déplacée. *Commorandi enim natura diverſorium nobis, non habitandi dedit.*

Pour penſer juſte à cet égard, il ſemble que les choſes devroient être conſidérées relativement dans l'ordre phyſique & abſolument dans l'ordre moral : la plus grande idée que je puis me faire de la providence eſt que chaque être matériel ſoit diſpoſé le mieux qu'il eſt poſſible par rapport au tout, & chaque être intelligent & ſenſible le mieux qu'il eſt poſſi-

ble par rapport à lui-même ; en sorte que pour qui sent son existence il vaille mieux exister que ne pas exister. Mais il faut appliquer cette regle à la durée totale de chaque être sensible & non à quelque instant particulier de sa durée tel que la vie humaine, ce qui montre combien la question de la providence tient à celle de l'immortalité de l'ame que j'ai le bonheur de croire, sans ignorer que la raison peut en douter, & à celle de l'éternité des peines que ni vous, ni moi, ni jamais homme pensant bien de Dieu ne croirons jamais.

Si je ramene ces questions diverses à leur principe commun, il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe, il est parfait; s'il est parfait, il est sage, puissant & juste; s'il est sage & puissant, tout est bien; s'il est juste & puissant, mon ame est immortelle; si mon ame est immortelle, trente ans de vie ne sont rien pour moi & sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la premiere proposition, jamais on n'ébranlera les suivantes; si on la nie,

Digitized by Google

il ne faut point disputer sur ses conséquences.

Nous ne sommes ni l'un ni l'autre dans ce dernier cas. Bien loin du moins que je puisse rien présumer de semblable de votre part en lisant le recueil de vos œuvres, la plupart m'offrent les idées les plus grandes, les plus douces, les plus consolantes de la divinité, & j'aime bien mieux un chrétien de votre façon que de celle de la Sorbonne.

Quant à moi, je vous avouerai naïvement que ni le pour ni le contre ne me paroissent démontrés sur ce point par les seules lumieres de la raison, & que si le théïste ne fonde son sentiment que sur des probabilités, l'athée moins précis encore ne me paroît fonder le sien que sur des possibilités contraires. De plus, les objections de part & d'autre sont toujours insolubles, parce qu'elles roulent sur des choses dont les hommes n'ont point de véritable idée. Je conviens de tout cela, & pourtant je crois en Dieu tout aussi fortement que je croye une autre vérité, parce que croire & ne pas croire sont les choses du monde qui dé-

Digitized by Google

pendent le moins de moi, que l'état de doute eſt un état trop violent pour mon ame, que quand ma raiſon flotte, ma foi ne peut reſter long-tems en ſuſpens & ſe détermine ſans elle, qu'enfin mille ſujets de préférence m'attirent du côté le plus conſolant, & joignent le poids de l'eſpérance à l'équilibre de la raiſon.

Voilà donc une vérité dont nous partons tous deux à l'appui de laquelle vous ſentez combien l'optimiſme eſt facile à défendre & la providence à juſtifier, & ce n'eſt pas à vous qu'il faut répéter les raiſonnemens rebattus mais ſolides qui ont été faits ſi ſouvent à ce ſujet. A l'égard des Philoſophes qui ne conviennent pas du principe, il ne faut point diſputer avec eux ſur ces matieres, parce que ce qui n'eſt qu'une preuve de ſentiment pour nous, ne peut devenir pour eux une démonſtration, & que ce n'eſt pas un diſcours raiſonnable de dire à un homme, *vous devez croire ceci parce que je le crois.* Eux de leur côté ne doivent point non plus diſputer avec nous ſur ces mêmes matieres, parce qu'elles ne ſont que des corollaires de la propoſition prin-

cipale qu'un adverſaire honnête oſe à peine leur oppoſer, & qu'à leur tour ils auroient tort d'exiger qu'on leur prouvât le corollaire indépendamment de la propoſition qui lui ſert de baſe. Je penſe qu'ils ne le doivent pas encore par une autre raiſon, c'eſt qu'il y a de l'inhumanité à troubler des ames paiſibles & à déſoler les hommes à pure perte, quand ce qu'on veut leur apprendre n'eſt ni certain ni utile. Je penſe en un mot, qu'à votre exemple on ne ſauroit attaquer trop fortement la ſuperſtition qui trouble la ſociété, ni trop reſpecter la religion qui la ſoutient.

Mais je ſuis indigné comme vous que la foi de chacun ne ſoit pas dans la plus parfaite liberté & que l'homme oſe contrôler l'intérieur des conſciences où il ne ſauroit pénétrer, comme s'il dépendoit de nous de croire ou de ne pas croire dans des matieres où la démonſtration n'a point lieu, & qu'on pût jamais aſſervir la raiſon à l'autorité. Les Rois de ce monde ont-ils donc quelque inſpection dans l'autre, & ſont-ils en droit de tourmenter leurs ſujets ici-bas pour les for-

cer d'aller en paradis? Non, tout Gouvernement humain se borne par sa nature aux devoirs civils, & quoi qu'en ait pu dire le sophiste Hobbes, quand un homme sert bien l'Etat, il ne doit compte à personne de la maniere dont il sert Dieu.

J'ignore si cet Etre juste ne punira point un jour toute tyrannie exercée en son nom; je suis bien sûr au moins qu'il ne la partagera pas, & ne refusera le bonheur éternel à nul incrédule vertueux & de bonne foi. Puis-je sans offenser sa bonté & même sa justice douter qu'un cœur droit ne rachete une erreur involontaire, & que des mœurs irréprochables ne vaillent bien mille cultes bizarres prescrits par les hommes & rejettés par la raison? Je dirai plus; si je pouvois à mon choix acheter les œuvres au dépend de ma foi, & compenser à force de vertu mon incrédulité supposée, je ne balancerois pas un instant; & j'aimerois mieux pouvoir dire à Dieu. *J'ai fait sans songer à toi le bien qui t'est agréable, & mon cœur suivoit ta volonté sans la connoître*, que de lui dire, comme il faudra que je fasse un jour. *Je t'aimois, & je n'ai cessé de*

Digitized by Google

de t'offenser; je t'ai connu & n'ai rien fait pour te plaire.

Il y a, je l'avoue, une sorte de profession de foi que les loix peuvent imposer; mais hors les principes de la morale & du droit naturel, elle doit être purement négative, parce qu'il peut exister des religions qui attaquent les fondemens de la société & qu'il faut commencer par exterminer ces religions pour assurer la paix de l'Etat. De ces dogmes à proscrire l'intolérance est sans difficulté le plus odieux, mais il faut la prendre à sa source, car les fanatiques les plus sanguinaires changent de langage selon la fortune & ne prêchent que patience & douceur quand ils ne sont pas les plus forts. Ainsi j'appelle intolérant par principe tout homme qui s'imagine qu'on ne peut être homme de bien sans croire tout ce qu'il croit, & damne impitoyablement ceux qui ne pensent pas comme lui. En effet, les fidelles sont rarement d'humeur à laisser les réprouvés en paix dans ce monde, & un saint qui croit vivre avec des damnés anticipe volontiers sur le métier du Diable. Quant aux incrédules intolérans qui

Digitized by Google

voudroient forcer le peuple à ne rien croire, je ne les bannirois pas moins sévérement que ceux qui le veulent forcer à croire tout ce qu'il leur plaît. Car on voit au zele de leurs décisions, à l'amertume de leurs satires, qu'il ne leur manque que d'être les maîtres pour persécuter tout aussi cruellement les croyans qu'*ils* sont eux-mêmes persécutés par les fanatiques. Où est l'homme paisible & doux qui trouve bon qu'on ne pense pas comme lui. Cet homme ne se trouvera surement jamais parmi les dévots & il est encore à trouver chez les philosophes.

Je voudrois donc qu'on eût dans chaque Etat un code moral, ou une espece de profession de foi civile qui contînt positivement les maximes sociales que chacun seroit tenu d'admettre, & négativement les maximes intolérantes qu'on seroit tenu de rejetter, non comme impies, mais comme séditieuses. Ainsi toute religion qui pourroit s'accorder avec le code seroit admise, toute religion qui ne s'y accorderoit pas seroit proscrite, & chacun seroit libre de n'en avoir point d'autre que le code même. Cet ouvrage fait avec soin, seroit, ce me

Digitized by Google

ſemble, le livre le plus utile qui jamais ait été composé, & peut-être le ſeul néceſſaire aux hommes. Voilà, Monſieur, un ſujet pour vous; je ſouhaiterois paſſionnément que vous vouluſſiez entreprendre cet ouvrage, & l'embellir de votre poéſie, afin que chacun pouvant l'apprendre aiſément, il portât dès l'enfance dans tous les cœurs ces ſentimens de douceur & d'humanité qui brillent dans vos écrits & qui manquent à tout le monde dans la pratique. Je vous exhorte à méditer ce projet qui doit plaire à l'Auteur d'Alzire. Vous nous avez donné dans votre Poëme ſur la Religion naturelle le catéchiſme de l'homme, donnez-nous maintenant dans celui que je vous propoſe le catéchiſme du citoyen. C'eſt une matiere à méditer long-tems, & peut-être à réſerver pour le dernier de vos ouvrages, afin d'achever par un bienfait au genre-humain la plus brillante carriere que jamais homme de lettres ait parcourue.

Je ne puis m'empêcher, Monſieur, de remarquer à ce propos une oppoſition bien ſinguliere entre vous & moi dans le ſujet de cette lettre. Raſſaſié de gloire,

Digitized by Google

& désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance; bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'ame, & si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour médecin & pour ami; vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre & tourmenté d'un mal sans remede, je médite avec plaisir dans ma retraite & trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? Vous l'avez vous-même expliqué; vous jouissez, mais j'espere, & l'espérance embellit tout.

J'ai autant de peine à quitter cette ennuyeuse lettre que vous en aurez à l'achever. Pardonnez-moi, grand homme, un zele peut-être indiscret, mais qui ne s'épancheroit pas avec vous si je vous estimois moins. A Dieu ne plaise que je veuille offenser celui de mes contemporains dont j'honore le plus les talens & dont les écrits parlent le mieux à mon cœur: mais il s'agit de la cause de la providence dont j'attends tout. Après avoir si long-tems puisé dans vos leçons des consolations & du courage, il m'est du

que vous m'ôtiez maintenant tout cela pour ne m'offrir qu'une espérance incertaine & vague, plutôt comme un palliatif actuel que comme un dédommagement à venir. Non, j'ai trop souffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. Toutes les subtilités de la métaphysique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'ame & d'une providence bienfaisante. Je la sens, je la crois, je la veux, je l'espere, je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir, & ce sera de toutes les disputes que j'aurai soutenues la seule où mon intérêt ne sera pas oublié.

Je suis avec respect, Monsieur,

RÉPONSE

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Aux Délices 12 Septembre 1756.

MON cher Philoſophe, nous pouvons vous & moi, dans les intervalles de nos maux, raiſonner en vers & en proſe. Mais dans le moment préſent, vous me pardonnerez de laiſſer là toutes ces diſcuſſions philoſophiques qui ne ſont que des amuſemens. Votre lettre eſt très-belle, mais j'ai chez moi une de mes nieces qui depuis trois ſemaines eſt dans un aſſez grand danger : je ſuis garde-malade & très-malade moi-même. J'attendrai que je me porte mieux & que ma niece ſoit guérie, pour oſer penſer avec vous (*). M. Tronchin m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'Alembert vous dira

(*) Il ne m'a plus écrit depuis ce tems-là.

Digitized by Google

quelle vie philoſophique on mene dans ma petite retraite. Elle mériteroit le nom qu'elle porte, ſi elle pouvoit vous poſſéder quelquefois. On dit que vous haïſſez le ſéjour des villes; j'ai cela de commun avec vous; je voudrois vous reſſembler en tant de choſes, que cette conformité pût vous déterminer à venir nous voir. L'état où je ſuis ne me permet pas de vous en dire davántage. Comptez que de tous ceux qui vous ont lu, perſonne ne vous eſtime plus que moi malgré mes mauvaiſes plaiſanteries, & que de tous ceux qui vous verront, perſonne n'eſt plus diſpoſé à vous aimer tendrement. Je commence par ſupprimer toute cérémonie.

Digitized by Google

LETTRE

A M***. (†)

LE voilà, Monsieur, ce misérable radotage que mon amour-propre humilié vous a fait si long-tems attendre, faute de sentir qu'un amour-propre beaucoup plus noble devoit m'apprendre à surmonter celui-là. Qu'importe que mon verbiage vous paroisse misérable, pourvu que je sois content du sentiment qui me l'a dicté. Si-tôt que mon meilleur état m'a rendu quelques forces, j'en ai profité pour le relire & vous l'envoyer. Si vous avez le courage d'aller jusqu'au bout, je vous prie après cela de vouloir bien me le renvoyer, sans me rien dire de ce que vous en aurez pensé, & que je comprends de reste. Je vous salue, Monsieur, & vous embrasse de tout mon cœur.

A Monquin le 25 *Mars* 1769.

(†) Cette Lettre sert d'envoi à celle qui suit.

Digitized by Google

A Bourgoin le 15 Janvier 1769.

JE ſens, Monſieur, l'inutilité du devoir que je remplis en répondant à votre derniere lettre : mais c'eſt un devoir enfin que vous m'impoſez & que je remplis de bon cœur, quoique mal, vu les diſtractions de l'état où je ſuis.

Mon deſſein, en vous diſant ici mon opinion ſur les principaux points de votre lettre, eſt de vous la dire avec ſimplicité & ſans chercher à vous la faire adopter. Cela ſeroit contre mes principes & même contre mon goût. Car je ſuis juſte, & comme je n'aime point qu'on cherche à me ſubjuguer, je ne cherche non plus à ſubjuguer perſonne. Je ſais que la raiſon commune eſt très-bornée ; qu'auſſi-tôt qu'on ſort de ſes étroites limites, chacun a la ſienne qui n'eſt propre qu'à lui ; que les opinions ſe propagent par les opinions, non par la raiſon, & que quiconque cede au raiſonnement d'un autre, choſe déja très-rare, céde par préjugé, par autorité,

par affection, par paresse; rarement, jamais peut-être, par son propre jugement.

Vous me marquez, Monsieur, que le résultat de vos recherches sur l'Auteur des choses est un état de doute. Je ne puis juger de cet état, parce qu'il n'a jamais été le mien. J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison; maintenant je crois parce que j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus sur la trace de mes raisonnemens, tandis que ma judiciaire affoiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont résulté me restent dans toute leur force; & sans que j'aye la volonté ni le courage de les mettre derechef en délibération, je m'y tiens en confiance & en conscience, certain d'avoir apporté dans la vigueur de mon jugement à leurs discussions toute l'attention & la bonne foi dont j'étois capable. Si je me suis trompé, ce n'est pas ma faute, c'est celle de la nature qui n'a pas donné à ma tête une plus grande mesure d'intelligence & de raison. Je n'ai rien de

Digitized by Google

plus aujourd'hui, j'ai beaucoup de moins. Sur quel fondement recommencerois-je donc à délibérer ? Le moment presse ; le départ approche. Je n'aurois jamais le tems ni la force d'achever le grand travail d'une refonte. Permettez qu'à tout événement j'emporte avec moi la consistance & la fermeté d'un homme, non les doutes décourageans & timides d'un vieux radoteur.

A ce que je puis me rappeller de mes anciennes idées, à ce que j'apperçois de la marche des vôtres, je vois que n'ayant pas suivi dans nos recherches la même route, il est peu étonnant que nous ne soyons pas arrivés à la même conclusion. Balançant les preuves de l'existence de Dieu avec les difficultés, vous n'avez trouvé aucun des côtés assez préponderant pour vous décider & vous êtes resté dans le doute : ce n'est pas comme cela que je fis. J'examinai tous les systêmes sur la formation de l'univers que j'avois pu connoître. Je méditai sur ceux que je pouvois imaginer. Je les comparai tous de mon mieux : & je me décidai, non pour celui qui ne m'offroit point de difficultés,

Digitized by Google

car ils m'en offroient tous ; mais pour celui qui me paroiffoit en avoir le moins. Je me dis que ces difficultés étoient dans la nature de la chofe, que la contemplation de l'infini pafferoit toujours les bornes de mon entendement ; que ne devant jamais efpérer de concevoir pleinement le fyftême de la nature, tout ce que je pouvois faire étoit de le confidérer par les côtés que je pouvois faifir ; qu'il falloit favoir ignorer en paix tout le refte, & j'avoue que dans ces recherches je penfai comme les gens dont vous parlez, qui ne rejettent pas une vérité claire ou fuffifamment prouvée, pour les difficultés qui l'accompagnent & qu'on ne fauroit lever. J'avois alors, je l'avoue, une confiance fi téméraire, ou du moins une fi forte perfuafion, que j'aurois défié tout philofophe de propofer aucun autre fyftême intelligible fur la nature, auquel je n'euffe oppofé des objections plus fortes, plus invincibles, que celles qu'il pouvoit m'oppofer fur le mien, & alors il falloit me réfoudre à refter fans rien croire, comme vous faites, ce qui ne dépendoit pas de moi, ou mal raifonner, ou croire comme j'ai fait.

Digitized by Google

Une idée qui me vint il y a trente ans, a peut-être plus contribué qu'aucune autre à me rendre inébranlable. Supposons, me disois-je, le genre-humain vieilli jusqu'à ce jour dans le plus complet matérialisme, sans que jamais idée de divinité ni d'ame soit entrée dans aucun esprit humain. Supposons que l'athéisme philosophique ait épuisé tous ses systêmes pour expliquer la formation & la marche de l'univers par le seul jeu de la matiere & du mouvement nécessaire, mot auquel du reste je n'ai jamais rien conçu. Dans cet état, Monsieur, excusez ma franchise, je supposois encore ce que j'ai toujours vu, & ce que je sentois devoir être; qu'au lieu de se reposer tranquillement dans ces systêmes, comme dans le sein de la vérité, leurs inquiets partisans cherchoient sans cesse à parler de leur doctrine, à l'éclaircir, à l'étendre, à l'expliquer, la pallier, la corriger, & comme celui qui sent trembler sous ses pieds la maison qu'il habite, à l'étayer de nouveaux argumens. Terminons enfin ces suppositions par celle d'un Platon, d'un Clarcke, qui, se levant tout

Digitized by Google

d'un coup au milieu d'eux, leur eût dit: mes amis, si vous eussiez commencé l'analyse de cet univers par celle de vous-mêmes, vous eussiez trouvé dans la nature de votre être la clef de la constitution de ce même univers, que vous cherchez en vain sans cela. Qu'ensuite leur expliquant la distinction des deux substances, il leur eût prouvé par les propriétés même de la matiere, que quoiqu'en dise Locke, la supposition de la matiere pensante est une véritable absurdité. Qu'il leur eût fait voir quelle est la nature de l'être vraiment actif & pensant, & que de l'établissement de cet être qui juge, il fût enfin remonté aux notions confuses, mais sures de l'Etre suprême: qui peut douter que frappés de l'éclat, de la simplicité, de la vérité, de la beauté de cette ravissante idée, les mortels jusqu'alors aveugles, éclairés des premiers rayons de la divinité, ne lui eussent offert par acclamation leurs premiers hommages, & que les penseurs sur-tout & les philosophes n'eussent rougi d'avoir contemplé si long-tems les dehors de cette machine immense, sans

trouver, ſans ſoupçonner même la clef de ſa conſtitution, & toujours groſſiérement bornés par leurs ſens, de n'avoir jamais ſu voir que matiere où tout leur montroit qu'une autre ſubſtance donnoit la vie à l'univers & l'intelligence à l'homme. C'eſt alors, Monſieur, que la mode eût été pour cette nouvelle philoſophie, que les jeunes gens & les ſages ſe fuſſent trouvés d'accord, qu'une doctrine ſi belle, ſi ſublime, ſi douce, & ſi conſolante pour tout homme juſte, eût réellement excité tous les hommes à la vertu, & que ce beau mot d'*humanité* rebattu maintenant juſqu'à la fadeur, juſqu'au ridicule, par les gens du monde les moins humains, eût été plus empreint dans les cœurs que dans les livres. Il eût donc ſuffi d'une ſimple tranſpoſition de tems pour faire prendre tout le contre-pied à la mode philoſophique, avec cette différence que celle d'aujourd'hui malgré ſon clinquant de paroles, ne nous promet pas une génération bien eſtimable, ni des philoſophes bien vertueux.

Vous objectez, Monſieur, que ſi Dieu eût voulu obliger les hommes à le con-

noître, il eut mis ſon exiſtence en évidence à tous les yeux. C'eſt à ceux qui font de la foi en Dieu un dogme néceſſaire au ſalut de répondre à cette objection, & ils y répondent par la révélation. Quant à moi qui crois en Dieu ſans croire cette foi néceſſaire, je ne vois pas pourquoi Dieu ſe feroit obligé de nous la donner. Je penſe que chacun ſera jugé, non ſur ce qu'il a cru, mais ſur ce qu'il a fait, & je ne crois point qu'un ſyſtême de doctrine ſoit néceſſaire aux œuvres, parce que la conſcience en tient lieu.

Je crois bien, il eſt vrai, qu'il faut être de bonne foi dans ſa croyance, & ne pas s'en faire un ſyſtême favorable à nos paſſions. Comme nous ne ſommes pas tout intelligence, nous ne ſaurions philoſopher avec tant de déſintéreſſement que notre volonté n'influe un peu ſur nos opinions; l'on peut ſouvent juger des ſecretes inclinations d'un homme par ſes ſentimens purement ſpéculatifs; & cela poſé, je penſe qu'il ſe pourroit bien que celui qui n'a pas voulu croire fût puni pour n'avoir pas cru.

Digitized by Google

Cependant je crois que Dieu s'eſt ſuffiſamment révélé aux hommes & par ſes œuvres & dans leurs cœurs, & s'il y en a qui ne le connoiſſent pas, c'eſt ſelon moi, parce qu'ils ne veulent pas le connoître, ou parce qu'ils n'en ont pas beſoin.

Dans ce dernier cas eſt l'homme ſauvage & ſans culture qui n'a fait encore aucun uſage de ſa raiſon, qui, gouverné ſeulement par ſes appétits n'a pas beſoin d'autre guide, & qui ne ſuivant que l'inſtinct de la nature, marche par des mouvemens toujours droits. Cet homme ne connoît pas Dieu, mais il ne l'offenſe pas. Dans l'autre cas au contraire eſt le philoſophe, qui, à force de vouloir exalter ſon intelligence, de raffiner, de ſubtiliſer ſur ce qu'on penſa juſqu'à lui, ébranle enfin tous les axiomes de la raiſon ſimple & primitive, & pour vouloir toujours ſavoir plus & mieux que les autres, parvient à ne rien ſavoir du tout. L'homme à la fois raiſonnable & modeſte, dont l'entendement exercé, mais borné, ſent ſes limites & s'y renferme, trouve dans ces limites la notion

de son ame & celle de l'Auteur de son être, sans pouvoir passer au-delà pour rendre ces notions claires, & contempler d'aussi près l'une & l'autre que s'il étoit lui-même un pur esprit. Alors saisi de respect il s'arrête & ne touche point au voile, content de savoir que l'Etre immense est dessous. Voilà jusqu'où la philosophie est utile à la pratique. Le reste n'est plus qu'une spéculation oiseuse pour laquelle l'homme n'a point été fait, dont le raisonneur modéré s'abstient, & dans laquelle n'entre point l'homme vulgaire. Cet homme qui n'est ni une brute ni un prodige est l'homme proprement dit, moyen entre les deux extrêmes, & qui compose les dix-neuf vingtiemes du genre-humain. C'est à cette classe nombreuse de chanter le Pseaume *Cæli enarrant*, & c'est elle en effet qui le chante. Tous les peuples de la terre connoissent & adorent Dieu, & quoique chacun l'habille à sa mode, sous tous ces vêtemens divers, on trouve pourtant toujours Dieu. Le petit nombre d'élite qui a de plus hautes prétentions de doctrine, & dont le génie ne se borne pas au sens

commun, en veut un plus tranſcendant : ce n'eſt pas de quoi je le blâme : mais qu'il parte de-là pour ſe mettre à la place du genre-humain, & dire que Dieu s'eſt caché aux hommes, parce que lui petit nombre ne le voit plus, je trouve en cela qu'il a tort. Il peut arriver, j'en conviens, que le torrent de la mode, & le jeu de l'intrigue étende la ſecte philoſophique & perſuade un moment à la multitude qu'elle ne croit plus en Dieu : mais cette mode paſſagere ne peut durer, & comme qu'on s'y prenne, il faudra toujours à la longue un Dieu à l'homme. Enfin quand forçant la nature des choſes, la divinité augmenteroit pour nous d'évidence, je ne doute pas que dans le nouveau lycée on n'augmentât en même raiſon de ſubtilité pour la nier. La raiſon prend à la longue le pli que le cœur lui donne, & quand on veut penſer en tout autrement que le peuple, on en vient à bout tôt ou tard.

Tout ceci, Monſieur, ne vous paroît gueres philoſophique, ni à moi non plus ; mais toujours de bonne foi avec moi-même, je ſens ſe joindre à mes raiſon-

Digitized by Google

nemens, quoique ſimples, le poids de l'aſſentiment intérieur. Vous voulez qu'on s'en défie; je ne ſaurois penſer comme vous ſur ce point, & je trouve au contraire dans ce jugement interne une ſauvegarde naturelle contre les ſophiſmes de ma raiſon. Je crains même qu'en cette occaſion vous ne confondiez les penchans ſecrets de notre cœur qui nous égarent, avec ce dictamen plus ſecret, plus interne encore, qui réclame & murmure contre ces déciſions intéreſſées, & nous ramene en dépit de nous ſur la route de la vérité. Ce ſentiment intérieur eſt celui de la nature elle-même; c'eſt un appel de ſa part contre les ſophiſmes de la raiſon, & ce qui le prouve eſt qu'il ne parle jamais plus fort que quand notre volonté céde avec le plus de complaiſance aux jugemens qu'il s'obſtine à rejetter. Loin de croire que qui juge d'après lui ſoit ſujet à ſe tromper, je crois que jamais il ne nous trompe, & qu'il eſt la lumiere de notre foible entendement, lorſque nous voulons aller plus loin que ce que nous pouvons concevoir.

Et après tout, combien de fois la phi-

Digitized by Google

losophie elle-même avec toute sa fierté, n'est-elle pas forcée de recourir à ce jugement interne qu'elle affecte de mépriser. N'étoit-ce pas lui seul qui faisoit marcher Diogene pour toute réponse devant Zénon qui nioit le mouvement? N'étoit-ce pas par lui que toute l'antiquité philosophique répondoit aux pyrrhoniens. N'allons pas si loin : tandis que toute la philosophie moderne rejette les esprits, tout d'un coup l'Evêque Berkley s'éleve & soutient qu'il n'y a point de corps. Comment est-on venu à bout de répondre à ce terrible logicien? Otez le sentiment intérieur, & je défie tous les philosophes modernes ensemble de prouver à Berkley qu'il y a des corps. Bon jeune homme qui me paroissez si bien né; de la bonne foi, je vous en conjure, & permettez que je vous cite ici un auteur qui ne vous sera pas suspect, celui des pensées philosophiques. Qu'un homme vienne vous dire que projettant au hasard une multitude de caracteres d'imprimerie, il a vu l'Enéide toute arrangée résulter de ce jet : convenez qu'au lieu d'aller vérifier cette merveille, vous lui répon-

Digitized by Google

drez froidement ; Monſieur, cela n'eſt pas impoſſible ; mais vous mentez. En vertu de quoi, je vous prie, lui répondrez-vous ainſi ?

Eh ! qui ne ſait que ſans le ſentiment interne, il ne reſteroit bientôt plus de traces de vérité ſur la terre, que nous ſerions tous ſucceſſivement le jouet des opinions les plus monſtrueuſes, à meſure que ceux qui les ſoutiendroient auroient plus de génie, d'adreſſe & d'eſprit, & qu'enfin réduits à rougir de notre raiſon même, nous ne ſaurions bientôt plus que croire ni que penſer.

Mais les objections...... ſans doute il y en a d'inſolubles pour nous & beaucoup, je le ſais. Mais encore un coup donnez moi un ſyſtême où il n'y en ait pas, ou dites moi comment je dois me déterminer. Bien plus ; par la nature de mon ſyſtême, pourvu que mes preuves directes ſoient bien établies, les difficultés ne doivent pas m'arrêter ; vu l'impoſſibilité où je ſuis, moi être mixte, de raiſonner exactement ſur les eſprits purs & d'en obſerver ſuffiſamment la nature. Mais vous matérialiſte, qui me parlez

d'une ſubſtance unique, palpable & ſoumiſe par ſa nature à l'inſpection des ſens, vous êtes obligé non-ſeulement de ne me rien dire que de clair, de bien prouvé, mais de réſoudre toutes mes difficultés d'une façon pleinement ſatisfaiſante, parce que nous poſſédons vous & moi tous les inſtrumens néceſſaires à cette ſolution. Et par exemple, quand vous faites naître la penſée des combinaiſons de la matiere, vous devez me montrer ſenſiblement ces combinaiſons & leur réſultat par les ſeules loix de la phyſique & de la mécanique, puiſque vous n'en admettez point d'autres. Vous Epicurien, vous compoſez l'ame d'atômes ſubtils. Mais qu'appellez-vous *ſubtils*, je vous prie? Vous ſavez que nous ne connoiſſons point de dimenſions abſolues, & que rien n'eſt petit ou grand que relativement à l'œil qui le regarde. Je prends par ſuppoſition, un microſcope ſuffiſant & je regarde un de vos atômes. Je vois un grand quartier de rocher crochu. De la danſe & de l'accrochement de pareils quartiers j'attends de voir réſulter la penſée. Vous Moderniſte, vous me montrez

Digitized by Google

une molécule organique. Je prends mon microſcope, & je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre: j'attends de voir ſe mouler & s'entortiller de pareils dragons juſqu'à ce que je voye réſulter du tout un être non-ſeulement organiſé mais intelligent; c'eſt-à-dire un être non aggrégatif & qui ſoit rigoureuſement un, &c. Vous me marquiez, Monſieur, que le monde s'étoit fortuitement arrangé comme la République Romaine. Pour que la parité fût juſte, il faudroit que la République Romaine n'eût pas été compoſée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement & ſenſiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent; je ne vous demande rien de plus.

Mais ſi tout eſt l'œuvre d'un Etre intelligent, puiſſant, bienfaiſant; d'où vient le mal ſur la terre? Je vous avoue que cette difficulté ſi terrible ne m'a jamais beaucoup frappé; ſoit que je ne l'aye pas bien conçue, ſoit qu'en effet elle n'ait pas toute la ſolidité qu'elle paroît avoir. Nos philoſophes ſe ſont élevés contre les entités métaphyſiques, & je ne connois perſonne

personne qui en fasse tant. Qu'entendent-ils par *le mal*? qu'est-ce que *le mal* en lui-même? où est *le mal*, relativement à la nature & à son auteur? L'univers subsiste, l'ordre y regne & s'y conserve; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels & mus; mais tout s'y renouvelle & rien n'y dégénere; parce que tel est l'ordre de son auteur, & cet ordre ne se dément point. Je ne vois aucun mal à tout cela. Mais quand je souffre, n'est-ce pas un mal? Quand je meurs, n'est-ce pas un mal? Doucement: je suis sujet à la mort, parce que j'ai reçu la vie. Il n'y avoit pour moi qu'un moyen de ne point mourir; c'étoit de ne jamais naître. La vie est un bien positif, mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du positif n'est pas le négatif, il est zéro. La mort nous est terrible, & nous appellons cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre, j'en conviens. Mais la douleur & le plaisir étoient les seuls moyens d'attacher un être sensible & périssable à sa propre conservation, & ces moyens sont ménagés avec une bonté

digne de l'Etre ſuprême. Au moment même que j'écris ceci, je viens encore d'éprouver combien la ceſſation ſubite d'une douleur aiguë eſt un plaiſir vif & délicieux. M'oſeroit-on dire que la ceſſation du plaiſir le plus vif ſoit une douleur aiguë ? La douce jouiſſance de la vie eſt permanente ; il ſuffit pour la goûter de ne pas ſouffrir. La douleur n'eſt qu'un avertiſſement, importun, mais néceſſaire, que ce bien qui nous eſt ſi cher eſt en péril. Quand je regardois de près à tout cela, je trouvai, je prouvai peut-être, que le ſentiment de la mort & celui de la douleur eſt preſque nul dans l'ordre de la nature. Ce ſont les hommes qui l'ont aiguiſé. Sans leurs rafinemens inſenſés, ſans leurs inſtitutions barbares les maux phyſiques ne nous atteindroient ne nous affecteroient gueres, & nous ne ſentirions point la mort.

Mais le mal moral ! autre ouvrage de l'homme, auquel Dieu n'a d'autre part que de l'avoir fait libre & en cela ſemblable à lui. Faudra-t-il donc s'en prendre à Dieu des crimes des hommes & des maux qu'ils leur attirent ? Faudra-t-il

en voyant un champ de bataille lui reprocher d'avoir créé tant de jambes & de bras cassés ?

Pourquoi, direz-vous, avoir fait l'homme libre, puisqu'il devoit abuser de sa liberté ? Ah, Monsieur de ***, s'il exista jamais un mortel qui n'en ait pas abusé, ce mortel seul honore plus l'humanité que tous les scélérats qui couvrent la terre ne la dégradent. Mon Dieu ! donne-moi des vertus, & me place un jour auprès des Fenelons, des Catons, des Socrates. Que m'importera le reste du genre-humain ? Je ne rougirai point d'avoir été homme.

Je vous l'ai dit, Monsieur, il s'agit ici de mon sentiment, non de mes preuves & vous ne le voyez que trop. Je me souviens d'avoir jadis rencontré sur mon chemin cette question de l'origine du mal & de l'avoir effleurée ; mais vous n'avez point lu ces rabâcheries, & moi je les ai oubliées : nous avons très-bien fait tous deux. Tout ce que je sais est que la facilité que je trouvois à les résoudre, venoit de l'opinion que j'ai toujours eue de la co-existence éternelle de deux prin-

cipes, l'un actif, qui est Dieu; l'autre passif, qui est la matiere, que l'être actif combine & modifie avec une pleine puissance, mais pourtant sans l'avoir créée & sans la pouvoir anéantir. Cette opinion m'a fait huer des philosophes à qui je l'ai dite : ils l'ont décidée absurde & contradictoire. Cela peut être, mais elle ne m'a pas paru telle, & j'y ai trouvé l'avantage d'expliquer sans peine & clairement à mon gré tant de questions dans lesquelles ils s'embrouillent ; entr'autres celle que vous m'avez proposée ici comme insoluble.

Au reste, j'ose croire que mon sentiment peu pondérant sur toute autre matiere, doit l'être un peu sur celle-ci, & quand vous connoîtrez mieux ma destinée, quelque jour vous direz peut-être, en pensant à moi : quel autre a droit d'agrandir la mesure qu'il a trouvée aux maux que l'homme souffre ici-bas.

Vous attribuez à la difficulté de cette même question dont le fanatisme & la superstition ont abusé, les maux que les religions ont causé sur la terre. Cela peut être, & je vous avoue même que toutes

Digitized by Google

les formules en matiere de foi ne me paroissent qu'autant de chaînes d'iniquité, de fausseté, d'hypocrisie & de tyrannie. Mais ne soyons jamais injustes, & pour aggraver le mal n'ôtons pas le *bien*. Arracher toute croyance en Dieu du cœur des hommes, c'est y détruire toute vertu. C'est mon opinion, Monsieur, peut-être elle est fausse, mais tant que c'est la mienne je ne serai point assez lâche pour vous la dissimuler.

Faire le bien est l'occupation la plus douce d'un homme bien né. Sa probité, sa bienfaisance ne sont point l'ouvrage de ses principes, mais celui de son bon naturel. Il cede à ses penchans en pratiquant la justice, comme le méchant cede aux siens en pratiquant l'iniquité. Contenter le goût qui nous porte à bien faire est bonté, mais non pas vertu.

Ce mot de vertu signifie *force*. Il n'y a point de vertu sans combat, il n'y en a point sans victoire. La vertu ne consiste pas seulement à être juste, mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur. Titus rendant heureux le peuple romain, versant par-tout

Digitized by Google

les graces & les bienfaits, pouvoit ne pas perdre un ſeul jour & n'être pas vertueux: il le fut certainement en renvoyant Bérénice. Brutus faiſant mourir ſes enfans, pouvoit n'être que juſte. Mais Brutus étoit un tendre pere; pour faire ſon devoir il déchira ſes entrailles, & Brutus fut vertueux.

Vous voyez ici d'avance la queſtion remiſe à ſon point. Ce divin ſimulacre dont vous me parlez s'offre à moi ſous une image qui n'eſt pas ignoble, & je crois ſentir à l'impreſſion que cette image fait dans mon cœur la chaleur qu'elle eſt capable de produire. Mais ce ſimulacre enfin n'eſt encore qu'une de ſes entités métaphyſiques dont vous ne voulez pas que les hommes ſe faſſent des Dieux. C'eſt un pur objet de contemplation. Juſqu'où portez-vous l'effet de cette contemplation ſublime? Si vous ne voulez qu'en tirer un nouvel encouragement pour bien faire, je ſuis d'accord avec vous: mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit. Suppoſons votre cœur honnête en proie aux paſſions les plus terribles, dont vous n'êtes pas à l'abri, puiſqu'enfin vous êtes homme.

Digitized by Google

Cette image qui dans le calme s'y peint ſi raviſſante, n'y perdra-t-elle rien de ſes charmes & ne s'y ternira-t-elle point au milieu des flots ? Ecartons la ſuppoſition décourageante & terrible des périls qui peuvent tenter la vertu miſe au déſeſpoir. Suppoſons ſeulement qu'un cœur trop ſenſible brûle d'un amour involontaire pour la fille ou la femme de ſon ami, qu'il ſoit maître de jouir d'elle entre le Ciel qui n'en voit rien, & lui qui n'en veut rien dire à perſonne ; que ſa figure charmante l'attire ornée de tous les attraits de la beauté & de la volupté ; au moment où ſes ſens enivrés ſont prêts à ſe livrer à leurs délices, cette image abſtraite de la vertu viendra-t-elle diſputer ſon cœur à l'objet réel qui le frappe ? Lui paroîtra-t-elle en cet inſtant la plus belle ? L'arrachera-t-elle des bras de celle qu'il aime pour ſe livrer à la vaine contemplation d'un fantôme qu'il ſait être ſans réalité ? Finira-t-il comme Joſeph, & laiſſera-t-il ſon manteau ? Non, Monſieur, il fermera les yeux, & ſuccombera. Le croyant, direz-vous, ſuccombera de même. Oui, l'homme foible ; celui, par exemple, qui

Digitized by Google

vous écrit : mais donnez-leur à tous deux le même degré de force, & voyez la différence du point d'appui.

Le moyen, Monsieur, de résister à des tentations violentes quand on peut leur céder sans crainte, en se disant, à quoi bon résister? Pour être vertueux le philosophe a besoin de l'être aux yeux des hommes : mais sous les yeux de Dieu le juste est bien fort. Il compte cette vie & ses biens & ses maux & toute sa gloriole pour si peu de chose! il apperçoit tant au-delà! force invincible de la vertu, nul ne te connoît que celui qui sent tout son être, & qui sait qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'en disposer. Lisez-vous quelquefois la République de Platon? Voyez dans le second dialogue avec quelle énergie l'ami de Socrate, dont j'ai oublié le nom, lui peint le juste accablé des outrages de la fortune & des injustices des hommes, diffamé, persécuté, tourmenté, en proie à tout l'opprobre du crime, & méritant tous les prix de la vertu, voyant déjà la mort qui s'approche & sûr que la haine des méchans n'épargnera

pas ſa mémoire, quand ils ne pourront plus rien ſur ſa perſonne. Quel tableau décourageant, ſi rien pouvoit décourager la vertu ! Socrate lui-même effrayé s'écrie, & croit devoir invoquer les Dieux avant de répondre ; mais ſans l'eſpoir d'une autre vie, il auroit mal répondu pour celle-ci. Toutefois, dût-il finir pour nous à la mort, ce qui ne peut être ſi Dieu eſt juſte & par conſéquent s'il exiſte, l'idée ſeule de cette exiſtence ſeroit encore pour l'homme un encouragement à la vertu & une conſolation dans ſes miſeres, dont manque celui qui ſe croyant iſolé dans cet univers, ne ſent au fond de ſon cœur aucun confident de ſes penſées. C'eſt toujours une douceur dans l'adverſité d'avoir un témoin qu'on ne l'a pas méritée ; c'eſt un orgueil vraiment digne de la vertu de pouvoir dire à Dieu. Toi qui lis dans mon cœur, tu vois que j'uſe en ame forte & en homme juſte de la liberté que tu m'as donnée. Le vrai croyant qui ſe ſent par-tout ſous l'œil éternel, aime à s'honorer à la face du Ciel d'avoir rempli ſes devoirs ſur la terre.

Vous voyez que je ne vous ai point disputé ce simulacre que vous m'avez présenté pour unique objet des vertus du sage. Mais, mon cher Monsieur, revenez maintenant à vous, & voyez combien cet objet est inalliable, incompatible avec vos principes. Comment ne sentez-vous pas que cette même loi de la nécessité qui seule régle, selon vous, la marche du monde & tous les événemens, régle aussi toutes les actions des hommes, toutes les pensées de leurs têtes, tous les sentimens de leurs cœurs, que rien n'est libre, que tout est forcé, nécessaire, inévitable, que tous les mouvemens de l'homme dirigés par la matiere aveugle ne dépendent de sa volonté que parce que sa volonté même dépend de la nécessité: qu'il n'y a par conséquent ni vertus ni vices, ni mérite ni démérite, ni moralité dans les actions humaines, & que ces mots d'honnête homme ou de scélérat doivent être pour vous totalement vides de sens. Ils ne le sont pas, toutefois, j'en suis très-sûr. Votre honnête cœur en dépit de vos argumens réclame contre votre triste philosophie. Le sentiment de la li-

Digitized by Google

berté, le charme de la vertu se font sentir à vous malgré vous, & voilà comment de toutes parts cette forte & salutaire voix du sentiment intérieur rappelle au sein de la vérité & de la vertu tout homme que sa raison mal conduite égare. Bénissez, Monsieur, cette sainte & bienfaisante voix qui vous ramene aux devoirs de l'homme que la philosophie à la mode finiroit par vous faire oublier. Ne vous livrez à vos argumens que quand vous les *sentez* d'accord avec le dictamen de votre conscience, & toutes les fois que vous y sentirez de la contradiction, soyez sûr que ce sont eux qui vous trompent.

Quoique je ne veuille pas ergoter avec vous ni suivre pied à pied vos deux lettres, je ne puis cependant me refuser un mot à dire sur le parallele du sage Hébreu & du sage Grec. Comme admirateur de l'un & de l'autre, je ne puis gueres être suspect de préjugés en parlant d'eux. Je ne vous crois pas dans le même cas. Je suis peu surpris que vous donniez au second tout l'avantage. Vous n'avez pas assez fait connoissance avec l'autre, & vous n'avez pas pris assez de soin pour

dégager ce qui eſt vraiment à lui, de ce qui lui eſt étranger & qui le défigure à vos yeux, comme à ceux de bien d'autres gens qui, ſelon moi, n'y ont pas regardé de plus près que vous. Si Jéſus fût né à Athenes & Socrate à Jéruſalem, que Platon & Xénophon euſſent écrit la vie du premier, Luc & Matthieu celle de l'autre, vous changeriez beaucoup de langage, & ce qui lui fait tort dans votre eſprit, eſt préciſément ce qui rend ſon élévation d'ame plus étonnante & plus admirable, ſavoir, ſa naiſſance en Judée chez le plus vil peuple qui peut-être exiſtât alors, au lieu que Socrate, né chez le plus inſtruit & le plus aimable, trouva tous les ſecours dont il avoit beſoin pour s'élever aiſément au ton qu'il prit. Il s'éleva contre les Sophiſtes comme Jéſus contre les Prêtres, avec cette différence que Socrate imita ſouvent ſes antagoniſtes, & que ſi ſa belle & douce mort n'eût honoré ſa vie, il eût paſſé pour un ſophiſte comme eux. Pour Jéſus, le vol ſublime que prit ſa grande ame l'éleva toujours au-deſſus de tous les mortels, & depuis l'âge de douze ans juſqu'au moment qu'il expira dans la plus

Digitized by Google

cruelle ainsi que dans la plus infâme de toutes les morts, il ne se démentit pas un moment. Son noble projet étoit de relever son peuple, d'en faire derechef un peuple libre & digne de l'être; car c'étoit par-là qu'il falloit commencer. L'étude profonde qu'il fit de la loi de Moïse, ses efforts pour en réveiller l'enthousiasme & l'amour dans les cœurs montrerent son but, autant qu'il étoit possible, pour ne pas effaroucher les Romains. Mais ses vils & lâches compatriotes au lieu de l'écouter le prirent en haine, précisément à cause de son génie & de sa vertu qui leur reprochoient leur indignité. Enfin ce ne fut qu'après avoir vu l'impossibilité d'exécuter son projet qu'il l'étendit dans sa tête, & que, ne pouvant faire par lui-même une révolution chez son peuple, il voulut en faire une par ses disciples dans l'univers. Ce qui l'empêcha de réussir dans son premier plan, outre la bassesse de son peuple incapable de toute vertu, fut la trop grande douceur de son propre caractere; douceur qui tient plus de l'ange & du Dieu que de l'homme, qui ne l'abandonna pas un inf-

tant, même sur la croix, & qui fait verser des torrens de larmes à qui sait lire sa vie comme il faut, à travers les fatras dont ces pauvres gens l'ont défigurée. Heureusement ils ont respecté & transcrit fidellement ses discours qu'ils n'entendoient pas ; ôtez quelques tours orientaux ou mal rendus, on n'y voit pas un mot qui ne soit digne de lui, & c'est-là qu'on reconnoît l'homme divin, qui, de si piétres disciples, a fait pourtant dans leur grossier mais fier enthousiasme, des hommes éloquens & courageux.

Vous m'objectez qu'il a fait des miracles. Cette objection seroit terrible si elle étoit juste. Mais vous savez, Monsieur, ou du moins vous pourriez savoir que, selon moi, loin que Jésus ait fait des miracles, il a déclaré très-positivement qu'il n'en feroit point, & a marqué un très-grand mépris pour ceux qui en demandoient.

Que de choses me resteroient à dire! Mais cette lettre est énorme. Il faut finir. Voici la derniere fois que je reviendrai sur ces matieres. J'ai voulu vous com-

Digitized by Google

plaire, Monsieur, je ne m'en repens point; au contraire, je vous remercie de m'avoir fait reprendre un fil d'idées presque effacées, mais dont les restes peuvent avoir pour moi leur usage dans l'état où je suis.

Adieu, Monsieur, souvenez-vous quelquefois d'un homme que vous auriez aimé, je m'en flatte, quand vous l'auriez mieux connu, & qui s'est occupé de vous dans des momens où l'on ne s'occupe gueres que de soi-même.



Digitized by Google

LETTRE
A M. D'OFFREVILLE
A DOUAI.

Sur cette queſtion : *S'il y a une morale démontrée, ou s'il n'y en a point.*

Montmorenci 4 Octobre 1761.

LA queſtion que vous me propoſez, Monſieur, dans votre lettre du 15 Septembre eſt importante & grave : c'eſt de ſa ſolution qu'il dépend de ſavoir s'il y a une morale démontrée ou s'il n'y en a point.

Votre adverſaire ſoutient que tout homme n'agit quoiqu'il faſſe, que relativement à lui-même, & que juſqu'aux actes de vertu les plus ſublimes, juſqu'aux œuvres de charité les plus pures, chacun rapporte tout à ſoi.

Vous, Monſieur, vous penſez qu'on doit faire le bien pour le bien même ſans aucun retour d'intérêt perſonnel, que les bonnes œuvres qu'on rapporte à ſoi ne

Digitized by Google

ſont plus des actes de vertu mais d'amour-propre ; vous ajoutez que nos aumônes ſont ſans mérite, ſi nous ne les faiſons que par vanité ou dans la vue d'écarter de notre eſprit l'idée des miſeres de la vie humaine, & en cela vous avez raiſon.

Mais ſur le fond de la queſtion, je dois vous avouer que je ſuis de l'avis de votre adverſaire : car quand nous agiſſons, il faut que nous ayons un motif pour agir, & ce motif ne peut être étranger à nous, puiſque c'eſt nous qu'il met en œuvre : il eſt abſurde d'imaginer qu'étant moi, j'agirai comme ſi j'étois un autre. N'eſt-il pas vrai que ſi l'on vous diſoit qu'un corps eſt pouſſé ſans que rien le touche, vous diriez que cela n'eſt pas concevable ? C'eſt la même choſe en morale quand on croit agir ſans nul intérêt.

Mais il faut expliquer ce mot d'intérêt ; car vous pourriez lui donner tel ſens vous & votre adverſaire que vous ſeriez d'accord ſans vous entendre, & lui-même pourroit lui en donner un ſi groſſier qu'alors ce ſeroit vous qui auriez raiſon.

Il y a un intérêt ſenſuel & palpable qui

Digitized by Google

ſe rapporte uniquement à notre bien-être matériel, à la fortune, à la conſidération, aux biens phyſiques qui peuvent réſulter pour nous de la bonne opinion d'autrui. Tout ce qu'on fait pour un tel intérêt ne produit qu'un bien du même ordre, comme un marchand fait ſon bien en vendant ſa marchandiſe le mieux qu'il peut. Si j'oblige un autre homme en vue de m'acquérir des droits ſur ſa reconnoiſſance, je ne ſuis en cela qu'un marchand qui fait le commerce, & même qui ruſe avec l'acheteur. Si je fais l'aumône pour me faire eſtimer charitable & jouir des avantages attachés à cette eſtime, je ne ſuis encore qu'un marchand qui achete de la réputation. Il en eſt à-peu-près de même, ſi je ne fais cette aumône que pour me délivrer de l'importunité d'un gueux ou du ſpectacle de ſa miſere ; tous les actes de cette eſpece qui ont en vue un avantage extérieur ne peuvent porter le nom de bonnes actions, & l'on ne dit pas d'un marchand qui a bien fait ſes affaires, qu'il s'y eſt comporté vertueuſement.

Il y a un autre intérêt qui ne tient

point aux avantages de la ſociété, qui n'eſt relatif qu'à nous-mêmes, au bien de notre ame, à notre bien-être abſolu, & que pour cela j'appelle intérêt ſpirituel ou moral par oppoſition au premier. Intérêt qui, pour n'avoir pas des objets ſenſibles, matériels, n'en eſt pas moins vrai, pas moins grand, pas moins ſolide, & pour tout dire en un mot, le ſeul qui tenant intimement à notre nature, tende à notre véritable bonheur. Voilà, Monſieur, l'intérêt que la vertu ſe propoſe & qu'elle doit ſe propoſer, ſans rien ôter au mérite, à la pureté, à la bonté morale des actions qu'elle inſpire.

Premiérement, dans le ſyſtême de la religion, c'eſt-à-dire, des peines & des récompenſes de l'autre vie, vous voyez que l'intérêt de plaire à l'Auteur de notre être & au juge ſuprême de nos actions, eſt d'une importance qui l'emporte ſur les plus grands maux, qui fait voler au martyre les vrais croyans, & en même tems d'une pureté qui peut ennoblir les plus ſublimes devoirs. La loi de bien faire eſt tirée de la raiſon même, & le chrétien n'a beſoin que de logique pour avoir de la vertu.

Digitized by Google

Mais outre cet intérêt qu'on peut regarder en quelque façon comme étranger à la chose, comme n'y tenant que par une expresse volonté de Dieu, vous me demanderez peut-être s'il y a quelque autre intérêt lié plus immédiatement, plus nécessairement à la vertu par sa nature, & qui doive nous la faire aimer uniquement pour elle-même. Ceci tient à d'autres questions dont la discussion passe les bornes d'une lettre, & dont par cette raison je ne tenterai pas ici l'examen. Comme, si nous avons un amour naturel pour l'ordre, pour le beau moral, si cet amour peut être assez vif par lui-même pour primer sur toutes nos passions, si la conscience est innée dans le cœur de l'homme, ou si elle n'est que l'ouvrage des préjugés & de l'éducation : car en ce dernier cas il est clair que nul n'ayant en soi-même aucun intérêt à bien faire, ne peut faire aucun bien que par le profit qu'il en attend d'autrui, qu'il n'y a par conséquent que des sots qui croyent à la vertu & des dupes qui la pratiquent; telle est la nouvelle philosophie.

Sans m'embarquer ici dans cette mé-

taphyſique qui nous meneroit trop loin; je me contenterai de vous propoſer un fait que vous pourrez mettre en queſtion avec votre adverſaire, & qui, bien diſcuté, vous inſtruira peut-être mieux de ſes vrais ſentimens que vous ne pourriez vous en inſtruire en reſtant dans la généralité de votre theſe.

En Angleterre quand un homme eſt accuſé criminellement, douze jurés, enfermés dans une chambre pour opiner ſur l'examen de la procédure s'il eſt coupable ou s'il ne l'eſt pas, ne ſortent plus de cette chambre & n'y reçoivent point à manger qu'ils ne ſoient tous d'accord, en ſorte que leur jugement eſt toujours unanime, & déciſif ſur le ſort de l'accuſé.

Dans une de ces délibérations les preuves paroiſſant convaincantes, onze des jurés le condamnerent ſans balancer; mais le douzieme s'obſtina tellement à l'abſoudre ſans vouloir alléguer d'autre raiſon, ſinon qu'il le croyoit innocent, que voyant ce juré déterminé à mourir de faim plutôt que d'être de leur avis, tous les autres pour ne pas s'expoſer au même ſort revinrent au ſien, & l'accuſé fut renvoyé abſous.

Digitized by Google

L'affaire finie, quelques-uns des jurés presserent en secret leur collégue de leur dire la raison de son obstination, & ils surent enfin que c'étoit lui-même qui avoit fait le coup dont l'autre étoit accusé; & qu'il avoit eu moins d'horreur de la mort que de faire périr l'innocent, chargé de son propre crime.

Proposez le cas à votre homme & ne manquez pas d'examiner avec lui l'état de ce juré dans toutes ses circonstances. Ce n'étoit point un homme juste, puisqu'il avoit commis un crime, & dans cette affaire l'enthousiasme de la vertu ne pouvoit point lui élever le cœur, & lui faire mépriser la vie. Il avoit l'intérêt le plus réel à condamner l'accusé pour ensevelir avec lui l'imputation du forfait; il devoit craindre que son invincible obstination n'en fît soupçonner la véritable cause, & ne fût un commencement d'indice contre lui: la prudence & le soin de sa sureté demandoient, ce semble, qu'il fît ce qu'il ne fit pas, & l'on ne voit aucun intérêt sensible qui dût le porter à faire ce qu'il fit. Il n'y avoit cependant qu'un intérêt très-puissant qui pût le dé-

terminer ainſi dans le ſecret de ſon cœur, à toute ſorte de riſque ; quel étoit donc cet intérêt auquel il ſacrifioit ſa vie même ?

S'inſcrire en faux contre le fait ſeroit prendre une mauvaiſe défaite ; car on peut toujours l'établir par ſuppoſition, & chercher, tout intérêt étranger mis à part, ce que feroit en pareil cas pour l'intérêt de lui-même tout homme de bon ſens, qui ne ſeroit ni vertueux, ni ſcélérat.

Poſant ſucceſſivement les deux cas ; l'un que le juré ait prononcé la condamnation de l'accuſé & l'ait fait périr pour ſe mettre en ſureté, l'autre qu'il l'ait abſous, comme il fit, à ſes propres riſques, puis ſuivant dans les deux cas le reſte de la vie du juré & la probabilité du ſort qu'il ſe ſeroit préparé, preſſez votre homme de prononcer déciſivement ſur cette conduite, & d'expoſer nettement de part ou d'autre l'intérêt & les motifs du parti qu'il auroit choiſi ; alors ſi votre diſpute n'eſt pas finie, vous connoîtrez du moins ſi vous vous entendez l'un l'autre, ou ſi vous ne vous entendez pas.

Digitized by Google

Que s'il distingue entre l'intérêt d'un crime à commettre ou à ne pas commettre, & celui d'une bonne action à faire ou à ne pas faire, vous lui ferez voir aisément que dans l'hypothese la raison de s'abstenir d'un crime avantageux qu'on peut commettre impunément, est du même genre que celle de faire entre le ciel & soi une bonne action onéreuse; car, outre que quelque bien que nous puissions faire, en cela nous ne sommes que justes, on ne peut avoir nul intérêt en soi-même à ne pas faire le mal qu'on n'ait un intérêt semblable à faire le bien; l'un & l'autre dérivent de la même source & ne peuvent être séparés.

Sur-tout, Monsieur, songez qu'il ne faut point outrer les choses au-delà de la vérité, ni confondre comme faisoient les Stoïciens le bonheur avec la vertu. Il est certain que faire le bien pour le bien c'est le faire pour soi, pour notre propre intérêt, puisqu'il donne à l'ame une satisfaction intérieure, un contentement d'elle-même sans lequel il n'y a point de vrai bonheur. Il est sûr encore que les méchans

Digitized by Google

méchans sont tous misérables, quel que soit leur sort apparent; parce que le bonheur s'empoisonne dans une ame corrompue comme le plaisir des sens dans un corps mal sain. Mais il est faux que les bons soient tous heureux dès ce monde, & comme il ne suffit pas au corps d'être en santé pour avoir de quoi se nourrir, il ne suffit pas non plus à l'ame d'être saine pour obtenir tous les biens dont elle a besoin. Quoiqu'il n'y ait que les gens de bien qui puissent vivre contens, ce n'est pas à dire que tout homme de bien vive content. La vertu ne donne pas le bonheur, mais elle seule apprend à en jouir quand on l'a: la vertu ne garantit pas des maux de cette vie & n'en procure pas les biens; c'est ce que ne fait pas non plus le vice avec toutes ses ruses; mais la vertu fait porter plus patiemment les uns & goûter plus délicieusement les autres. Nous avons donc en tout état de cause un véritable intérêt à la cultiver, & nous faisons bien de travailler pour cet intérêt, quoiqu'il y ait des cas où il seroit insuffisant par lui-même, sans l'attente d'une vie à venir. Voilà mon sen-

Digitized by Google

timent sur la question que vous m'avez proposée.

En vous remerciant du bien que vous pensez de moi, je vous conseille pourtant, Monsieur, de ne plus perdre votre tems à me défendre ou à me louer. Tout le bien ou le mal qu'on dit d'un homme qu'on ne connoît point, ne signifie pas grand'chose. Si ceux qui m'accusent ont tort, c'est à ma conduite à me justifier; toute autre apologie est inutile ou superflue. J'aurois dû vous répondre plutôt; mais le triste état où je vis doit excuser ce retard. Dans le peu d'intervalle que mes maux me laissent, mes occupations ne sont pas de mon choix, & je vous avoue que quand elles en seroient, ce choix ne seroit pas d'écrire des lettres. Je ne réponds point à celles de complimens, & je ne répondrois pas non plus à la vôtre, si la question que vous m'y proposez ne me faisoit un devoir de vous en dire mon avis.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

Digitized by Google

LETTRE
A M. USTERI;
PROFESSEUR A ZURICH.
Sur le CHAP. VIII. *du dernier livre du Contrat Social.*

Motiers 15 Juillet 1763.

QUELQU'EXCÉDÉ que je sois de disputes & d'objections, & quelque répugnance que j'aye d'employer à ces petites guerres le précieux commerce de l'amitié, je continue à répondre à vos difficultés puisque vous l'exigez ainsi. Je vous dirai donc avec ma franchise ordinaire, que vous ne me paroissez pas avoir bien saisi l'état de la question. La grande société, la société humaine en général, est fondée sur l'humanité, sur la bienfaisance universelle. Je dis, & j'ai toujours dit que le christianisme est favorable à celle-là.

Mais les sociétés particulieres, les sociétés politiques & civiles ont un tout autre

Digitized by Google

principe ; ce ſont des établiſſemens purement humains, dont par conſéquent le vrai chriſtianiſme nous détache, comme de tout ce qui n'eſt que terreſtre. Il n'y a que les vices des hommes qui rendent ces établiſſemens néceſſaires, & il n'y a que les paſſions humaines qui les conſervent. Otez tous les vices à vos chrétiens, ils n'auront plus beſoin de magiſtrats ni de loix. Otez leur toutes les paſſions humaines, le lien civil perd à l'inſtant tout ſon reſſort ; plus d'émulation, plus de gloire, plus d'ardeur pour les préférences. L'intérêt particulier eſt détruit, & faute d'un ſoutien convenable, l'état politique tombe en langueur.

Votre ſuppoſition d'une ſociété politique & rigoureuſe de chrétiens tous parfaits à la rigueur, eſt donc contradictoire ; elle eſt encore outrée quand vous n'y voulez pas admettre un ſeul homme injuſte, pas un ſeul uſurpateur. Sera-t-elle plus parfaite que celle des Apôtres ? & cependant il s'y trouva un Judas...... ſera-t-elle plus parfaite que celle des Anges ? & le Diable, dit-on, en eſt ſorti. Mon cher ami, vous oubliez que vos

chrétiens feront des hommes, & que la perfection que je leur suppose, est celle que peut comporter l'humanité. Mon livre n'est pas fait pour les Dieux.

Ce n'est pas tout. Vous donnez à vos citoyens un tact moral, une finesse exquise ; & pourquoi ? parce qu'ils sont bons chrétiens. Comment ! Nul ne peut être bon chrétien à votre compte, sans être un la Rochefoucault, un la Bruyere ? A quoi pensoit donc notre maître, quand il *bénissoit* les pauvres en esprit ? Cette assertion là premiérement, n'est pas raisonnable, puisque la finesse du tact moral ne s'acquiert qu'à force de comparaisons & s'exerce même infiniment mieux sur les vices que l'on cache que sur les vertus qu'on ne cache point. Secondement, cette même assertion est contraire à toute expérience, & l'on voit constamment que c'est dans les plus grandes villes, chez les peuples les plus corrompus qu'on apprend à mieux pénétrer dans les cœurs, à mieux observer les hommes, à mieux interpréter leurs discours par leur sentiment, à mieux distinguer la réalité de l'apparence. Nierez-vous qu'il n'y ait

Digitized by Google

d'infiniment meilleurs obſervateurs moraux à Paris qu'en Suiſſe? ou conclurez-vous de-là qu'on vit plus vertueuſement à Paris que chez vous?

Vous dites que vos citoyens feroient infiniment choqués de la premiere injuſtice. Je le crois; mais quand ils la verroient, il ne ſeroit plus tems d'y pourvoir; & d'autant mieux qu'ils ne ſe permettroient pas aiſément de mal penſer de leur prochain, ni de donner une mauvaiſe interprétation à ce qui pourroit en avoir une bonne. Cela ſeroit trop contraire à la charité. Vous n'ignorez pas que les ambitieux adroits ſe gardent bien de commencer par des injuſtices; au contraire, ils n'épargnent rien pour gagner d'abord la confiance & l'eſtime publique, par la pratique extérieure de la vertu. Ils ne jettent le maſque, & ne frappent les grands coups, que quand leur partie eſt bien liée, & qu'on n'en peut plus revenir. Cromwel ne fut connu pour un tyran, qu'après avoir paſſé quinze ans pour le vengeur des loix, & le défenſeur de la religion.

Pour conſerver votre République chré-

Digitized by Google

tienne, vous rendez ses voisins aussi justes qu'elle ; à la bonne heure. Je conviens qu'elle se défendra toujours assez bien pourvu qu'elle ne soit point attaquée. A l'égard du courage que vous donnez à ses soldats, par le simple amour de la conservation, c'est celui qui ne manque à personne. Je lui ai donné un motif encore plus puissant sur des chrétiens ; savoir, l'amour du devoir. Là-dessus, je crois pouvoir pour toute réponse vous renvoyer à mon livre, où ce point est bien discuté. Comment ne voyez-vous pas qu'il n'y a que de grandes passions qui fassent de grandes choses ? Qui n'a d'autre passion que celle de son salut ne fera jamais rien de grand dans le temporel. Si Mutius Scevola n'eût été qu'un saint, croyez-vous qu'il eût fait lever le siége de Rome ? Vous me citerez peut-être la magnanime Judith. Mais nos chrétiennes hypothétiques, moins barbarement coquettes, n'iront pas, je crois, séduire leurs ennemis, & puis, coucher avec eux pour les massacrer durant leur sommeil.

Mon cher ami, je n'aspire pas à vous convaincre. Je sais qu'il n'y a pas deux

têtes organisées de même, & qu'après bien des disputes, bien des objections, bien des éclaircissemens, chacun finit toujours par rester dans son sentiment comme auparavant. D'ailleurs quelque philosophe que vous puissiez être, je sens qu'il faut toujours un peu tenir à l'état. Encore une fois, je vous réponds, parce que vous le voulez; mais je ne vous en estimerai pas moins, pour ne pas penser comme moi. J'ai dit mon avis au public, & j'ai cru le devoir dire, en choses importantes & qui intéressent l'humanité. Au reste, je puis m'être trompé toujours, & je me suis trompé souvent sans doute. J'ai dit mes raisons; c'est au public, c'est à vous à les peser, à les juger, à choisir. Pour moi, je n'en sais pas davantage, & je trouve très-bon que ceux qui ont d'autres sentimens, les gardent, pourvu qu'ils me laissent en paix dans le mien.

Digitized by Google

LETTRE
AU PRINCE LOUIS E.
DE WIRTEMBERG.

Motiers le 10 Novembre 1763.

SI j'avois le malheur d'être né Prince, d'être enchaîné par les convenances de mon état; que je fusse contraint d'avoir un train, une suite, des domestiques, c'est-à-dire, des maîtres; & que pourtant j'eusse une ame assez élevée pour vouloir être homme malgré mon rang, pour vouloir remplir les grands devoirs de pere, de mari, de citoyen de la république humaine; je sentirois bientôt les difficultés de concilier tout cela, celle sur-tout d'élever mes enfans pour l'état où les plaça la nature, en dépit de celui qu'ils ont parmi leurs égaux.

Je commencerois donc par me dire; il ne faut pas vouloir des choses contradictoires; il ne faut pas vouloir être & n'être pas. La difficulté que je veux vaincre est inhérente à la chose; si l'état de la chose

K 5

ne peut changer, il faut que la difficulté reſte. Je dois ſentir que je n'obtiendrai pas tout ce que je veux : mais n'importe, ne nous décourageons point. De tout ce qui eſt bien, je ferai tout ce qui eſt poſſible, mon zele & ma vertu m'en répondent : une partie de la ſageſſe eſt de porter le joug de la néceſſité : quand le ſage fait le reſte il a tout fait. Voilà ce que je me dirois ſi j'étois Prince. Aprés cela, j'irois en avant ſans me rebuter, ſans rien craindre ; & quel que fût mon ſuccès, ayant fait ainſi je ſerois content de moi. Je ne crois pas que j'euſſe tort de l'être.

Il faut, Monſieur le Duc, commencer par vous bien mettre dans l'eſprit, qu'il n'y a point d'œil paternel que celui d'un pere, ni d'œil maternel que celui d'une mere. Je voudrois employer vingt rames de papier à vous répéter ces deux lignes, tant je ſuis convaincu que tout en dépend.

Vous êtes Prince, rarement pourrez-vous être pere, vous aurez trop d'autres ſoins à remplir : il faudra donc que d'autres rempliſſent les vôtres. Madame la Ducheſſe ſera dans le même cas à-peu-près.

De-là ſuit cette premiere regle. Faites

en ſorte que votre enfant ſoit cher à quelqu'un.

Il convient que ce quelqu'un ſoit de ſon ſexe. L'âge eſt très-difficile à déterminer. Par d'importantes raiſons il la faudroit jeune. Mais une jeune perſonne a bien d'autres ſoins en tête que de veiller jour & nuit ſur un enfant. Ceci eſt un inconvénient inévitable & déterminant.

Ne la prenez donc pas jeune, ni belle, par conſéquent; car ce ſeroit encore pis. Jeune, c'eſt elle que vous aurez à craindre : belle, c'eſt tout ce qui l'approchera. Il vaut mieux qu'elle ſoit veuve que fille. Mais ſi elle a des enfans, qu'aucun d'eux ne ſoit autour d'elle, & que tous dépendent de vous.

Point de femmes à grands ſentimens, encore moins de bel eſprit. Qu'elle ait aſſez d'eſprit pour vous bien entendre, non pour rafiner ſur vos inſtructions. Il importe qu'elle ne ſoit pas trop facile à vivre, & il n'importe pas qu'elle ſoit libérale. Au contraire il la faut rangée, attentive à ſes intérêts. Il eſt impoſſible de ſoumettre un prodigue à la regle; on tient les avares par leur propre défaut.

Point d'étourdie ni d'évaporée; outre le mal de la chose il y a encore celui de l'humeur, car toutes les folles en ont, & rien n'est plus à craindre que l'humeur; par la même raison les gens vifs, quoique plus aimables, me sont suspects, à cause de l'emportement. Comme nous ne trouverons pas une femme parfaite, il ne faut pas tout exiger : ici la douceur est de précepte, mais pourvu que la raison la donne, elle peut n'être pas dans le tempérament. Je l'aime aussi mieux égale & froide qu'accueillante & capricieuse. En toutes choses préférez un caractere sûr à un caractere brillant. Cette derniere qualité est même un inconvénient pour notre objet ; une personne faite pour être au-dessus des autres peut-être gâtée par le mérite de ceux qui l'élevent. Elle en exige ensuite autant de tout le monde, & cela la rend injuste avec ses inférieurs.

Du reste ne cherchez dans son esprit aucune culture; il se farde en étudiant, & c'est tout. Elle se déguisera si elle sait; vous la connoîtrez bien mieux si elle est ignorante : dût-elle ne pas savoir lire,

tant mieux, elle apprendra avec son Eleve. La seule qualité d'esprit qu'il faut exiger, c'est un sens droit.

Je ne parle point ici des qualités du cœur ni des mœurs, qui se supposent; parce qu'on se contrefait là-dessus. On n'est pas si en garde sur le reste du caractere, & c'est par-là que de bons yeux jugent du tout. Tout ceci demanderoit peut-être de plus grands détails; mais ce n'est pas maintenant de quoi il s'agit.

Je dis, & c'est ma premiere regle, qu'il faut que l'enfant soit cher à cette personne là. Mais comment faire?

Vous ne lui ferez point aimer l'enfant en lui disant de l'aimer; & avant que l'habitude ait fait naître l'attachement, on s'amuse quelquefois avec les autres enfans, mais on n'aime que les siens.

Elle pourroit l'aimer, si elle aimoit le pere ou la mere; mais dans votre rang on n'a point d'amis, & jamais, dans quelque rang que ce puisse être, on n'a pour amis les gens qui dépendent de nous.

Or, l'affection qui ne naît pas du sen-

timent, d'où peut-elle naître, si ce n'est de l'intérêt ?

Ici vient une réflexion que le concours de mille autres confirme, c'est que les difficultés que vous ne pouvez ôter de votre condition, vous ne les éluderez qu'à force de dépense.

Mais n'allez pas croire, comme les autres, que l'argent fait tout par lui-même, & que pourvu qu'on paye on est servi. Ce n'est pas cela.

Je ne connois rien de si difficile quand on est riche, que de faire usage de sa richesse pour aller à ses fins. L'argent est un ressort dans la mécanique morale, mais il repousse toujours la main qui le fait agir. Faisons quelques observations nécessaires pour notre objet.

Nous voulons que l'enfant soit cher à sa gouvernante. Il faut pour cela que le sort de la gouvernante soit lié à celui de l'enfant. Il ne faut pas qu'elle dépende seulement des soins qu'elle lui rendra, tant parce qu'on n'aime gueres les gens qu'on sert, que parce que les soins payés ne sont qu'apparens, les soins réels se négligent ; & nous cherchons ici des soins réels.

Digitized by Google

Il faut qu'elle dépende non de ses soins, mais de leur succès, & que sa fortune soit attachée à l'effet de l'éducation qu'elle aura donnée. Alors seulement elle se verra dans son Eleve & s'affectionnera nécessairement à elle; elle ne lui rendra pas un service de parade & de montre, mais un service réel; ou plutôt, en la servant, elle ne servira qu'elle-même; elle ne travaillera que pour soi.

Mais qui sera juge de ce succès? La foi d'un pere équitable, & dont la probité est bien établie, doit suffire; la probité est un instrument sûr dans les affaires, pourvu qu'il soit joint au discernement.

Le pere peut mourir. Le jugement des femmes n'est pas reconnu assez sûr, & l'amour maternel est aveugle. Si la mere étoit établie juge au défaut du pere, ou la gouvernante ne s'y fieroit pas, ou elle s'occuperoit plus à plaire à la mere qu'à bien élever l'enfant.

Je ne m'étendrai pas sur le choix des juges de l'éducation. Il faudroit pour cela des connoissances particulieres rela-

Digitized by Google

tives aux perſonnes. Ce qui importe eſſentiellement, c'eſt que la gouvernante ait la plus entiere confiance dans l'intégrité du jugement, qu'elle ſoit perſuadée qu'on ne la privera point du prix de ſes ſoins ſi elle a réuſſi, & que quoiqu'elle puiſſe dire, elle ne l'obtiendra pas dans le cas contraire. Il ne faut jamais qu'elle oublie que ce n'eſt pas à ſa peine que ce prix ſera dû, mais au ſuccès.

Je ſais bien que, ſoit qu'elle ait fait ſon devoir ou non, ce prix ne ſauroit lui manquer. Je ne ſuis pas aſſez fou, moi qui connois les hommes, pour m'imaginer que ces juges, quels qu'ils ſoient, iront déclarer ſolemnellement qu'une jeune Princeſſe de quinze à vingt ans a été mal élevée. Mais cette réflexion que je fais là, la Bonne ne la fera pas; quand elle la feroit, elle ne s'y fieroit pas tellement qu'elle en négligeât des devoirs dont dépend ſon ſort, ſa fortune, ſon exiſtence. Et ce qu'il importe ici n'eſt pas que la récompenſe ſoit bien adminiſtrée, mais l'éducation qui doit l'obtenir.

Comme la raiſon nue a peu de force,

Digitized by Google

l'intérêt ſeul n'en a pas tant qu'on croit. L'imagination ſeule eſt active. C'eſt une paſſion que nous voulons donner à la gouvernante, & l'on n'excite les paſſions que par l'imagination. Une récompenſe promiſe en argent eſt très-puiſſante, mais la moitié de ſa force ſe perd dans le lointain de l'avenir. On compare de ſang-froid l'intervalle & l'argent, on compenſe le riſque avec la fortune, & le cœur reſte tiede. Etendez, pour ainſi dire, l'avenir ſous les ſens, afin de lui donner plus de priſe. Préſentez le ſous des faces qui le rapprochent, qui flattent l'eſpoir & ſéduiſent l'eſprit. On ſe perdroit dans la multitude de ſuppoſitions qu'il faudroit parcourir, ſelon les tems, les lieux, les caracteres. Un exemple eſt un cas dont on peut tirer l'induction pour cent mille autres.

Ai-je à faire à un caractere paiſible, aimant l'indépendance & le repos? Je mene promener cette perſonne dans une campagne; elle voit dans une jolie ſituation une petite maiſon bien ornée, une baſſe-cour, un jardin, des terres pour l'entretien du maître, les agrémens qui

Digitized by Google

peuvent lui en faire aimer le séjour. Je vois ma gouvernante enchantée ; on s'approprie toujours par la convoitise ce qui convient à notre bonheur. Au fort de son enthousiasme, je la prends à part ; je lui dis. Elevez ma fille à ma fantaisie ; tout ce que vous voyez est à vous. Et afin qu'elle ne prenne pas ceci pour un mot en l'air, j'en passe l'acte conditionnel ; elle n'aura pas un dégoût dans ses fonctions, sur lequel son imagination n'applique cette maison pour emplâtre.

Encore un coup, ceci n'est qu'un exemple.

Si la longueur du tems épuise & fatigue l'imagination, l'on peut partager l'espace & la récompense en plusieurs termes, & même à plusieurs personnes : je ne vois ni difficulté, ni inconvénient à cela. Si dans six ans mon enfant est ainsi, vous aurez telle chose. Le terme venu, si la condition est remplie on tient parole, & l'on est libre de deux côtés.

Bien d'autres avantages découleront de l'expédient que je propose, mais je ne peux ni ne dois tout dire. L'enfant aimera sa gouvernante, sur-tout si elle est d'a-

Digitized by Google

bord févere & que l'enfant ne foit pas encore gâté. L'effet de l'habitude eft naturel & fûr, jamais il n'a manqué que par la faute des guides. D'ailleurs la juftice a fa mefure & fa regle exacte; au lieu que la complaifance qui n'en a point, rend les enfans toujours exigeans & toujours mécontens. L'enfant donc qui aime fa Bonne fait que le fort de cette Bonne eft dans le fuccès de fes foins, jugez de ce que fera l'enfant à mefure que fon intelligence & fon cœur fe formeront.

Parvenue à certain âge, la petite fille eft capricieufe ou mutine. Suppofons un moment critique, important où elle ne veut rien entendre; ce moment viendra bien rarement, on fent pourquoi. Dans ce moment fâcheux la Bonne manque de reffource. Alors elle s'attendrit en regardant fon Eleve, & lui dit. *C'en eft donc fait; tu m'ôtes le pain de ma vieilleffe.*

Je fuppofe que la fille d'un tel pere ne fera pas un monftre: cela étant, l'effet de ce mot eft fûr; mais il ne faut pas qu'il foit dit deux fois.

On peut faire en forte que la petite fe le dife à toute heure, & voilà d'où naif-

Digitized by Google

ſent mille biens à la fois. Quoi qu'il en ſoit, croyez-vous qu'une femme qui pourra parler ainſi à ſon éleve, ne s'affectionnera pas à elle ? On s'affectionne aux gens ſur la tête deſquels on a mis des fonds ; c'eſt le mouvement de la nature, & un mouvement non moins naturel eſt de s'affectionner à ſon propre ouvrage, ſur-tout quand on en attend ſon bonheur. Voilà donc notre premiere recette accomplie.

Seconde regle,

Il faut que la Bonne ait ſa conduite toute tracée & une pleine confiance dans le ſuccès.

Le mémoire inſtructif qu'il faut lui donner eſt une piece très-importante. Il faut qu'elle l'étudie ſans ceſſe, il faut qu'elle le ſache par cœur, mieux qu'un Ambaſſadeur ne doit ſavoir ſes inſtructions. Mais ce qui eſt plus important encore, c'eſt qu'elle ſoit parfaitement convaincue qu'il n'y a point d'autre route pour aller au but qu'on lui marque, & par conſéquent au ſien.

Il ne faut pas pour cela lui donner d'abord le mémoire. Il faut lui dire premiérement ce que vous voulez faire ; lui montrer

Digitized by Google

l'état de corps & d'ame où vous exigez qu'elle mette votre enfant. Là-dessus toute dispute ou objection de sa part est inutile : vous n'avez point de raisons à lui rendre de votre volonté. Mais il faut lui prouver que la chose est faisable, & qu'elle ne l'est que par les moyens que vous proposez : c'est sur cela qu'il faut beaucoup raisonner avec elle ; il faut lui dire vos raisons clairement, simplement, au long, en termes à sa portée. Il faut écouter ses réponses, ses sentimens, ses objections, les discuter à loisir ensemble, non pas tant pour ces objections mêmes, qui probablement seront superficielles, que pour saisir l'occasion de bien lire dans son esprit, de la bien convaincre que les moyens que vous indiquez sont les seuls propres à réussir. Il faut s'assurer que de tout point elle est convaincue, non en paroles mais intérieurement. Alors seulement il faut lui donner le mémoire, le lire avec elle, l'examiner, l'éclaircir, le corriger, peut-être, & s'assurer qu'elle l'entend parfaitement.

Il surviendra souvent durant l'éducation des circonstances imprévues : souvent les

Digitized by Google

chofes prefcrites ne tourneront pas comme on avoit cru : les élémens néceffaires pour réfoudre les problêmes moraux font en très-grand nombre, & un feul omis rend la folution fauffe. Cela demandera des conférences fréquentes, des difcuffions, des éclairciffemens auxquels il ne faut jamais fe refufer, & qu'il faut même rendre agréables à la gouvernante par le plaifir avec lequel on s'y prêtera. C'eft encore un fort bon moyen de l'étudier elle-même.

Ces détails me femblent plus particuliérement la tâche de la mere. Il faut qu'elle fache le mémoire auffi bien que la gouvernante : mais il faut qu'elle le fache autrement. La gouvernante le faura par les regles, la mere le faura par les principes : car premiérement ayant reçu une éducation plus foignée, & ayant eu l'efprit plus exercé, elle doit être plus en état de généralifer fes idées, & d'en voir tous les rapports ; & de plus prenant au fuccès un intérêt plus vif encore, elle doit plus s'occuper des moyens d'y parvenir.

Troifieme regle. La Bonne doit avoir un pouvoir abfolu fur l'enfant.

Digitized by Google

Cette regle bien entendue se réduit à celle-ci, que le mémoire seul doit tout gouverner; car, quand chacun se réglera scrupuleusement sur le mémoire, il s'ensuit que tout le monde agira toujours de concert, sauf ce qui pourroit être ignoré des uns ou des autres; mais il est aisé de pourvoir à cela.

Je n'ai pas perdu mon objet de vue; mais j'ai été forcé de faire un bien grand détour. Voilà déjà la difficulté levée en grande partie; car notre Eleve aura peu à craindre des domestiques, quand la seconde mere aura tant d'intérêt à la surveiller. Parlons à présent de ceux-ci.

Il y a dans une maison nombreuse des moyens généraux pour tout faire, & sans lesquels on ne parvient jamais à rien.

D'abord les moeurs, l'imposante image de la vertu devant laquelle tout fléchit, jusqu'au vice même; ensuite l'ordre, la vigilance, enfin l'intérêt le dernier de tous; j'ajouterois la vanité, mais l'état servile est trop près de la misere; la vanité n'a sa grande force que sur les gens qui ont du pain.

Pour ne pas me répéter ici, permettez, Monsieur le Duc, que je vous renvoye

à la cinquieme partie de l'Héloïse, Lettre dixieme. Vous y trouverez un recueil de maximes qui me paroissent fondamentales, pour donner dans une maison grande ou petite du ressort à l'autorité; du reste je conviens de la difficulté de l'exécution, parce que, de tous les ordres d'hommes imaginables, celui des valets laisse le moins de prise pour le mener où l'on veut. Mais tous les raisonnemens du monde ne feront pas qu'une chose ne soit pas ce qu'elle est, que ce qui n'y est pas s'y trouve, que des valets ne soient pas des valets.

Le train d'un grand Seigneur est susceptible de plus & de moins, sans cesser d'être convenable. Je pars de-là pour établir ma premiere maxime.

1. Réduisez votre suite au moindre nombre de gens qu'il soit possible; vous aurez moins d'ennemis, & vous en serez mieux servi. S'il y a dans votre maison un seul homme qui n'y soit pas nécessaire, il y est nuisible; soyez-en sûr.

2. Mettez du choix dans ceux que vous garderez, & préférez de beaucoup un service exact à un service agréable. Ces gens qui applanissent tout devant leur maître, sont

ſont tous des fripons. Sur-tout point de diſſipateur.

3. Soumettez-les à la regle en toute choſe, même au travail, ce qu'ils feront dût-il n'être bon à rien.

4. Faites qu'ils aient un grand intérêt à reſter long-tems à votre ſervice, qu'ils s'y attachent à meſure qu'ils y reſtent, qu'ils craignent, par conſéquent, d'autant plus d'en ſortir qu'ils y ſont reſtés plus long-tems. La raiſon & les moyens de cela ſe trouvent dans le livre indiqué.

Ceci ſont les données que je peux ſuppoſer, parce que, bien qu'elles demandent beaucoup de peine, enfin elles dépendent de vous. Cela poſé :

Quelque tems avant que de leur parler, vous avez quelquefois des entretiens à table ſur l'éducation de votre enfant, & ſur ce que vous vous propoſez de faire, ſur les difficultés que vous aurez à vaincre, & ſur la ferme réſolution où vous êtes de n'épargner aucun ſoin pour réuſſir. Probablement vos gens n'auront pas manqué de critiquer entr'eux la maniere extraordinaire d'élever l'enfant; ils y auront trouvé de la bizarrerie, il la faut

Digitized by Google

justifier, mais simplement & en peu de mots. Du reste, il faut montrer votre objet beaucoup plus du côté moral & pieux, que du côté philosophique. Madame la Princesse en ne consultant que son cœur peut y mêler des mots charmans. M. Tissot peut ajouter quelques réflexions dignes de lui.

On est si peu accoutumé de voir les Grands avoir des entrailles, aimer la vertu, s'occuper de leurs enfans, que ces conversations courtes & bien ménagées ne peuvent manquer de produire un grand effet. Mais sur-tout nulle ombre d'affectation, point de longueur. Les domestiques ont l'œil très-perçant ; tout seroit perdu s'ils soupçonnoient seulement qu'il y eût en cela rien de concerté ; & en effet rien ne doit l'être. Bon pere, bonne mere, laissez parler vos cœurs avec simplicité : ils trouveront des choses touchantes d'eux-mêmes ; je vois d'ici vos domestiques derriere vos chaises se prosterner devant leur maître au fond de leurs cœurs : voilà les dispositions qu'il faut faire naître, & dont il faut profiter pour les regles que nous avons à leur prescrire.

Digitized by Google

Ces regles ſont de deux eſpeces, ſelon le jugement que vous porterez vous-même de l'état de votre maiſon & des mœurs de vos gens.

Si vous croyez pouvoir prendre en eux une confiance raiſonnable & fondée ſur leur intérêt, il ne s'agira que d'un énoncé clair & bref de la maniere dont on doit ſe conduire toutes les fois qu'on approchera de votre enfant, pour ne point contrarier ſon éducation.

Que ſi malgré toutes vos précautions, vous croyez devoir vous défier de ce qu'ils pourront dire ou faire en ſa préſence, la regle alors ſera plus ſimple, & ſe réduira à n'en approcher jamais ſous quelque prétexte que ce ſoit.

Quel de ces deux partis que vous choiſiſſiez, il faut qu'il ſoit ſans exception & le même pour vos gens de tout étage, excepté ce que vous deſtinez ſpécialement au ſervice de l'enfant & qui ne peut être en trop petit nombre, ni trop ſcrupuleuſement choiſi.

Un jour donc vous aſſemblez vos gens, & dans un diſcours grave & ſimple, vous leur direz que vous croyez

Digitized by Google

devoir en bon pere apporter tous vos ſoins à bien élever l'enfant que Dieu vous a donné. « Sa mere & moi ſen-
» tons tout ce qui nuiſit à la nôtre.
» Nous l'en voulons préſerver ; & ſi
» Dieu bénit nos efforts, nous n'aurons
» point de compte à lui rendre des défauts
» ou des vices que notre enfant pourroit
» contracter. Nous avons pour cela de
» grandes précautions à prendre : voici
» celles qui vous regardent, & auxquelles
» j'eſpere que vous vous prêterez en hon-
» nêtes gens, dont les premiers devoirs
» ſont d'aider à remplir ceux de leurs
» maîtres ».

Après l'énoncé de la regle dont vous preſcrivez l'obſervation, vous ajoutez que ceux qui ſeront exacts à la ſuivre peuvent compter ſur votre bienveil-lance & même ſur vos bienfaits. » Mais
» je vous déclare en même tems, pourſui-
» vez-vous d'une voix plus haute ; que,
» quiconque y aura manqué une ſeule
» fois, & en quoi que ce puiſſe être,
» ſera chaſſé ſur le champ & perdra ſes
» gages. Comme c'eſt-là la condition ſous
» laquelle je vous garde, & que je vous

Digitized by Google

» en préviens tous ; ceux qui n'y veu-
» lent pas acquiescer, peuvent sortir ».

Des regles si peu gênantes, ne feront sortir que ceux qui seroient sortis sans cela, ainsi vous ne perdez rien à leur mettre le marché à la main, & vous leur en imposez beaucoup. Peut-être au commencement, quelque étourdi en sera-t-il la victime, & il faut qu'il le soit. Fût-ce le Maître-d'Hôtel, s'il n'est chassé comme un coquin, tout est manqué. Mais s'ils voient une fois que c'est tout de bon & qu'on les surveille, on aura désormais peu besoin de les surveiller.

Mille petits moyens relatifs naissent de ceux-là ; mais il ne faut pas tout dire, & ce mémoire est déjà trop long. J'ajouterai seulement un avis très-important & propre à couper cours au mal qu'on n'aura pu prévenir. C'est d'examiner toujours l'enfant avec le plus grand soin, & de suivre attentivement les progrès de son corps & de son cœur. S'il se fait quelque chose autour de lui contre la regle, l'impression s'en marquera dans l'enfant même. Dès que vous y verrez un signe nouveau, cher-

chez-en la cause avec soin; vous la trouverez infailliblement. A certain âge il y a toujours remede au mal qu'on n'a pu prévenir, pourvu qu'on sache le connoître, & qu'on s'y prenne à tems pour le guérir.

Tous ces expédiens ne sont pas faciles, & je ne réponds pas absolument de leur succès : cependant je crois qu'on y peut prendre une confiance raisonnable, & je ne vois rien d'équivalent dont j'en puisse dire autant.

Dans une route toute nouvelle, il ne faut pas chercher des chemins battus, & jamais entreprise extraordinaire & difficile ne s'exécute par des moyens aisés & communs.

Du reste, ce ne sont peut-être ici que les délires d'un fiévreux. La comparaison de ce qui est à ce qui doit être, m'a donné l'esprit romanesque & m'a toujours jetté loin de tout ce qui se fait. Mais vous ordonnez, Monsieur le Duc, j'obéis. Ce sont mes idées que vous demandez, les voilà. Je vous tromperois, si je vous donnois la raison des autres, pour les folies qui sont à moi. En les faisant passer sous les yeux d'un si bon juge, je ne crains pas le mal qu'elles peuvent causer.

Digitized by Google

DEUX LETTRES
A M. LE MARÉCHAL
DE LUXEMBOURG,

Contenant une description du Val-de-Travers.

A Motiers le 20 Janvier 1763.

LETTRE PREMIERE.

VOUS voulez, Monsieur le Maréchal, que je vous décrive le pays que j'habite? Mais comment faire? Je ne sais voir qu'autant que je suis ému; les objets indifférens sont nuls à mes yeux; je n'ai de l'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite, & quel intérêt puis-je prendre à ce que je retrouve si loin de vous? Des arbres, des rochers, des maisons, des hommes mêmes, sont autant d'objets isolés dont chacun en particulier donne peu d'émotion à celui qui le regarde: mais l'impression commune de tout cela, qui le réunit en un seul tableau, dépend de l'état où nous sommes en le contem-

Digitized by Google

plant. Ce tableau, quoique toujours le même, se peint d'autant de manieres qu'il y a de dispositions différentes dans les cœurs des spectateurs; & ces différences, qui font celles de nos jugemens, n'ont pas lieu seulement d'un spectateur à l'autre, mais dans le même en différens tems. C'est ce que j'éprouve bien sensiblement en revoyant ce pays que j'ai tant aimé. J'y croyois retrouver ce qui m'avoit charmé dans ma jeunesse; tout est changé; c'est un autre paysage, un autre air, un autre ciel, d'autres hommes, & ne voyant plus mes Montagnons avec des yeux de vingt ans, je les trouve beaucoup vieillis. On regrette le bon tems d'autrefois; je le crois bien : nous attribuons aux choses tout le changement qui s'est fait en nous, & lorsque le plaisir nous quitte, nous croyons qu'il n'est plus nulle part. D'autres voient les choses comme nous les avons vues, & les verront comme nous les voyons aujourd'hui. Mais ce sont des descriptions que vous me demandez, non des réflexions, & les miennes m'entraînent comme un vieux enfant qui regrette encore ses anciens jeux. Les diverses im-

Digitized by Google

pressions que ce pays a faites sur moi à différens âges me font conclure que nos relations se rapportent toujours plus à nous qu'aux choses, & que, comme nous décrivons bien plus ce que nous sentons que ce qui est, il faudroit savoir comment étoit affecté l'auteur d'un voyage en l'écrivant, pour juger de combien ses peintures sont au-deçà ou au-delà du vrai. Sur ce principe, ne vous étonnez pas de voir devenir aride & froid sous ma plume un pays jadis si verdoyant, si vivant, si riant à mon gré : vous sentirez trop aisément dans ma lettre en quel tems de ma vie & en quelle saison de l'année elle a été écrite.

Je sais, Monsieur le Maréchal, que pour vous parler d'un village, il ne faut pas commencer par vous décrire toute la Suisse, comme si le petit coin que j'habite avoit besoin d'être circonscrit d'un si grand espace. Il y a pourtant des choses générales qui ne se devinent point, & qu'il faut savoir pour juger des objets particuliers. Pour connoître Motiers, il faut avoir quelque idée du Comté de Neufchâtel, & pour connoître le Comté de Neuf-

Digitized by Google

châtel, il faut en avoir de la Suisse entiere.

Elle offre à-peu-près par-tout les mêmes aspects, des lacs, des prés, des bois, des montagnes; & les Suisses ont aussi tous à-peu-près les mêmes mœurs, mêlées de l'imitation des autres peuples & de leur antique simplicité. Ils ont des manieres de vivre qui ne changent point, parce qu'elles tiennent, pour ainsi dire, au sol du climat, aux besoins divers, & qu'en cela les habitans seront toujours forcés de se conformer à ce que la nature des lieux leur prescrit. Telle est, par exemple, la distribution de leurs habitations, beaucoup moins réunies en villes & en bourgs qu'en France, mais éparses & dispersées çà & là sur le terrain avec beaucoup plus d'égalité. Ainsi, quoique la Suisse soit en général plus peuplée à proportion que la France, elle a de moins grandes villes & de moins gros villages; en revanche on y trouve par-tout des maisons, le village couvre toute la paroisse, & la ville s'étend sur tout le pays. La Suisse entiere est comme une grande ville divisée en treize quartiers, dont les uns sont sur les vallées, d'autres sur les côteaux, d'autres sur les

montagnes. Geneve, St. Gal, Neufchâtel ſont comme les fauxbourgs : il y a des quartiers plus ou moins peuplés, mais tous le ſont aſſez pour marquer qu'on eſt toujours dans la ville : ſeulement les maiſons, au lieu d'être alignées, ſont diſperſées ſans ſymétrie & ſans ordre, comme on dit qu'étoient celles de l'ancienne Rome. On ne croit plus parcourir des déſerts quand on trouve des clochers parmi les ſapins, des troupeaux ſur des rochers, des manufactures dans des précipices, des atteliers ſur des torrens. Ce mélange bizarre a je ne ſais quoi d'animé, de vivant qui reſpire la liberté, le bien-être, & qui ſera toujours du pays où il ſe trouve un ſpectacle unique en ſon genre, mais fait ſeulement pour des yeux qui ſachent voir.

Cette égale diſtribution vient du grand nombre de petits Etats qui diviſe les Capitales, de la rudeſſe du pays qui rend les tranſports difficiles, & de la nature des productions, qui, conſiſtant pour la plupart en pâturages, exige que la conſommation s'en faſſe ſur les lieux mêmes, & tient les hommes auſſi diſperſés que les

Digitized by Google

bestiaux. Voilà le plus grand avantage de la Suisse, avantage que ses habitans regardent peut-être comme un malheur, mais qu'elle tient d'elle seule, que rien ne peut lui ôter, qui malgré eux contient ou retarde le progrès du luxe & des mauvaises moeurs, & qui réparera toujours à la longue l'étonnante déperdition d'hommes qu'elle fait dans les pays étrangers.

Voilà le bien; voici le mal amené par ce bien même. Quand les Suisses, qui jadis vivant renfermés dans leurs montagnes se suffisoient à eux-mêmes, ont commencé à communiquer avec d'autres nations, ils ont pris goût à leur maniere de vivre & ont voulu l'imiter; ils se sont apperçus que l'argent étoit une bonne chose & ils ont voulu en avoir; sans productions & sans industrie pour l'attirer, ils se sont mis en commerce eux-mêmes, ils se sont vendus en détail aux puissances, ils ont acquis par-là précisément assez d'argent pour sentir qu'ils étoient pauvres; les moyens de le faire circuler étant presque impossibles dans un pays qui ne produit rien & qui n'est pas maritime, cet argent leur a porté de nouveaux be-

Digitized by Google

ſoins ſans augmenter leurs reſſources. Ainſi leurs premieres aliénations de troupes les ont forcés d'en faire de plus grandes & de continuer toujours. La vie étant devenue plus dévorante, le même pays n'a plus pu nourrir la même quantité d'habitans. C'eſt la raiſon de la dépopulation que l'on commence à ſentir dans toute la Suiſſe. Elle nourriſſoit ſes nombreux habitans quand ils ne ſortoient pas de chez eux; à préſent qu'il en ſort la moitié, à peine peut-elle nourrir l'autre.

Le pis eſt que de cette moitié qui ſort il en rentre aſſez pour corrompre tout ce qui reſte par l'imitation des uſages des autres pays & ſur-tout de la France, qui a plus de troupes Suiſſes qu'aucune autre nation. Je dis *corrompre*, ſans entrer dans la queſtion ſi les mœurs Françoiſes ſont bonnes ou mauvaiſes en France, parce que cette queſtion eſt hors de doute quant à la Suiſſe, & qu'il n'eſt pas poſſible que les mêmes uſages conviennent à des peuples qui n'ayant pas les mêmes reſſources & n'habitant ni le même climat, ni le même ſol, feront toujours forcés de vivre différemment.

Le concours de ces deux causes, l'une bonne & l'autre mauvaise, se fait sentir en toutes choses, il rend raison de tout ce qu'on remarque de particulier dans les mœurs des Suisses, & sur-tout de ce contraste bizarre de recherche & de simplicité qu'on sent dans toutes leurs manieres. Ils tournent à contre-sens tous les usages qu'ils prennent, non pas faute d'esprit, mais par la force des choses. En transportant dans leurs bois les usages des grandes villes, ils les appliquent de la façon la plus comique; ils ne savent ce que c'est qu'habits de campagne; ils sont parés dans leurs rochers comme ils l'étoient à Paris; ils portent sous leurs sapins tous les pompons du Palais-Royal, & j'en ai vu revenir de faire leurs foins en petite veste à falbala de mousseline. Leur délicatesse a toujours quelque chose de grossier, leur luxe a toujours quelque chose de rude. Ils ont des entremets, mais ils mangent du pain noir; ils servent des vins étrangers & boivent de la piquette; des ragoûts fins accompagnent leur lard rance & leur choux; ils vous offriront à déjeûné du café & du fromage, à goûté

Digitized by Google

du thé avec du jambon ; les femmes ont de la dentelle & de fort gros linge, des robes de goût avec des bas de couleur : leurs valets alternativement laquais & bouviers ont l'habit de livrée en servant à table & mêlent l'odeur du fumier à celle des mets.

Comme on ne jouit du luxe qu'en le montrant, il a rendu leur société plus familiere sans leur ôter pourtant le goût de leurs demeures isolées. Personne ici n'est surpris de me voir passer l'hiver en campagne ; mille gens du monde en font tout autant. On demeure donc toujours séparés, mais on se rapproche par de longues & fréquentes visites. Pour étaler sa parure & ses meubles, il faut attirer ses voisins & les aller voir, & comme ces voisins sont souvent assez éloignés ce sont des voyages continuels. Aussi jamais n'ai-je vu de peuple si allant que les Suisses ; les François n'en approchent pas. Vous ne rencontrez de toutes parts que voitures ; il n'y a pas une maison qui n'ait la sienne, & les chevaux dont la Suisse abonde ne sont rien moins qu'inutiles dans le pays. Mais comme ces courses ont souvent pour objet des visites de

Digitized by Google

femmes, quand on monte à cheval, ce qui commence à devenir rare, on y monte en jolis bas blancs bien tirés, & l'on fait à-peu-près pour courir la poste la même toilette que pour aller au bal. Aussi rien n'est si brillant que les chemins de la Suisse ; on y rencontre à tout moment de petits Messieurs & de belles Dames, on n'y voit que bleu, verd, couleur de rose, on se croiroit au jardin du Luxembourg.

Un effet de ce commerce est d'avoir presque ôté aux hommes le goût du vin, & un effet contraire de cette vie ambulante, est d'avoir cependant rendu les cabarets fréquens & bons dans toute la Suisse. Je ne sais pas pourquoi l'on vante tant ceux de France ; ils n'approchent surement pas de ceux-ci. Il est vrai qu'il y fait très-cher vivre, mais cela est vrai aussi de la vie domestique, & cela ne sauroit être autrement dans un pays qui produit peu de denrées & où l'argent ne laisse pas de circuler.

Les trois seules marchandises qui leur en aient fourni jusqu'ici sont les fromages, les chevaux & les hommes; mais depuis l'introduction du luxe, ce com-

merce ne leur suffit plus, & ils y ont ajouté celui des manufactures dont ils sont redevables aux refugiés François; ressource qui cependant a plus d'apparence que de réalité; car comme la cherté des denrées augmente avec les especes, & que la culture de la terre se néglige quand on gagne davantage à d'autres travaux, avec plus d'argent ils n'en sont pas plus riches; ce qui se voit par la comparaison avec les Suisses catholiques, qui n'ayant pas la même ressource, sont plus pauvres d'argent, & ne vivent pas moins bien.

Il est fort singulier qu'un pays si rude & dont les habitans sont si enclins à sortir, leur inspire pourtant un amour si tendre que le regret de l'avoir quitté les y ramene presque tous à la fin, & que ce regret donne à ceux qui n'y peuvent revenir, une maladie quelquefois mortelle, qu'ils appellent, je crois, le *Hemvé.* Il y a dans la Suisse un air célebre appellé le Ranz-des-vaches, que les bergers sonnent sur leurs cornets & dont ils font retentir tous les côteaux du pays. Cet air, qui est peu de chose en lui-même, mais qui

Digitized by Google

rappelle aux Suiſſes mille idées relatives au pays natal, leur fait verſer des torrens de larmes quand ils l'entendent en terre étrangere. Il en a même fait mourir de douleur un ſi grand nombre, qu'il a été défendu par ordonnance du Roi de jouer le ranz-des-vaches dans les troupes Suiſſes. Mais, Monſieur le Maréchal, vous ſavez peut-être tout cela mieux que moi, & les réflexions que ce fait préſente ne vous auront pas échappé. Je ne puis m'empêcher de remarquer ſeulement que la France eſt aſſurément le meilleur pays du monde, où toutes les commodités & tous les agrémens de la vie concourent au bien-être des habitans. Cependant il n'y a jamais eu, que je ſache, de Hemvé ni de ranz-des-vaches qui fît pleurer & mourir de regret un François en pays étranger, & cette maladie diminue beaucoup chez les Suiſſes depuis qu'on vit plus agréablement dans leur pays.

Les Suiſſes en général ſont juſtes, officieux, charitables, amis ſolides, braves ſoldats & bons citoyens, mais intrigans, défians, jaloux, curieux, avares, & leur avarice contient plus leur luxe que ne fait

Digitized by Google

leur ſimplicité. Ils ſont ordinairement graves & flegmatiques, mais ils ſont furieux dans la colere, & leur joie eſt une ivreſſe. Je n'ai rien vu de ſi gai que leurs jeux Il eſt étonnant que le peuple François danſe triſtement, languiſſamment, de mauvaiſe grace, & que les danſes ſuiſſes ſoient ſautillantes & vives. Les hommes y montrent leur vigueur naturelle & les filles y ont une légéreté charmante : on diroit que la terre leur brûle les pieds.

Les Suiſſes ſont adroits & ruſés dans les affaires : les François qui les jugent groſſiers ſont bien moins déliés qu'eux ; ils jugent de leur eſprit par leur accent. La Cour de France a toujours voulu leur envoyer des gens fins & s'eſt toujours trompée. A ce genre d'eſcrime ils battent communément les François : mais envoyez-leur des gens droits & fermes, vous ferez d'eux ce que vous voudrez, car naturellement ils vous aiment. Le Marquis de Bonnac qui avoit tant d'eſprit, mais qui paſſoit pour adroit n'a rien fait en Suiſſe, & jadis le Maréchal de Baſſompierre y faiſoit tout ce qu'il vouloit, parce qu'il étoit franc, ou qu'il paſ-

Digitized by Google

soit chez eux pour l'être. Les Suisses négocieront toujours avec avantage, à moins qu'ils ne soient vendus par leurs magistrats, attendu qu'ils peuvent mieux se passer d'argent que les Puissances ne peuvent se passer d'hommes ; car pour votre bled, quand ils voudront ils n'en auront pas besoin. Il faut avouer aussi que s'ils font bien leurs traités, ils les exécutent encore mieux, fidélité qu'on ne se pique pas de leur rendre.

Je ne vous dirai rien, Monsieur le Maréchal, de leur gouvernement & de leur politique, parce que cela me meneroit trop loin, & que je ne veux vous parler que de ce que j'ai vu. Quant au Comté de Neufchâtel où j'habite, vous savez qu'il appartient au Roi de Prusse. Cette petite Principauté, après avoir été démembrée du Royaume de Bourgogne & passé successivement dans les maisons de Châlons, d'Hochberg & de Longueville, tomba enfin en 1707 dans celle de Brandebourg par la décision des Etats du pays, juges naturels des droits des Prétendans. Je n'entrerai point dans l'examen des raisons sur lesquelles le Roi de Prusse fut

Digitized by Google

préféré au Prince de Conti, ni des influences que purent avoir d'autres Puissances dans cette affaire; je me contenterai de remarquer que dans la concurrence entre ces deux Princes, c'étoit un honneur qui ne pouvoit manquer aux Neufchâtelois d'appartenir un jour à un grand Capitaine. Au reste, ils ont conservé sous leurs Souverains à-peu-près la même liberté qu'ont les autres Suisses; mais peut-être en sont-ils plus redevables à leur position qu'à leur habileté; car je les trouve bien remuans pour des gens sages.

Tout ce que je viens de remarquer des Suisses en général caractérise encore plus fortement ce peuple-ci, & le contraste du naturel & de l'imitation s'y fait encore mieux sentir, avec cette différence pourtant que le naturel a moins d'étoffe, & qu'à quelque petit coin près, la dorure couvre tout le fond. Le pays, si l'on excepte la ville & les bords du lac, est aussi rude que le reste de la Suisse, la vie y est aussi rustique, & les habitans accoutumés à vivre sous des Princes, s'y sont encore plus affectionnés aux grandes manieres; de sorte qu'on trouve ici du jar-

gon, des airs, dans tous les états, de beaux parleurs labourant les champs, & des courtisans en souquenille. Aussi appelle-t-on les Neufchâtelois les gascons de la Suisse. Ils ont de l'esprit & ils se piquent de vivacité ; ils lisent, & la lecture leur profite ; les paysans même sont instruits ; ils ont presque tous un petit recueil de livres choisis qu'ils appellent leur bibliothéque ; ils sont même assez au courant pour les nouveautés ; ils font valoir tout cela dans la conversation d'une maniere qui n'est point gauche, & ils ont presque le ton du jour comme s'ils vivoient à Paris. Il y a quelque tems qu'en me promenant, je m'arrêtai devant une maison où des filles faisoient de la dentelle ; la mere berçoit un petit enfant, & je la regardois faire, quand je vis sortir de la cabane un gros paysan, qui m'abordant d'un air aisé me dit : *vous voyez qu'on ne suit pas trop bien vos préceptes, mais nos femmes tiennent autant aux vieux préjugés qu'elles aiment les nouvelles modes.* Je tombois des nues. J'ai entendu parmi ces gens-là cent propos du même ton.

Beaucoup d'esprit & encore plus de pré-

Digitized by Google

tention, mais ſans aucun goût, voilà ce qui m'a d'abord frappé chez les Neufchâtelois. Ils parlent très-bien, très-aiſément, mais ils écrivent platement & mal, ſurtout quand ils veulent écrire légérement, & ils le veulent toujours. Comme ils ne ſavent pas même en quoi conſiſte la grace & le ſel du ſtyle léger, lorſqu'ils ont enfilé des phraſes lourdement ſemillantes, ils ſe croient autant de Voltaires & de Crebillons. Ils ont une maniere de journal dans lequel ils s'efforcent d'être gentils & badins. Ils y fourent même de petits vers de leur façon. Madame la Maréchale trouveroit, ſinon de l'amuſement, au moins de l'occupation dans ce Mercure, car c'eſt d'un bout à l'autre un logogriphe qui demande un meilleur Œdipe que moi.

C'eſt à-peu-près le même habillement que dans le Canton de Berne, mais un peu plus contourné. Les hommes ſe mettent aſſez à la Françoiſe, & c'eſt ce que les femmes voudroient bien faire auſſi; mais comme elles ne voyagent gueres, ne prenant pas comme eux les modes de la premiere main, elles les outrent, les défigurent, & chargées de pretintailles

& de falbalas, elles semblent parées de guenilles.

Quant à leur caractere, il est difficile d'en juger, tant il est offusqué de manieres; ils se croient polis parce qu'ils sont façonniers, & gais parce qu'ils sont turbulens. Je crois qu'il n'y a que les Chinois au monde qui puissent l'emporter sur eux à faire des complimens. Arrivez-vous fatigué, pressé, n'importe: il faut d'abord prêter le flanc à la longue bordée; tant que la machine est montée elle joue, & elle se remonte toujours à chaque arrivant. La politesse Françoise est de mettre les gens à leur aise & même de s'y mettre aussi. La politesse Neufchâteloise est de gêner & soi-même & les autres. Ils ne consultent jamais ce qui vous convient, mais ce qui peut étaler leur prétendu savoir-vivre. Leurs offres exagérées ne tentent point; elles ont toujours je ne sais quel air de formule, je ne sais quoi de sec & d'apprêté qui vous invite au refus. Ils sont pourtant obligeans, officieux, hospitaliers très-réellement, sur-tout pour les gens de qualité: on est toujours sûr d'être accueilli d'eux

en

en ſe donnant pour Marquis ou Comte; & comme une reſſource auſſi facile ne manque pas aux aventuriers, ils en ont ſouvent dans leur Ville, qui pour l'ordinaire y ſont très-fêtés: un ſimple honnête homme avec des malheurs & des vertus ne le feroit pas de même: on peut y porter un grand nom ſans mérite, mais non pas un grand mérite ſans nom. Du reſte, ceux qu'ils ſervent une fois ils les ſervent bien. Ils ſont fidelles à leurs promeſſes, & n'abandonnent pas aiſément leurs protégés. Il ſe peut même qu'ils ſoient aimans & ſenſibles; mais rien n'eſt plus éloigné du ton du ſentiment que celui qu'ils prennent, tout ce qu'ils font par humanité ſemble être fait par oſtentation, & leur vanité cache leur bon cœur.

Cette vanité eſt leur vice dominant; elle perce par-tout, & d'autant plus aiſément qu'elle eſt mal-adroite. Ils ſe croient tous gentilshommes, quoique leurs Souverains ne fuſſent que des gentilshommes eux-mêmes. Ils aiment la chaſſe, moins par goût, que parce que c'eſt un amuſement noble. Enfin jamais on ne

vit des bourgeois si pleins de leur naissance : ils ne la vantent pourtant pas, mais on voit qu'ils s'en occupent ; ils n'en sont pas fiers, ils n'en sont qu'entêtés.

Au défaut de dignités & de titres de noblesse, ils ont des titres militaires ou municipaux en telle abondance, qu'il y a plus de gens titrés que de gens qui ne le sont pas. C'est Monsieur le Colonel, Monsieur le Major, Monsieur le Capitaine, Monsieur le Lieutenant, Monsieur le Conseiller, Monsieur le Châtelain, Monsieur le Maire, Monsieur le Justicier, Monsieur le Professeur, Monsieur le Docteur, Monsieur l'Ancien ; si j'avois pu reprendre ici mon ancien métier, je ne doute pas que je n'y fusse Monsieur le Copiste. Les femmes portent aussi les titres de leurs maris, Madame la Conseillere, Madame la Ministre ; j'ai pour voisine Madame la Major ; & comme on n'y nomme les gens que par leurs titres, on est embarrassé comment dire aux gens qui n'ont que leur nom, c'est comme s'ils n'en avoient point.

Le sexe n'y est pas beau ; on dit qu'il

Digitized by Google

a dégénéré. Les filles ont beaucoup de liberté & en font usage. Elles se rassemblent souvent en société où l'on joue, où l'on goûte, où l'on babille, & où l'on attire tant qu'on peut les jeunes gens; mais par malheur ils sont rares & il faut se les arracher. Les femmes vivent assez sagement; il y a dans le pays d'assez bons ménages, & il y en auroit bien davantage si c'étoit un air de bien vivre avec son mari. Du reste vivant beaucoup en campagne, lisant moins & avec moins de fruit que les hommes, elles n'ont pas l'esprit fort orné, & dans le désœuvrement de leur vie elles n'ont d'autre ressource que de faire de la dentelle, d'épier curieusement les affaires des autres, de médire & de jouer. Il y en a pourtant de fort aimables; mais en général on ne trouve pas dans leur entretien ce ton que la décence & l'honnêteté même rendent séducteur, ce ton que les Françoises savent si bien prendre quand elles veulent, qui montre du sentiment, de l'ame, & qui promet des héroïnes de roman. La conversation des Neufchâteloises est aride ou badine; elle tarit si-tôt qu'on ne plai-

Digitized by Google

ſante pas. Les deux ſexes ne manquent pas de bon naturel, & je crois que ce n'eſt pas un peuple ſans mœurs, mais c'eſt un peuple ſans principes, & le mot de vertu y eſt auſſi étranger ou auſſi ridicule qu'en Italie. La religion dont ils ſe piquent ſert plutôt à les rendre hargneux que bons. Guidés par leur Clergé ils épilogueront ſur le dogme, mais pour la morale ils ne ſavent ce que c'eſt; car quoiqu'ils parlent beaucoup de charité, celle qu'ils ont n'eſt aſſurément pas l'amour du prochain, c'eſt ſeulement l'affectation de donner l'aumône. Un chrétien pour eux eſt un homme qui va au prêche tous les Dimanches, quoiqu'il faſſe dans l'intervalle, il n'importe pas. Leurs Miniſtres qui ſe ſont acquis un grand crédit ſur le peuple tandis que leurs Princes étoient catholiques, voudroient conſerver ce crédit en ſe mêlant de tout, en chicanant ſur tout, en étendant à tout la juriſdiction de l'Egliſe; ils ne voient pas que leur tems eſt paſſé. Cependant ils viennent encore d'exciter dans l'Etat une fermentation qui achevera de les perdre. L'importante affaire dont il s'agiſſoit étoit de ſavoir ſi les

Digitized by Google

peines des damnés étoient éternelles. Vous auriez peine à croire avec quelle chaleur cette dispute a été agitée ; celle du Jansénisme en France n'en a pas approché. Tous les Corps assemblés, les peuples prêts à prendre les armes, Ministres destitués, Magistrats interdits, tout marquoit les approches d'une guerre civile, & cette affaire n'est pas tellement finie qu'elle ne puisse laisser de longs souvenirs. Quand ils se seroient tous arrangés pour aller en enfer, ils n'auroient pas plus de souci de ce qui s'y passe.

Voilà les principales remarques que j'ai faites jusqu'ici sur les gens du pays où je suis. Elles vous paroîtroient peut-être un peu dures pour un homme qui parle de ses hôtes, si je vous laissois ignorer que je ne leur suis redevable d'aucune hospitalité. Ce n'est point à Messieurs de Neufchâtel que je suis venu demander un asyle qu'ils ne m'auroient surement pas accordé, c'est à Mylord Maréchal, & je ne suis ici que chez le Roi de Prusse. Au contraire, à mon arrivée sur les terres de la Principauté, le Magistrat de la ville de Neuf-

Digitized by Google

châtel s'est pour tout accueil dépêché de défendre mon livre sans le connoître, la classe des Ministres l'a déféré de même au Conseil d'Etat; on n'a jamais vu de gens plus pressés d'imiter les sottises de leurs voisins. Sans la protection déclarée de Mylord Maréchal, on ne m'eût surement point laissé en paix dans ce village. Tant de bandits se réfugient dans le pays que ceux qui le gouvernent ne savent pas distinguer des malfaiteurs poursuivis les innocens opprimés, ou se mettent peu en peine d'en faire la différence. La maison que j'habite appartient à une niece de mon vieux ami M. Roguin. Ainsi loin d'avoir nulle obligation à Messieurs de Neufchâtel, je n'ai qu'à m'en plaindre. D'ailleurs, je n'ai pas mis le pied dans leur ville, ils me sont étrangers à tous égards, je ne leur dois que justice en parlant d'eux & je la leur rends.

Je la rends de meilleur cœur encore à ceux d'entr'eux qui m'ont comblé de caresses, d'offres, de politesses de toute espece. Flatté de leur estime & touché de leurs bontés, je me ferai toujours un devoir & un plaisir de leur marquer mon

Digitized by Google

attachement & ma reconnoiſſance ; mais l'accueil qu'ils m'ont fait n'a rien de commun avec le gouvernement Neufchâtelois qui m'en eût fait un bien différent s'il en eût été le maître. Je dois dire encore que ſi la mauvaiſe volonté du corps des Miniſtres n'eſt pas douteuſe, j'ai beaucoup à me louer en particulier de celui dont j'habite la paroiſſe. Il me vint voir à mon arrivée, il me fit mille offres de ſervices qui n'étoient point vaines, comme il me l'a prouvé dans une occaſion eſſentielle où il s'eſt expoſé à la mauvaiſe humeur de plus d'un de ſes confreres, pour s'être montré vrai Paſteur envers moi. Je m'attendois d'autant moins de ſa part à cette juſtice, qu'il avoit joué dans les précédentes brouilleries un rôle qui n'annonçoit pas un Miniſtre tolérant. C'eſt au ſurplus un homme aſſez gai dans la ſociété, qui ne manque pas d'eſprit, qui fait quelquefois d'aſſez bons ſermons, & ſouvent de fort bons contes.

Je m'apperçois que cette Lettre eſt un livre, & je n'en ſuis encore qu'à la moitié de ma relation. Je vais, Monſieur le Ma-

Digitized by Google

réchal, vous laisser reprendre haleine, & remettre le second tome à une autre fois (*).

(*) Pour apprécier les divers jugemens portés dans cette lettre, le Lecteur voudra bien faire attention à l'époque de sa date & au lieu qu'habitoit l'Auteur.



Digitized by Google

SECONDE LETTRE

AU MÊME.

A Motiers le 28 Janvier 1763.

IL faut, Monſieur le Maréchal, avoir du courage pour décrire en cette ſaiſon le lieu que j'habite. Des caſcades, des glaces, des rochers nuds, des ſapins noirs couverts de neige ſont les objets dont je ſuis entouré; &, à l'image de l'hiver le pays ajoutant l'aſpect de l'aridité ne promet, à le voir, qu'une deſcription fort triſte. Auſſi a-t-il l'air aſſez nud en toute ſaiſon, mais il eſt preſque effrayant dans celle-ci. Il faut donc vous le repréſenter comme je l'ai trouvé en y arrivant, & non comme je le vois aujourd'hui, ſans quoi l'intérêt que vous prenez à moi m'empêcheroit de vous en rien dire.

Figurez-vous donc un vallon d'une bonne demi-lieue de large & d'environ deux lieues de long, au milieu duquel

Digitized by Google

passe une petite riviere appellée la Reuse dans la direction du Nord-ouest au Sud-est. Ce vallon formé par deux chaînes de montagnes qui sont des branches du Mont-Jura & qui se resserrent par les deux bouts, reste pourtant assez ouvert pour laisser voir au loin ses prolongemens, lesquels divisés en rameaux par les bras des montagnes offrent plusieurs belles perspectives. Ce vallon, appellé le Val-de-Travers du nom d'un village qui est à son extrémité orientale, est garni de quatre ou cinq autres villages à peu de distance les uns des autres; celui de Motiers qui forme le milieu est dominé par un vieux château désert dont le voisinage & la situation solitaire & sauvage m'attirent souvent dans mes promenades du matin, d'autant plus que je puis sortir de ce côté par une porte de derriere sans passer par la rue ni devant aucune maison. On dit que les bois & les rochers qui environnent ce château sont fort remplis de viperes; cependant, ayant beaucoup parcouru tous les environs & m'étant assis à toutes sortes de places, je n'en ai point vu jusqu'ici.

Outre ces villages, on voit vers le bas

Digitized by Google

des montagnes plusieurs maisons éparses qu'on appelle des *Prises*, dans lesquelles on tient des bestiaux & dont plusieurs sont habitées par les propriétaires, la plupart paysans. Il y en a une entr'autres à mi-côte nord, par conséquent exposée au midi sur une terrasse naturelle, dans la plus admirable position que j'aye jamais vue, & dont le difficile accès m'eût rendu l'habitation très-commode. J'en fus si tenté que dès la premiere fois je m'étois presque arrangé avec le propriétaire pour y loger ; mais on m'a depuis tant dit de mal de cet homme, qu'aimant encore mieux la paix & la sureté qu'une demeure agréable, j'ai pris le parti de rester où je suis. La maison que j'occupe est dans une moins belle position, mais elle est grande, assez commode, elle a une galerie extérieure où je me promene dans les mauvais tems, & ce qui vaut mieux que tout le reste, c'est un asyle offert par l'amitié.

La Reuse a sa source au-dessus d'un village appellé St. Sulpice, à l'extrémité occidentale du vallon ; elle en sort au village de Travers à l'autre extrémité où elle commence à se creuser un lit qui de-

Digitized by Google

vient bientôt précipice & la conduit enfin dans le lac de Neufchâtel. Cette Reuse est une très-jolie riviere, claire & brillante comme de l'argent, où les truites ont bien de la peine à se cacher dans des touffes d'herbes. On la voit sortir tout-d'un-coup de terre à sa source, non point en petite fontaine ou ruisseau, mais toute grande & déjà riviere comme la fontaine de Vaucluse, en bouillonnant à travers les rochers. Comme cette source est fort enfoncée dans les roches escarpées d'une montagne, on y est toujours à l'ombre; & la fraîcheur continuelle, le bruit, les chûtes, le cours de l'eau m'attirant l'été à travers ces roches brûlantes, me font souvent mettre en nage pour aller chercher le frais près de ce murmure, ou plutôt près de ce fracas, plus flatteur à mon oreille que celui de la rue St. Martin.

L'élévation des montagnes qui forment le vallon n'est pas excessive, mais le vallon même est montagne étant fort élevé au-dessus du lac, & le lac ainsi que le sol de toute la Suisse, est encore extrêmement élevé sur les pays de plaines, élevés à leur tour au-dessus du niveau de la mer.

Digitized by Google

On peut juger ſenſiblement de la pente totale par le long & rapide cours des rivieres, qui, des montagnes de Suiſſe vont ſe rendre les unes dans la Méditerranée & les autres dans l'Océan. Ainſi, quoique la Reuſe traverſant le vallon ſoit ſujette à de fréquens débordemens qui font des bords de ſon lit une eſpece de marais, on n'y ſent point le marécage, l'air n'y eſt point humide & mal ſain, la vivacité qu'il tire de ſon élévation l'empêchant de reſter long-tems chargé de vapeurs groſſieres; les brouillards, aſſez fréquens les matins, cedent pour l'ordinaire à l'action du ſoleil à meſure qu'il s'éleve.

Comme entre les montagnes & les vallées la vue eſt toujours réciproque, celle dont je jouis ici dans un fond n'eſt pas moins vaſte que celle que j'avois ſur les hauteurs de Montmorenci, mais elle eſt d'un autre genre; elle ne flatte pas, elle frappe; elle eſt plus ſauvage que riante; l'art n'y étale pas ſes beautés, mais la majeſté de la nature en impoſe, & quoique le parc de Verſailles ſoit plus grand que ce vallon, il ne paroîtroit qu'un colifichet en ſortant d'ici. Au premier coup-

Digitized by Google

d'œil le ſpectacle, tout grand qu'il eſt, ſemble un peu nud, on voit très-peu d'arbres dans la vallée; ils y viennent mal & ne donnent preſque aucun fruit; l'eſcarpement des montagnes étant très-rapide montre en divers endroits le gris des rochers, le noir des ſapins coupe ce gris d'une nuance qui n'eſt pas riante, & ces ſapins ſi grands, ſi beaux quand on eſt deſſous ne paroiſſant au loin que des arbriſſeaux, ne promettent ni l'aſyle, ni l'ombre qu'ils donnent; le fond du vallon, preſque au niveau de la riviere ſemble n'offrir à ſes deux bords qu'un large marais où l'on ne ſauroit marcher; la réverbération des rochers n'annonce pas dans un lieu ſans arbres une promenade bien fraîche quand le ſoleil luit; ſi-tôt qu'il ſe couche il laiſſe à peine un crépuſcule, & la hauteur des monts interceptant toute la lumiere fait paſſer preſque à l'inſtant du jour à la nuit.

Mais ſi la premiere impreſſion de tout cela n'eſt pas agréable, elle change inſenſiblement par un examen plus détaillé, & dans un pays où l'on croyoit avoir tout vu du premier coup-d'œil, on ſe

Digitized by Google

trouve avec ſurpriſe environné d'objets chaque jour plus intéreſſans. Si la promenade de la vallée eſt un peu uniforme elle eſt en revanche extrêmement commode ; tout y eſt du niveau le plus parfait, les chemins y ſont unis comme des allées de jardin ; les bords de la riviere offrent par places de larges pelouſes d'un plus beau verd que les gazons du Palais-Royal, & l'on s'y promene avec délices le long de cette belle eau, qui dans le vallon prend un cours paiſible en quittant ſes cailloux & ſes rochers qu'elle retrouve au ſortir du Val-de-Travers. On a propoſé de planter ſes bords de Saules & de Peupliers pour donner durant la chaleur du jour de l'ombre au bétail déſolé par les mouches. Si jamais ce projet s'exécute, les bords de la Reuſe deviendront auſſi charmans que ceux du Lignon, & il ne leur manquera plus que des Aſtrées, des Silvandres & un d'Urfé.

Comme la direction du vallon coupe obliquement le cours du ſoleil, la hauteur des monts jette toujours de l'ombre par quelque côté ſur la plaine, de ſorte qu'en dirigeant ſes promenades & choiſiſ-

ſant ſes heures, on peut aiſément faire à l'abri du ſoleil tout le tour du vallon. D'ailleurs ces mêmes montagnes interceptant ſes rayons, font qu'il ſe leve tard & ſe couche de bonne heure, en ſorte qu'on n'en eſt pas long-tems brûlé. Nous avons preſque ici la clef de l'énigme du Ciel de trois aunes, & il eſt certain que les maiſons qui ſont près de la ſource de la Reuſe, n'ont pas trois heures de ſoleil, même en été.

Lorſqu'on quitte le bas du vallon pour ſe promener à mi-côte, comme nous fîmes une fois, Monſieur le Maréchal, le long des Champeaux du côté d'Andilly, on n'a pas une promenade auſſi commode, mais cet agrément eſt bien compenſé par la variété des ſites & des points de vue, par les découvertes que l'on fait ſans ceſſe autour de ſoi, par les jolis réduits qu'on trouve dans les gorges des montagnes, où, le cours des torrens qui deſcendent dans la vallée, les hêtres qui les ombragent, les côteaux qui les entourent offrent des aſyles verdoyans & frais quand on ſuffoque à découvert. Ces réduits, ces petits vallons ne s'apperçoivent pas, tant

Digitized by Google

qu'on regarde au loin les montagnes, & cela joint à l'agrément du lieu celui de la surprise, lorsqu'on vient tout d'un coup à les découvrir. Combien de fois je me suis figuré, vous suivant à la promenade & tournant autour d'un rocher aride, vous voir surpris & charmé de retrouver des bosquets pour les Dryades où vous n'auriez cru trouver que des antres & des ours.

Tout le pays est plein de curiosités naturelles qu'on ne découvre que peu à peu, & qui par ces découvertes successives lui donnent chaque jour l'attrait de la nouveauté. La Botanique offre ici ses trésors à qui sauroit les connoître, & souvent en voyant autour de moi cette profusion de plantes rares, je les foule à regret sous le pied d'un ignorant. Il est pourtant nécessaire d'en connoître une pour se garantir de ses terribles effets; c'est le Napel. Vous voyez une très-belle plante haute de trois pieds, garnie de jolies fleurs bleues qui vous donnent envie de la cueillir: mais à peine l'a-t-on gardée quelques minutes qu'on se sent saisi de maux de tête, de vertiges, d'évanouis-

Digitized by Google

ſemens & l'on périroit ſi l'on ne jettoit promptement ce funeſte bouquet. Cette plante a ſouvent cauſé des accidens à des enfans & à d'autres gens qui ignoroient ſa pernicieuſe vertu. Pour les beſtiaux ils n'en approchent jamais & ne broutent pas même l'herbe qui l'entoure. Les faucheurs l'extirpent autant qu'ils peuvent ; quoiqu'on faſſe l'eſpece en reſte, & je ne laiſſe pas d'en voir beaucoup en me promenant ſur les montagnes, mais on l'a détruite à-peu-près dans le vallon.

A une petite lieue de Motiers, dans la Seigneurie de Travers, eſt une mine d'aſphalte qu'on dit qui s'étend ſous tout le pays : les habitans lui attribuent modeſtement la gaîté dont ils ſe vantent, & qu'ils prétendent ſe tranſmettre même à leurs beſtiaux. Voilà ſans doute une belle vertu de ce minéral ; mais pour en pouvoir ſentir l'efficace il ne faut pas avoir quitté le château de Montmorenci. Quoiqu'il en ſoit des merveilles qu'ils diſent de leur aſphalte, j'ai donné au Seigneur de Travers un moyen ſûr d'en tirer la médecine univerſelle ; c'eſt de faire une bonne penſion à Lorris ou à Bordeu.

Digitized by Google

Au dessus de ce même village de Travers il se fit il y a deux ans une avalanche considérable & de la façon du monde la plus singuliere. Un homme qui habite au pied de la montagne avoit son champ devant sa fenêtre, entre la montagne & sa maison. Un matin qui suivit une nuit d'orage il fut bien surpris en ouvrant sa fenêtre de trouver un bois à la place de son champ ; le terrain s'éboulant tout d'une piece avoit recouvert son champ des arbres d'un bois qui étoit au-dessus, & cela, dit-on, fait entre les deux propriétaires le sujet d'un procès qui pourroit trouver place dans le recueil de Pitaval. L'espace que l'avalanche a mis à nud est fort grand & paroît de loin; mais il faut en approcher pour juger de la force de l'éboulement, de l'étendue du creux, & de la grandeur des rochers qui ont été transportés. Ce fait récent & certain rend croyable ce que dit Pline d'une vigne qui avoit été ainsi transportée d'un côté du chemin à l'autre : mais rapprochons-nous de mon habitation.

J'ai vis-à-vis de mes fenêtres une superbe cascade, qui du haut de la monta-

Digitized by Google

gne tombe par l'escarpement d'un rocher dans le vallon avec un bruit qui se fait entendre au loin, sur-tout quand les eaux sont grandes. Cette cascade est très en vue, mais ce qui ne l'est pas de même est une grotte à côté de son bassin de laquelle l'entrée est difficile, mais qu'on trouve au dedans assez espacée, éclairée par une fenêtre naturelle, ceintrée en tiers-point, & décorée d'un ordre d'Architecture qui n'est ni Toscan, ni Dorique, mais l'ordre de la nature qui sait mettre des proportions & de l'harmonie dans ses ouvrages les moins réguliers. Instruit de la situation de cette grotte, je m'y rendis seul l'été dernier pour la contempler à mon aise. L'extrême sécheresse me donna la facilité d'y entrer par une ouverture enfoncée & très-surbaissée, en me traînant sur le ventre, car la fenêtre est trop haute pour qu'on puisse y passer sans échelle. Quand je fus au dedans je m'assis sur une pierre, & je me mis à contempler avec ravissement cette superbe salle dont les ornemens sont des quartiers de roche diversement situés, & formant la décoration la plus riche que

j'aye jamais vue, si du moins on peut appeller ainsi celle qui montre la plus grande puissance, celle qui attache & intéresse, celle qui fait penser, qui éleve l'ame; celle qui force l'homme à oublier sa petitesse pour ne penser qu'aux œuvres de la nature. Des divers rochers qui meublent cette caverne, les uns, détachés & tombés de la voûte, les autres encore pendans & diversement situés marquent tous dans cette mine naturelle, l'effet de quelque explosion terrible dont la cause paroît difficile à imaginer; car même un tremblement de terre ou un volcan n'expliqueroit pas cela d'une maniere satisfaisante. Dans le fond de la grotte, qui va en s'élevant de même que sa voûte, on monte sur une espece d'estrade & delà par une pente assez roide sur un rocher qui mene de biais à un enfoncement très-obscur par où l'on pénetre sous la montagne. Je n'ai point été jusques-là, ayant trouvé devant moi un trou large & profond qu'on ne sauroit franchir qu'avec une planche. D'ailleurs vers le haut de cet enfoncement & presque à l'entrée de la galerie souterraine est un quartier de

rocher très-imposant, car suspendu presqu'en l'air il porte à faux par un de ses angles, & penche tellement en avant qu'il semble se détacher & partir pour écraser le spectateur. Je ne doute pas, cependant, qu'il ne soit dans cette situation depuis bien des siecles & qu'il n'y reste encore plus long-tems; mais ces sortes d'équilibres auxquels les yeux ne sont pas faits ne laissent pas de causer quelqu'inquiétude, & quoiqu'il fallût peut-être des forces immenses pour ébranler ce rocher qui paroît si prêt à tomber, je craindrois d'y toucher du bout du doigt, & ne voudrois pas plus rester dans la direction de sa chûte que sous l'épée de Damoclès.

La galerie souterraine à laquelle cette grotte sert de vestibule ne continue pas d'aller en montant, mais elle prend sa pente un peu vers le bas, & suit la même inclinaison dans tout l'espace qu'on a jusqu'ici parcouru. Des curieux s'y sont engagés à diverses fois avec des domestiques, des flambeaux & tous les secours nécessaires; mais il faut du courage pour pénétrer loin dans cet effroyable lieu,

Digitized by Google

& de la vigueur pour ne pas s'y trouver mal. On est allé jusqu'à près de demi-lieue en ouvrant le passage où il est trop étroit, & sondant avec précaution les gouffres & fondrieres qui sont à droite & à gauche; mais on prétend dans le pays qu'on peut aller par le même souterrain à plus de deux lieues jusqu'à l'autre côté de la montagne, où l'on dit qu'il aboutit du côté du lac, non loin de l'embouchure de la Reuse.

Au-dessous du bassin de la même cascade, est une autre grotte plus petite, dont l'abord est embarrassé de plusieurs grands cailloux & quartiers de roche qui paroissent avoir été entraînés là par les eaux. Cette grotte-ci n'étant pas si praticable que l'autre n'a pas de même tenté les curieux. Le jour que j'en examinai l'ouverture, il faisoit une chaleur insupportable; cependant il en sortoit un vent si vif & si froid que je n'osai rester long-tems à l'entrée, & toutes les fois que j'y suis retourné j'ai toujours senti le même vent; ce qui me fait juger qu'elle a une communication plus immédiate & moins embarrassée que l'autre.

Digitized by Google

A l'oueſt de la vallée une montagne la ſépare en deux branches, l'une fort étroite où ſont le village de St. Sulpice, la ſource de la Reuſe, & le chemin de Pontarlier. Sur ce chemin l'on voit encore une groſſe chaîne ſcellée dans le rocher & miſe là jadis par les Suiſſes pour fermer de ce côté-là le paſſage aux Bourguignons.

L'autre branche plus large & à gauche de la premiere, mene par le village de Butte à un pays perdu appellé la *côte-aux-Fées*, qu'on apperçoit de loin parce qu'il va en montant. Ce pays n'étant ſur aucun chemin paſſe pour très-ſauvage & en quelque ſorte pour le bout du monde. Auſſi prétend-on que c'étoit autrefois le ſéjour des Fées, & le nom lui en eſt reſté. On y voit encore leur ſalle d'aſſemblée dans une troiſieme caverne qui porte auſſi leur nom, & qui n'eſt pas moins curieuſe que les précédentes. Je n'ai pas vu cette grotte-aux-Fées, parce qu'elle eſt aſſez loin d'ici; mais on dit qu'elle étoit ſuperbement ornée, & l'on y voyoit encore il n'y a pas long-tems, un trône & des ſiéges très-bien taillés dans le roc.

Digitized by Google

roc. Tout cela a été gâté & ne paroît presque plus aujourd'hui. D'ailleurs l'entrée de la grotte est presque entiérement bouchée par les décombres, par les broussailles, & la crainte des serpens & des bêtes venimeuses rebute les curieux d'y vouloir pénétrer. Mais si elle eût été praticable encore & dans sa premiere beauté, & que Madame la Maréchale eût passé dans ce pays, je suis sûr qu'elle eût voulu voir cette grotte singuliere, n'eût-ce été qu'en faveur de Fleur-d'Epine & des Facardins.

Plus j'examine en détail l'état & la position de ce vallon, plus je me persuade qu'il a jadis été sous l'eau, que ce qu'on appelle aujourd'hui le Val-de-Travers fut autrefois un lac formé par la Reuse, la cascade & d'autres ruisseaux, & contenu par les montagnes qui l'environnent, de sorte que je ne doute point que je n'habite l'ancienne demeure des poissons. En effet, le sol du vallon est si parfaitement uni qu'il n'y a qu'un dépôt formé par les eaux qui puisse l'avoir ainsi nivelé. Le prolongement du vallon, loin de descendre, monte le long du cours de la

Reuſe, de ſorte qu'il a fallu des tems infinis à cette riviere pour ſe caver dans les abymes qu'elle forme, un cours en ſens contraire à l'inclinaiſon du terrain. Avant ces tems, contenue de ce côté de même que de tous les autres, & forcée de refluer ſur elle-même, elle dut enfin remplir le vallon juſqu'à la hauteur de la premiere grotte que j'ai décrite, par laquelle elle trouva ou s'ouvrit un écoulement dans la galerie ſouterraine qui lui ſervoit d'aqueduc.

Le petit lac demeura donc conſtamment à cette hauteur juſqu'à ce que par quelques ravages, fréquens aux pieds des montagnes dans les grandes eaux, des pierres ou graviers embarraſſerent tellement le canal que les eaux n'eurent plus un cours ſuffiſant pour leur écoulement. Alors s'étant extrêmement élevées, & agiſſant avec une grande force contre les obſtacles qui les retenoient, elles s'ouvrirent enfin quelque iſſue par le côté le plus foible & le plus bas. Les premiers filets échappés ne ceſſant de creuſer & de s'agrandir, & le niveau du lac baiſſant à proportion, à force de tems le

Digitized by Google

vallon dut enfin ſe trouver à ſec. Cette conjecture qui m'eſt venue en examinant la grotte où l'on voit des traces ſenſibles du cours de l'eau, s'eſt confirmée premiérement par le rapport de ceux qui ont été dans la galerie ſouterraine, & qui m'ont dit avoir trouvé des eaux croupiſſantes dans les creux des fondrieres dont j'ai parlé ; elle s'eſt confirmée encore dans les pélerinages que j'ai faits à quatre lieues d'ici pour aller voir Mylord Maréchal à ſa campagne au bord du lac, & où je ſuivois, en montant la montagne, la riviere qui deſcendoit à côté de moi par des profondeurs effrayantes, que ſelon toute apparence elle n'a pas trouvées toutes faites, & qu'elle n'a pas, non plus, creuſées en un jour. Enfin, j'ai penſé que l'aſphalte qui n'eſt qu'un bitume durci étoit encore un indice d'un pays long-tems imbibé par les eaux. Si j'oſois croire que ces folies puſſent vous amuſer, je tracerois ſur le papier une eſpece de plan qui pût vous éclaircir tout cela : mais il faut attendre qu'une ſaiſon plus favorable & un peu de relâche à mes maux me laiſſent en état de parcourir le Pays.

On peut vivre ici puisqu'il y a des habitans. On y trouve même les principales commodités de la vie, quoi qu'un peu moins facilement qu'en France. Les denrées y sont cheres parce que le pays en produit peu, & qu'il est fort peuplé sur-tout depuis qu'on y a établi des manufactures de toile peinte & que les travaux d'horlogerie & de dentelle s'y multiplient. Pour y avoir du pain mangeable, il faut le faire chez soi, & c'est le parti que j'ai pris à l'aide de Mlle. le Vasseur; la viande y est mauvaise, non que le pays n'en produise de bonne, mais tout le bœuf va à Geneve ou à Neufchâtel & l'on ne tue ici que de la vache. La riviere fournit d'excellente truite, mais si délicate qu'il faut la manger sortant de l'eau. Le vin vient de Neufchâtel, & il est très-bon, sur-tout le rouge: pour moi je m'en tiens au blanc bien moins violent, à meilleur marché, & selon moi, beaucoup plus sain. Point de volaille, peu de gibier, point de fruit, pas même des pommes; seulement des fraises bien parfumées, en abondance & qui durent long-tems. Le laitage y est excellent, moins pourtant que le

fromage de Viry préparé par Mademoiselle Rose ; les eaux y sont claires & légeres : ce n'est pas pour moi une chose indifférente que de bonne eau, & je me sentirai long-tems du mal que m'a fait celle de Montmorenci. J'ai sous ma fenêtre une très-belle fontaine dont le bruit fait une de mes délices. Ces fontaines, qui sont élevées & taillées en colonnes ou en obélisques & coulent par des tuyaux de fer dans de grands bassins, sont un des ornemens de la Suisse. Il n'y a si chétif village qui n'en ait au moins deux ou trois, les maisons écartées ont presque chacune la sienne, & l'on en trouve même sur les chemins pour la commodité des passans, hommes & bestiaux. Je ne saurois exprimer combien l'aspect de toutes ces belles eaux coulantes est agréable au milieu des rochers & des bois durant les chaleurs, l'on est déjà rafraîchi par la vue, & l'on est tenté d'en boire sans avoir soif.

Voilà, Monsieur le Maréchal, de quoi vous former quelque idée du séjour que j'habite & auquel vous voulez bien prendre intérêt. Je dois l'aimer comme le seul lieu de la terre où la vérité ne soit pas

Digitized by Google

un crime, ni l'amour du genre-humain une impiété. J'y trouve la fureté fous la protection de Mylord Maréchal & l'agrément dans fon commerce. Les habitans du lieu m'y montrent de la bienveillance & ne me traitent point en profcrit. Comment pourrois-je n'être pas touché des bontés qu'on m'y témoigne, moi qui dois tenir à bienfait de la part des hommes tout le mal qu'ils ne me font pas? Accoutumé à porter depuis fi long-tems les pefantes chaînes de la néceffité, je pafferois ici fans regret le refte de ma vie, fi j'y pouvois voir quelquefois ceux qui me la font encore aimer.

Digitized by Google

LETTRE
A MADAME DE T***.

Le 6 Avril 1771.

Un violent rhume, Madame, qui me met hors d'état de parler ſans fatiguer extrêmement, me fait prendre le parti de vous écrire mon ſentiment ſur votre enfant, pour ne pas le laiſſer plus long-tems dans l'état de ſuſpenſion où je ſens bien que vous le tenez avec peine, quoiqu'il n'y ait point ſelon moi d'inconvénient. Je vous avouerai d'abord que plus je penſe à l'expoſition lumineuſe que vous m'avez faite, moins je puis me perſuader que cette roideur de caractere qu'il manifeſte dans un âge ſi tendre, ſoit l'ouvrage de la nature. Cette mutinerie, ou ſi vous voulez, Madame, cette fermeté n'eſt pas ſi rare que vous croyez, parmi les enfans élevés comme lui dans l'opulence, & j'en fais dans ce moment même à Paris, un autre exemple tout ſemblable, dont la conformité m'a beaucoup frappé; tandis que parmi les autres enfans élevés

Digitized by Google

avec moins de follicitude apparente, & à qui l'on a moins fait fentir par-là leur importance, je n'ai vu de ma vie un exemple pareil. Mais laiffons quant à préfent cette obfervation qui nous meneroit trop loin, & quoi qu'il en foit de la caufe du mal, parlons du remede.

Vous voilà, Madame, à mon avis, dans une circonftance favorable dont vous pouvez tirer grand parti. L'enfant commence à s'impatienter dans fa penfion, il defire ardemment de revenir, mais fa fierté qui ne lui permet jamais de s'abaiffer aux prieres, l'empêche de vous manifefter pleinement fon defir. Suivez cette indication pour prendre fur lui un afcendant dont il ne lui foit pas aifé dans la fuite d'éluder l'effet. S'il n'y avoit pas un peu de cruauté d'augmenter fes alarmes, je voudrois qu'on commençât par lui faire la peur toute entiere, & que fans que perfonne lui dît précifément qu'il reftera, ni qu'il reviendra, il vît quelque efpece de préparatifs comme pour lui faire quitter tout-à-fait la maifon paternelle, & qu'on évitât de s'expliquer avec lui fur ces préparatifs. Quand vous l'en verriez le plus inquiet,

Digitized by Google

vous prendriez alors votre moment pour lui parler, & cela d'un air si sérieux & si ferme qu'il fût bien persuadé que c'est tout de bon.

Mon fils, il m'en coûte tant de vous tenir éloigné de moi que, si je n'écoutois que mon penchant, je vous retiendrois ici dès ce moment; mais c'est ma trop grande tendresse pour vous qui m'empêche de m'y livrer. Tandis que vous avez été ici, j'ai vu avec la plus vive douleur, qu'au lieu de répondre à l'attachement de votre mere & de lui rendre en toute chose la complaisance qu'elle aimoit avoir pour vous, vous ne vous appliquiez qu'à lui faire éprouver des contradictions qui la déchirent trop de votre part, pour qu'elle les puisse endurer davantage, &c.

J'ai donc pris la résolution de vous placer loin de moi pour m'épargner l'affliction d'être à tout moment l'objet & le témoin de votre désobéissance. Puisque vous ne voulez pas répondre aux tendres soins que j'ai voulu prendre de votre éducation, j'aime mieux que vous alliez devenir un mauvais sujet loin de mes yeux, que de voir mon fils chéri man-

Digitized by Google

quer à chaque inſtant à ce qu'il doit à ſa mere ; & d'ailleurs je ne déſeſpere pas que des gens fermes & ſenſés, qui n'auront pas pour vous le même foible que moi, ne viennent à bout de dompter vos mutineries par des traitemens néceſſaires que votre mere n'auroit jamais le courage de vous faire endurer, &c.

Voilà, mon fils, les raiſons du parti que j'ai pris à votre égard, & le ſeul que vous me laiſſiez à prendre, pour ne pas vous livrer à tous vos défauts & me rendre tout-à-fait malheureuſe. Je ne vous laiſſe point à Paris, pour ne pas avoir à combattre ſans ceſſe, en vous voyant trop ſouvent, le deſir de vous rapprocher de moi. Mais je ne vous tiendrai pas non plus ſi éloigné, que ſi l'on eſt content de vous, je ne puiſſe vous faire venir ici quelquefois, &c.

Je ſuis fort trompé, Madame, ſi toute ſa hauteur tient à ce coup inattendu dont il ſentira toute la conſéquence, vu ſurtout le tendre attachement que vous lui connoiſſez pour vous, & qui dans ce moment fera taire tout autre penchant. Il pleurera, il gémira, il pouſſera des cris auxquels vous ne ſerez, ni ne paroîtrez

Digitized by Google

insensible ; mais lui parlant toujours de son départ comme d'une chose arrangée, vous lui montrerez du regret qu'il ait laissé venir cet arrangement au point de ne pouvoir plus être révoqué. Voilà selon moi la route par laquelle vous l'amenerez sans peine à une capitulation, qu'il acceptera avec des transports de joie, & dont vous réglerez tous les articles sans qu'il regimbe contre aucun ; encore avec tout cela, ne paroîtrez-vous pas compter extrêmement sur la solidité de ce traité ; vous le recevrez plutôt dans votre maison comme par essai, que par une réunion constante ; & son voyage paroîtra plutôt différé que rompu, l'assurant cependant que s'il tient réellement ses engagemens, il fera le bonheur de votre vie, en vous dispensant de l'éloigner de vous.

Il me semble que voilà le moyen de faire avec lui l'accord le plus solide qu'il soit possible de faire avec un enfant ; & il aura des raisons de tenir cet accord si puissantes & tellement à sa portée, que selon toute apparence, il reviendra souple & docile pour long-tems.

Voilà, Madame, ce qui m'a paru le

mieux à faire dans la circonſtance ; il y a une continuité de régime à obſerver qu'on ne peut détailler dans une lettre, & qui ne peut ſe déterminer que par l'examen du ſujet ; & d'ailleurs ce n'eſt pas une mere auſſi tendre que vous, ce n'eſt pas un eſprit auſſi clairvoyant que le vôtre qu'il faut guider dans tous ces détails. Je vous l'ai dit, Madame, je m'en ſuis pénétré dans notre unique converſation ; vous n'avez beſoin des conſeils de perſonne dans la grande & reſpectable tâche dont vous êtes chargée, & que vous rempliſſez ſi bien. J'ai dû cependant m'acquitter de celle que votre modeſtie m'a impoſée ; je l'ai fait par obéiſſance & par devoir, mais bien perſuadé que pour ſavoir ce qu'il y a de mieux à faire, il ſuffiſoit d'obſerver ce que vous ferez.

Digitized by Google

QUATRE LETTRES

A Monsieur le Président

DE MALESHERBES,

Contenant le vrai tableau de mon caractere & les vrais motifs de toute ma conduite.

De Montmorenci le 4 Janvier 1762.

PREMIERE LETTRE.

J'AUROIS moins tardé, Monſieur, à vous remercier de la derniere lettre dont vous m'avez honoré, ſi j'avois meſuré ma diligence à répondre, ſur le plaiſir qu'elle m'a fait. Mais, outre qu'il m'en coûte beaucoup d'écrire, j'ai penſé qu'il falloit donner quelques jours aux importunités de ces tems-ci, pour ne vous pas accabler des miennes. Quoique je ne me conſole point de ce qui vient de ſe paſſer, je ſuis très-content que vous en ſoyez inſtruit, puiſque cela ne m'a point ôté votre eſtime; elle en ſera plus à moi quand vous ne me croirez pas meilleur que je ne ſuis.

Digitized by Google

Les motifs auxquels vous attribuez les partis qu'on m'a vu prendre, depuis que je porte une espece de nom dans le monde, me font peut-être plus d'honneur que je n'en mérite ; mais ils sont certainement plus près de la vérité, que ceux que me prêtent ces hommes de lettres, qui donnant tout à la réputation, jugent de mes sentimens par les leurs. J'ai un cœur trop sensible à d'autres attachemens, pour l'être si fort à l'opinion publique ; j'aime trop mon plaisir & mon indépendance pour être esclave de la vanité, au point qu'ils le supposent. Celui pour qui la fortune & l'espoir de parvenir, ne balança jamais un rendez-vous ou un souper agréable, ne doit pas naturellement sacrifier son bonheur au desir de faire parler de lui ; & il n'est point du tout croyable qu'un homme qui se sent quelque talent, & qui tarde jusqu'à quarante ans à le faire connoître, soit assez fou pour aller s'ennuyer le reste de ses jours dans un désert, uniquement pour acquérir la réputation d'un misanthrope.

Mais, Monsieur, quoique je haïsse souverainement l'injustice & la méchanceté,

Digitized by Google

cette passion n'est pas assez dominante pour me déterminer seule à fuir la société des hommes, si j'avois en les quittant quelque grand sacrifice à faire. Non, mon motif est moins noble, & plus près de moi. Je suis né avec un amour naturel pour la solitude, qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai mieux connu les hommes. Je trouve mieux mon compte avec les êtres chimériques que je rassemble autour de moi, qu'avec ceux que je vois dans le monde; & la société dont mon imagination fait les frais dans ma retraite, acheve de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées. Vous me supposez malheureux & consumé de mélancolie. Oh! Monsieur, combien vous vous trompez! C'est à Paris que je l'étois; c'est à Paris qu'une bile noire rongeoit mon cœur, & l'amertume de cette bile ne se fait que trop sentir dans tous les écrits que j'ai publiés tant que j'y suis resté. Mais, Monsieur, comparez ces écrits avec ceux que j'ai faits dans ma solitude; ou je suis trompé, ou vous sentirez dans ces derniers une certaine sérénité d'ame qui ne se joue point, & sur laquelle on peut porter un jugement certain de l'état inté-

Digitized by Google

rieur de l'Auteur. L'extrême agitation que je viens d'éprouver, vous a pu faire porter un jugement contraire; mais il est facile à voir que cette agitation n'a point son principe dans ma situation actuelle, mais dans une imagination déréglée, prête à s'effaroucher sur tout & à porter tout à l'extrême. Des succès continus m'ont rendu sensible à la gloire, & il n'y a point d'homme ayant quelque hauteur d'ame & quelque vertu, qui pût penser sans le plus mortel désespoir, qu'après sa mort on substitueroit sous son nom à un ouvrage utile, un ouvrage pernicieux, capable de déshonorer sa mémoire, & de faire beaucoup de mal. Il se peut qu'un tel bouleversement ait accéléré le progrès de mes maux; mais, dans la supposition qu'un tel accès de folie m'eût pris à Paris, il n'est point sûr que ma propre volonté n'eût pas épargné le reste de l'ouvrage à la nature.

Long-tems je me suis abusé moi-même sur la cause de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes; je l'attribuois au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent, pour montrer dans la conversation le peu que

Digitized by Google

j'en ai, & par contre-coup à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyois mériter. Mais quand, après avoir barbouillé du papier, j'étois bien sûr, même en disant des sottises, de n'être pas pris pour un sot; quand je me suis vu recherché de tout le monde, & honoré de beaucoup plus de considération que ma plus ridicule vanité n'en eût osé prétendre; & que malgré cela, j'ai senti ce même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venoit d'une autre cause, & que ces especes de jouissances n'étoient point celles qu'il me falloit.

Quelle est donc enfin cette cause? elle n'est autre que cet indomptable esprit de liberté, que rien n'a pu vaincre, & devant lequel les honneurs, la fortune, & la réputation même ne me sont rien. Il est certain que cet esprit de liberté me vient moins d'orgueil que de paresse; mais cette paresse est incroyable; tout l'effarouche; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables; un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire, dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, quoique

Digitized by Google

le commerce ordinaire des hommes me ſoit odieux, l'intime amitié m'eſt ſi chere, parce qu'il n'y a plus de devoirs pour elle ; on ſuit ſon cœur, & tout eſt fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits. Car tout bienfait exige reconnoiſſance ; & je me ſens le cœur ingrat, par cela ſeul que la reconnoiſſance eſt un devoir. En un mot l'eſpece de bonheur qu'il me faut, n'eſt pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente ; je conſentirois cent fois plutôt à ne jamais rien faire, qu'à faire quelque choſe malgré moi ; & j'ai cent fois penſé, que je n'aurois pas vécu trop malheureux à la Baſtille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à reſter là.

J'ai cependant fait dans ma jeuneſſe, quelques efforts pour parvenir. Mais ces efforts n'ont jamais eu pour but que la retraite, & le repos dans ma vieilleſſe ; & comme ils n'ont été que par ſecouſſe, comme ceux d'un pareſſeux, ils n'ont jamais eu le moindre ſuccès. Quand les maux ſont venus, ils m'ont fourni un

Digitized by Google

beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'étoit une folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrois pas, j'ai tout planté là, & je me suis dépêché de jouir. Voilà, Monsieur, je vous le jure, la véritable cause de cette retraite, à laquelle nos gens de Lettres ont été chercher des motifs d'ostentation, qui supposent une constance, ou plutôt une obstination à tenir à ce qui me coûte, directement contraire à mon caractere naturel.

Vous me direz, Monsieur, que cette indolence supposée s'accorde mal avec les écrits que j'ai composés depuis dix ans, & avec ce desir de gloire qui a dû m'exciter à les publier. Voilà une objection à résoudre, qui m'oblige à prolonger ma lettre, & qui par conséquent me force à la finir. J'y reviendrai, Monsieur, si mon ton familier ne vous déplaît pas; car dans l'épanchement de mon cœur je n'en saurois prendre un autre; je me peindrai sans fard & sans modestie; je me montrerai à vous tel que je me vois, & tel que je suis; car passant ma vie avec moi, je dois me connoître, & je vois par la

Digitized by Google

maniere dont ceux qui pensent me connoître, interprétent mes actions & ma conduite, qu'ils n'y connoissent rien. Personne au monde ne me connoît que moi seul. Vous en jugerez quand j'aurai tout dit.

Ne me renvoyez point mes lettres, Monsieur, je vous supplie; brûlez-les, parce qu'elles ne valent pas la peine d'être gardées, mais non pas par égard pour moi. Ne songez pas non plus, de grace, à retirer celles qui sont entre les mains de Duchêne. S'il falloit effacer dans le monde les traces de toutes mes folies, il y auroit trop de lettres à retirer, & je ne remuerois pas le boût du doigt pour cela. À charge & à décharge, je ne crains point d'être vu tel que je suis. Je connois mes grands défauts, & je sens vivement tous mes vices. Avec tout cela je mourrai plein d'espoir dans le Dieu suprême, & très-persuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi.

Digitized by Google

SECONDE LETTRE.

A Montmorenci le 12 Janvier 1762.

JE continue, Monſieur, à vous rendre compte de moi, puiſque j'ai commencé; car ce qui peut m'être le plus défavorable, eſt d'être connu à demi; & puiſque mes fautes ne m'ont point ôté votre eſtime, je ne préſume pas que ma franchiſe me la doive ôter.

Une ame pareſſeuſe qui s'effraye de tout ſoin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, & ſenſible à l'excès à tout ce qui l'affecte, ſemblent ne pouvoir s'allier dans le même caractere; & ces deux contraires compoſent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puiſſe réſoudre cette oppoſition par des principes, elle exiſte pourtant; je la ſens, rien n'eſt plus certain, & j'en puis du moins donner par les faits, une eſpece d'hiſtorique qui peut ſervir à la conce-

Digitized by Google

voir. J'ai eu plus d'activité dans l'enfance, mais jamais comme un autre enfant. Cet ennui de tout m'a de bonne heure jetté dans la lecture. A six ans, Plutarque me tomba sous la main; à huit, je le savois par cœur; j'avois lu tous les romans; ils m'avoient fait verser des seaux de larmes, avant l'âge où le cœur prend intérêt aux romans. De-là se forma dans le mien ce goût héroïque & romanesque qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent, & qui acheva de me dégoûter de tout, hors de ce qui ressembloit à mes folies. Dans ma jeunesse, que je croyois trouver dans le monde les mêmes gens que j'avois connu dans mes livres, je me livrois sans réserve à quiconque savoit m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe. J'étois actif parce que j'étois fou; à mesure que j'étois détrompé, je changeois de goûts, d'attachemens, de projets; & dans tous ces changemens je perdois toujours ma peine & mon tems, parce que je cherchois toujours ce qui n'étoit point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu peu-à-peu l'espoir de le trouver, & par-conséquent le zele de

Digitized by Google

le chercher. Aigri par les injuſtices que j'avois éprouvées, par celles dont j'avois été le témoin, ſouvent affligé du déſordre où l'exemple & la force des choſes m'avoient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon ſiecle & mes contemporains, & ſentant que je ne trouverois point au milieu d'eux une ſituation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu-à-peu détaché de la ſociété des hommes, & je m'en ſuis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé que je la pouvois cultiver ſans peine, ſans riſque, & la trouver toujours ſûre, & telle qu'il me la falloit.

Après avoir paſſé quarante ans de ma vie ainſi mécontent de moi-même & des autres, je cherchois inutilement à rompre les liens qui me tenoient attaché à cette ſociété que j'eſtimois ſi peu, & qui m'enchaînoient aux occupations le moins de mon goût, par des beſoins que j'eſtimois ceux de la nature, & qui n'étoient que ceux de l'opinion; tout-à-coup un heureux haſard vint m'éclairer ſur ce que j'avois à faire pour moi-même, & à penſer de mes ſemblables, ſur leſquels mon

Digitized by Google

cœur étoit ſans ceſſe en contradiction avec mon eſprit, & que je me ſentois encore porté à aimer avec tant de raiſons de les haïr. Je voudrois, Monſieur, vous pouvoir peindre ce moment qui a fait dans ma vie une ſi ſinguliere époque, & qui me ſera toujours préſent quand je vivrois éternellement.

J'allois voir Diderot alors priſonnier à Vincennes; j'avois dans ma poche un mercure de France que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe ſur la queſtion de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque choſe a reſſemblé à une inſpiration ſubite, c'eſt le mouvement qui ſe fit en moi à cette lecture; tout-à-coup je me ſens l'eſprit ébloui de mille lumieres; des foules d'idées vives s'y préſentent à la fois avec une force, & une confuſion qui me jetta dans un trouble inexprimable; je ſens ma tête priſe par un étourdiſſement ſemblable à l'ivreſſe. Une violente palpitation m'oppreſſe, ſouleve ma poitrine; ne pouvant plus reſpirer en marchant, je me laiſſe tomber ſous un des arbres de l'avenue, & j'y paſſe une demi-

Digitized by Google

demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'apperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandois. Oh, Monsieur, si j'avois jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu & senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurois fait voir toutes les contradictions du systême social; avec quelle force j'aurois exposé tous les abus de nos institutions; avec quelle simplicité j'aurois démontré que l'homme est bon naturellement, & que c'est par ces institutions seules, que les hommes deviennent méchans. Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités, qui dans un quart-d'heure m'illuminerent sous cet arbre, a été bien foiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, savoir ce premier discours, celui sur l'inégalité, & le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables, & forment ensemble un même tout. Tout le reste a été perdu, & il n'y eut d'écrit sur le lieu même, que la Prosopopée de Fabricius. Voilà comment lorsque j'y pensois le moins, je devins auteur presque malgré moi. Il est aisé de concevoir

Digitized by Google

comment l'attrait d'un premier succès, & les critiques des barbouilleurs, me jetterent tout de bon dans la carriere. Avois-je quelque vrai talent pour écrire? je ne sais. Une vive persuasion m'a toujours tenu lieu d'éloquence, & j'ai toujours écrit lâchement & mal quand je n'ai pas été fortement persuadé. Ainsi c'est peut-être un retour caché d'amour-propre, qui m'a fait choisir & mériter ma devise, & m'a si passionnément attaché à la vérité, ou à tout ce que j'ai pris pour elle. Si je n'avois écrit que pour écrire, je suis convaincu qu'on ne m'auroit jamais lu.

Après avoir découvert, ou cru découvrir dans les fausses opinions des hommes, la source de leurs miseres & de leur méchanceté, je sentis qu'il n'y avoit que ces mêmes opinions qui m'eussent rendu malheureux moi-même, & que mes maux & mes vices me venoient bien plus de ma situation que de moi-même. Dans le même tems, une maladie dont j'avois dès l'enfance senti les premieres atteintes, s'étant déclarée absolument incurable, malgré toutes les promesses des faux guérif-

Digitized by Google

ſeurs dont je n'ai pas été long-tems la dupe, je jugeai que ſi je voulois être conſéquent, & ſecouer une fois de deſſus mes épaules le peſant joug de l'opinion, je n'avois pas un moment à perdre. Je pris bruſquement mon parti avec aſſez de courage, & je l'ai aſſez bien ſoutenu juſqu'ici avec une fermeté dont moi ſeul peux ſentir le prix, parce qu'il n'y a que moi ſeul qui ſache quels obſtacles j'ai eus, & j'ai encore tous les jours à combattre pour me maintenir ſans ceſſe contre le courant. Je ſens pourtant bien que depuis dix ans j'ai un peu dérivé, mais ſi j'eſtimois ſeulement en avoir encore quatre à vivre, on me verroit donner une deuxieme ſecouſſe, & remonter tout au moins à mon premier niveau, pour n'en plus gueres redeſcendre; car toutes les grandes épreuves ſont faites, & il eſt déſormais démontré pour moi, par l'expérience, que l'état où je me ſuis mis eſt le ſeul où l'homme puiſſe vivre bon & heureux, puiſqu'il eſt le plus indépendant de tous, & le ſeul où on ne ſe trouve jamais pour ſon propre avantage, dans la néceſſité de nuire à autrui.

J'avoue que le nom que m'ont fait mes

Digitized by Google

écrits, a beaucoup facilité l'exécution du parti que j'ai pris. Il faut être cru bon Auteur, pour se faire impunément mauvais copiste, & ne pas manquer de travail pour cela. Sans ce premier titre, on m'eût pu trop prendre au mot sur l'autre, & peut-être cela m'auroit-il mortifié; car je brave aisément le ridicule, mais je ne supporterois pas si bien le mépris. Mais si quelque réputation me donne à cet égard un peu d'avantage, il est bien compensé par tous les inconvéniens attachés à cette même réputation, quand on n'en veut point être esclave, & qu'on veut vivre isolé & indépendant. Ce sont ces inconvéniens en partie qui m'ont chassé de Paris, & qui me poursuivant encore dans mon asyle, me chasseroient très-certainement plus loin, pour peu que ma santé vînt à se raffermir. Un autre de mes fléaux dans cette grande ville, étoit ces foules de prétendus amis qui s'étoient emparés de moi, & qui jugeant de mon cœur par les leurs, vouloient absolument me rendre heureux à leur mode, & non pas à la mienne. Au désespoir de ma retraite, ils m'y ont poursuivi pour m'en tirer. Je n'ai

Digitized by Google

pu m'y maintenir ſans tout rompre. Je ne ſuis vraiment libre que depuis ce tems-là.

Libre! non, je ne le ſuis point encore; mes derniers écrits ne ſont point encore imprimés; & vu le déplorable état de ma pauvre machine, je n'eſpere plus ſurvivre à l'impreſſion du recueil de tous : mais ſi contre mon attente, je puis aller juſques-là & prendre une fois congé du public, croyez, Monſieur, qu'alors je ſerai libre, ou que jamais homme ne l'aura été. O utinam! O jour trois fois heureux! Non, il ne me ſera pas donné de le voir.

Je n'ai pas tout dit, Monſieur, & vous aurez peut-être encore au moins une lettre à eſſuyer. Heureuſement rien ne vous oblige de les lire, & peut-être y feriez-vous bien embarraſſé. Mais pardonnez, de grace; pour recopier ces longs fatras, il faudroit les refaire, & en vérité je n'en ai pas le courage. J'ai ſurement bien du plaiſir à vous écrire, mais je n'en ai pas moins à me repoſer, & mon état ne me permet pas d'écrire long-tems de ſuite.

Digitized by Google

TROISIEME LETTRE.

A Montmorenci le 26 Janvier 1762.

APrès vous avoir exposé, Monsieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrois vous parler de mon état moral dans ma retraite ; mais je sens qu'il est bien tard, mon ame aliénée d'elle-même est toute à mon corps. Le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée, & jusqu'à ce qu'elle s'en sépare enfin tout-à-coup. C'est de mon bonheur que je voudrois vous parler, & l'on parle mal du bonheur quand on souffre.

Mes maux sont l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur est le mien. Quoi qu'on en puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être : je n'ai point été chercher ma félicité au loin, je l'ai cherchée auprès de moi, & l'y ai trouvée. Spartien dit que Similis, courtisan de Trajan, ayant sans

Digitized by Google

aucun mécontentement perſonnel quitté la Cour & tous ſes emplois pour aller vivre paiſiblement à la campagne, fit mettre ces mots ſur ſa tombe : *j'ai demeuré ſoixante & ſeize ans ſur la terre, & j'en ai vécu ſept.* Voilà ce que je puis dire, à quelque égard, quoique mon ſacrifice ait été moindre : je n'ai commencé de vivre que le 9 Avril 1756.

Je ne ſaurois vous dire, Monſieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'eſtimiez le plus malheureux des hommes. Le public ſans doute en jugera comme vous, & c'eſt encore ce qui m'afflige. O que le ſort dont j'ai joui, n'eſt-il connu de tout l'univers ! chacun voudroit s'en faire un ſemblable ; la paix régneroit ſur la terre ; les hommes ne ſongeroient plus à ſe nuire, & il n'y auroit plus de méchans quand nul n'auroit intérêt à l'être. Mais de quoi jouiſſois-je enfin quand j'étois ſeul ? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui eſt, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde ſenſible, & d'imaginable le monde intellectuel : je raſſemblois autour de moi tout ce qui pouvoit flatter mon cœur ; mes deſirs étoient la meſure de mes plaiſirs. Non, jamais les

Digitized by Google

plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, & j'ai cent fois plus joui de mes chimeres qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font triſtement meſurer la longueur des nuits, & que l'agitation de la fievre m'empêche de goûter un ſeul inſtant de ſommeil, ſouvent je me diſtrais de mon état préſent en ſongeant aux divers événemens de ma vie; & les repentirs, les doux ſouvenirs, les regrets, l'attendriſſement ſe partagent le ſoin de me faire oublier quelques momens mes ſouffrances. Quels tems croiriez-vous, Monſieur, que je me rappelle le plus ſouvent & le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne ſont point les plaiſirs de ma jeuneſſe, ils furent trop rares, trop mêlés d'amertumes, & ſont déjà trop loin de moi. Ce ſont ceux de ma retraite, ce ſont mes promenades ſolitaires, ce ſont ces jours rapides mais délicieux que j'ai paſſés tous entiers avec moi ſeul, avec ma bonne & ſimple gouvernante, avec mon chien bien aimé, ma vieille chatte, avec les oiſeaux de la campagne & les biches de la forêt; avec la nature entiere & ſon inconcevable Auteur. En me levant avant le ſoleil pour

Digitized by Google

aller voir, contempler son lever dans mon jardin; quand je voyois commencer une belle journée, mon premier souhait étoit que ni lettres, ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissois tous avec plaisir, parce que je pouvois les remettre à un autre tems, je me hâtois de dîner pour échapper aux importuns, & me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardens, je partois par le grand soleil avec le fidelle achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi, avant que j'eusse pu m'esquiver; mais quand une fois, j'avois pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençois à respirer en me sentant sauve, en me disant, me voilà maître de moi pour le reste de ce jour! J'allois alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes, n'annonçât la servitude & la domination, quelque asyle où je pusse croire avoir pénétré le premier, & où nul tiers im-

Digitized by Google

portun ne vînt s'interposer entre la nature & moi. C'étoit là qu'elle sembloit déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts, & la pourpre des bruyeres frappoient mes yeux d'un luxe qui touchoit mon cœur; la majesté des arbres qui me couvroient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnoient, l'étonnante variété des herbes & des fleurs que je foulois sous mes pieds, tenoient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation & d'admiration : le concours de tant d'objets intéressans qui se disputoient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisoit mon humeur rêveuse & paresseuse, & me faisoit souvent redire en moi-même; non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.

Mon imagination ne laissoit pas longtems déserte la terre ainsi parée. Je la peuplois bientôt d'êtres selon mon cœur, & chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportois dans les asyles de la nature, des hommes dignes de les habiter. Je m'en formois une société charmante dont je ne

Digitized by Google

me sentois pas indigne, je me faisois un siecle d'or à ma fantaisie, & remplissant ces beaux jours de toutes les scenes de ma vie, qui m'avoient laissé de doux souvenirs, & de toutes celles que mon cœur pouvoit desirer encore, je m'attendrissois jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, & qui sont désormais si loin des hommes. O si dans ces momens quelque idée de Paris, de mon siecle, & de ma petite gloriole d'Auteur, venoit troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassois à l'instant pour me livrer sans distraction, aux sentimens exquis dont mon ame étoit pleine! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimeres venoit quelquefois la contrister tout-à-coup. Quand tous mes rêves se seroient tournés en réalités, ils ne m'auroient pas suffi; j'aurois imaginé, rêvé, desiré encore. Je trouvois en moi un vide inexplicable que rien n'auroit pu remplir; un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avois pas d'idée, & dont pourtant je sentois le besoin. Hé bien, Monsieur, cela même étoit jouif-

ſance, puiſque j'en étois pénétré d'un ſentiment très-vif & d'une triſteſſe attirante, que je n'aurois pas voulu ne pas avoir.

Bientôt de la ſurface de la terre, j'élevois mes idées à tous les êtres de la nature, au ſyſtême univerſel des choſes, à l'Etre incompréhenſible qui embraſſe tout. Alors l'eſprit perdu dans cette immenſité, je ne penſois pas, je ne raiſonnois pas, je ne philoſophois pas; je me ſentois avec une ſorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrois avec raviſſement à la confuſion de ces grandes idées, j'aimois à me perdre en imagination dans l'eſpace, mon cœur reſſerré dans les bornes des êtres s'y trouvoit trop à l'étroit, j'étouffois dans l'univers, j'aurois voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que ſi j'euſſe dévoilé tous les myſteres de la nature, je me ſerois ſenti dans une ſituation moins délicieuſe, que cette étourdiſſante extaſe à laquelle mon eſprit ſe livroit ſans retenue, & qui dans l'agitation de mes tranſports, me faiſoit écrier quelquefois, ô grand Etre! ô grand Etre! ſans pouvoir dire, ni penſer rien de plus,

Digitized by Google

Ainsi s'écouloient dans un délire continuel, les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées ; & quand le coucher du soleil me faisoit songer à la retraite, étonné de la rapidité du tems, je croyois n'avoir pas assez mis à profit ma journée, je pensois en pouvoir jouir davantage encore, & pour réparer le tems perdu, je me disois ; je reviendrai demain.

Je revenois à petit pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content ; je me reposois agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose, que sentir le calme & le bonheur de ma situation. Je trouvois mon couvert mis sur ma terrasse. Je soupois de grand appétit dans mon petit domestique, nulle image de servitude & de dépendance ne troubloit la bienveillance qui nous unissoit tous. Mon chien lui-même étoit mon ami, non mon esclave, nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi ; ma gaîté durant toute la soirée témoignoit que j'avois vécu seul tout le jour ; j'étois bien diffé-

rent quand j'avois vu de la compagnie ; j'étois rarement content des autres, & jamais de moi. Le soir j'étois grondeur & taciturne : cette remarque est de ma gouvernante, & depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvois dans mon lit un repos de corps & d'ame, cent fois plus doux, que le sommeil même.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie, bonheur sans amertume, sans ennuis, sans regrets, & auquel j'aurois borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, Monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, & n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations, que les intelligences célestes. Mais un corps qui souffre, ôte à l'esprit sa liberté ; désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune, il faut m'en délivrer pour être à moi, & l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances, ne sert plus qu'à me faire attendre

Digitized by Google

avec moins d'effroi, le moment de les goûter ſans diſtraction.

Mais me voici déjà à la fin de ma ſeconde feuille. Il m'en faudroit pourtant encore une. Encore une lettre donc, & puis plus. Pardon, Monſieur, quoique j'aime trop à parler de moi, je n'aime pas en parler avec tout le monde, c'eſt ce qui me fait abuſer de l'occaſion quand je l'ai, & qu'elle me plaît. Voilà mon tort & mon excuſe. Je vous prie de la prendre en gré.

Digitized by Google

QUATRIEME LETTRE.

28 Janvier 1762.

JE vous ài montré, Monſieur, dans le ſecret de mon cœur, les vrais motifs de ma retraite & de toute ma conduite; motifs bien moins nobles ſans doute que vous ne les avez ſuppoſés, mais tels pourtant qu'ils me rendent content de moi-même, & m'inſpirent la fierté d'ame d'un homme qui ſe ſent bien ordonné, & qui ayant eu le courage de faire ce qu'il falloit pour l'être, croit pouvoir s'en imputer le mérite. Il dépendoit de moi, non de me faire un autre tempérament, ni un autre caractere, mais de tirer parti du mien, pour me rendre bon à moi-même, & nullement méchant aux autres. C'eſt beaucoup que cela, Monſieur, & peu d'hommes en peuvent dire autant. Auſſi je ne vous déguiſerai point que,

Digitized by Google

malgré le ſentiment de mes vices, j'ai pour moi une haute eſtime.

Vos gens de Lettres ont beau crier qu'un homme ſeul eſt inutile à tout le monde, & ne remplit pas ſes devoirs dans la ſociété. J'eſtime moi, les payſans de Montmorenci des membres plus utiles de la ſociété, que tous ces tas de déſœuvrés payés de la graiſſe du peuple, pour aller ſix fois la ſemaine bavarder dans une Académie; & je ſuis plus content de pouvoir dans l'occaſion, faire quelque plaiſir à mes pauvres voiſins, que d'aider à parvenir à ces foules de petits intrigans, dont Paris eſt plein, qui tous aſpirent à l'honneur d'être des fripons en place, & que pour le bien public, ainſi que pour le leur, on devroit tous renvoyer labourer la terre dans leurs provinces. C'eſt quelque choſe que de donner aux hommes l'exemple de la vie qu'ils devroient tous mener. C'eſt quelque choſe quand on n'a plus ni force, ni ſanté pour travailler de ſes bras, d'oſer de ſa retraite, faire entendre la voix de la vérité. C'eſt quelque choſe d'avertir les hommes de la folie des opinions qui les rendent miſé-

Digitized by Google

rables. C'est quelque chose d'avoir pu contribuer à empêcher, ou différer au moins dans ma patrie, l'établissement pernicieux que pour faire sa cour à Voltaire à nos dépens, d'Alembert vouloit qu'on fît parmi nous. Si j'eusse véeu dans Geneve, je n'aurois pu, ni publier l'Epître dédicatoire du discours sur l'inégalité, ni parler même de l'établissement de la comédie, du ton que je l'ai fait. Je serois beaucoup plus inutile à mes Compatriotes, vivant au milieu d'eux, que je ne puis l'être dans l'occasion de ma retraite. Qu'importe en quel lieu j'habite, si j'agis où je dois agir? D'ailleurs, les habitans de Montmorenci sont-ils moins hommes que les Parisiens, & quand je puis en dissuader quelqu'un d'envoyer son enfant se corrompre à la ville, fais-je moins de bien que si je pouvois de la ville le renvoyer au foyer paternel? Mon indigence seule ne m'empêcheroit-elle pas d'être inutile de la maniere que tous ces beaux parleurs l'entendent; & puisque je ne mange du pain qu'autant que j'en gagne, ne suis-je pas forcé de travailler pour ma subsistance, & de payer à la société tout

le besoin que je puis avoir d'elle ? Il est vrai que je me suis refusé aux occupations qui ne m'étoient pas propres; ne me sentant point le talent qui pouvoit me faire mériter le bien que vous m'avez voulu faire, l'accepter eût été le voler à quelque homme de lettres aussi indigent que moi, & plus capable de ce travail-là; en me l'offrant vous supposiez que j'étois en état de faire un extrait, que je pouvois m'occuper de matieres qui m'étoient indifférentes, & cela n'étant pas, je vous aurois trompé, je me serois rendu indigne de vos bontés, en me conduisant autrement que je n'ai fait; on n'est jamais excusable de faire mal ce qu'on fait volontairement: je serois maintenant mécontent de moi, & vous aussi; & je ne goûterois pas le plaisir que je prends à vous écrire. Enfin tant que mes forces me l'ont permis, en travaillant pour moi, j'ai fait selon ma portée tout ce que j'ai pu pour la société; si j'ai peu fait pour elle, j'en ai encore moins exigé, & je me crois si bien quitte avec elle dans l'état où je suis, que si je pouvois désormais me reposer tout-à-fait, & vivre

Digitized by Google

pour moi seul, je le ferois sans scrupule. J'écarterai du moins de moi de toutes mes forces, l'importunité du bruit public. Quand je vivrois encore cent ans, je n'écrirois pas une ligne pour la presse, & ne croirois vraiment recommencer à vivre, que quand je serois tout-à-fait oublié.

J'avoue pourtant qu'il a tenu à peu, que je ne me sois trouvé rengagé dans le monde, & que je n'aye abandonné ma solitude, non par dégoût pour elle, mais par un goût non moins vif que j'ai failli lui préférer. Il faudroit, Monsieur, que vous connussiez l'état de délaissement & d'abandon de tous mes amis où je me trouvois, & la profonde douleur dont mon ame en étoit affectée, lorsque Monsieur & Madame de Luxembourg desirerent de me connoître, pour juger de l'impression que firent sur mon cœur affligé leurs avances & leurs caresses. J'étois mourant; sans eux je serois infailliblement mort de tristesse; ils m'ont rendu la vie, il est bien juste que je l'employe à les aimer.

J'ai un cœur très-aimant, mais qui peut se suffire à lui-même. J'aime trop

Digitized by Google

les hommes pour avoir beſoin de choix parmi eux; je les aime tous, & c'eſt parce que je les aime, que je hais l'injuſtice; c'eſt parce que je les aime, que je les fuis; je ſouffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas ; cet intérêt pour l'eſpece ſuffit pour nourrir mon cœur; je n'ai pas beſoin d'amis particuliers, mais quand j'en ai, j'ai grand beſoin de ne les pas perdre ; car quand ils ſe détachent, ils me déchirent, en cela d'autant plus coupables, que je ne leur demande que de l'amitié, & que pourvu qu'ils m'aiment, & que je le ſache, je n'ai pas même beſoin de les voir. Mais ils ont toujours voulu mettre à la place du ſentiment, des ſoins & des ſervices que le public voyoit, & dont je n'avois que faire; quand je les aimois, ils ont voulu paroître m'aimer. Pour moi qui dédaigne en tout les apparences, je ne m'en ſuis pas contenté, & ne trouvant que cela, je me le ſuis tenu pour dit. Ils n'ont pas préciſément ceſſé de m'aimer, j'ai ſeulement découvert qu'ils ne m'aimoient pas.

Pour la premiere fois de ma vie, je me trouvai donc tout-à-coup le cœur ſeul, &

Digitized by Google

cela, ſeul auſſi dans ma retraite, & preſque auſſi malade que je le ſuis aujourd'hui. C'eſt dans ces circonſtances que commença ce nouvel attachement, qui m'a ſi bien dédommagé de tous les autres, & dont rien ne me dédommagera; car il durera, j'eſpere, autant que ma vie, & quoiqu'il arrive, il ſera le dernier. Je ne puis vous diſſimuler, Monſieur, que j'ai une violente averſion pour les états qui dominent les autres; j'ai même tort de dire que je ne puis le diſſimuler, car je n'ai nulle peine à vous l'avouer, à vous né d'un ſang illuſtre, fils du Chancelier de France, & premier Préſident d'une Cour ſouveraine; oui, Monſieur, à vous qui m'avez fait mille biens ſans me connoître, & à qui, malgré mon ingratitude naturelle, il ne m'en coûte rien d'être obligé. Je haïs les Grands, je haïs leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petiteſſe & tous leurs vices, & je les haïrois bien davantage ſi je les mépriſois moins. C'eſt avec ce ſentiment que j'ai été comme entraîné au château de Montmorenci; j'en ai vu les maîtres, ils m'ont aimé, & moi, Monſieur, je les ai aimés, & les aimerai tant que je

Digitized by Google

vivrai de toutes les forces de mon ame: je donnerois pour eux, je ne dis pas ma vie, le don feroit foible dans l'état où je fuis, je ne dis pas ma réputation parmi mes contemporains dont je ne me foucie gueres; mais la feule gloire qui ait jamais touché mon cœur, l'honneur que j'attends de la poftérité, & qu'elle me rendra parce qu'il m'eft dû, & que la poftérité eft toujours jufte. Mon cœur qui ne fait point s'attacher à demi, s'eft donné à eux fans réferve, & je ne m'en repens pas, je m'en repentirois même inutilement, car il ne feroit plus tems de m'en dédire. Dans la chaleur de l'enthoufiafme qu'ils m'ont infpiré, j'ai cent fois été fur le point de leur demander un afyle dans leur maifon pour y paffer le refte de mes jours auprès d'eux, & ils me l'auroient accordé avec joie, fi même, à la maniere dont ils s'y font pris, je ne dois pas me regarder comme ayant été prévenu par leurs offres. Ce projet eft certainement un de ceux que j'ai médité le plus long-tems, & avec le plus de complaifance. Cependant il a fallu fentir à la fin malgré moi, qu'il n'étoit pas bon. Je ne penfois qu'à

Digitized by Google

l'attachement des perſonnes ſans ſonger aux intermédiaires qui nous auroient tenus éloignés, & il y en avoit de tant de ſortes, ſur-tout dans l'incommodité attachée à mes maux, qu'un tel projet n'eſt excuſable, que par le ſentiment qui l'avoit inſpiré. D'ailleurs, la maniere de vivre qu'il auroit fallu prendre, choque trop directement tous mes goûts, toutes mes habitudes, je n'y aurois pas pu réſiſter ſeulement trois mois. Enfin nous aurions eu beau nous rapprocher d'habitation, la diſtance reſtant toujours la même entre les états, cette intimité délicieuſe qui fait le plus grand charme d'une étroite ſociété, eût toujours manqué à la nôtre; je n'aurois été ni l'ami, ni le domeſtique de Monſieur le Maréchal de Luxembourg; j'aurois été ſon hôte; en me ſentant hors de chez moi, j'aurois ſoupiré ſouvent après mon ancien aſyle, & il vaut cent fois mieux être éloigné des perſonnes qu'on aime, & deſirer d'être auprès d'elles, que de s'expoſer à faire un ſouhait oppoſé. Quelques degrés plus rapprochés euſſent peut-être fait révolution dans ma vie. J'ai cent fois ſuppoſé dans mes rêves Monſieur

Digitized by Google

Monſieur de Luxembourg point Duc, point Maréchal de France, mais bon Gentilhomme de campagne, habitant quelque vieux château, & J. J. Rouſſeau point Auteur, point faiſeur de livres, mais ayant un eſprit médiocre & un peu d'acquis, ſe préſentant au Seigneur châtelain & à la Dame, leur agréant, trouvant auprès d'eux le bonheur de ſa vie, & contribuant au leur; ſi pour rendre le rêve plus agréable, vous me permettiez de pouſſer d'un coup d'épaule le château de Malesherbes à demi-lieue de-là, il me ſemble, Monſieur, qu'en rêvant de cette maniere je n'aurois de long-tems envie de m'éveiller.

Mais c'en eſt fait; il ne me reſte plus qu'à terminer le long rêve; car les autres ſont déſormais tous hors de ſaiſon; & c'eſt beaucoup, ſi je puis me promettre encore quelques-unes des heures délicieuſes que j'ai paſſées au château de Montmorenci. Quoi qu'il en ſoit me voilà tel que je me ſens affecté, jugez-moi ſur tout ce fatras ſi j'en vaux la peine, car je n'y ſaurois mettre plus d'ordre, & je n'ai pas le courage de recommencer; ſi

Digitized by Google

ce tableau trop véridique m'ôte votre bienveillance, j'aurai cessé d'usurper ce qui ne m'appartenoit pas; mais si je la conserve, elle m'en deviendra plus chere, comme étant plus à moi.



Digitized by Google

LETTRE
A M. L'ABBÉ RAYNAL,
Alors Auteur du Mercure de France.

A Paris le 25 Juillet 1750.

VOUS le voulez, Monſieur, je ne réſiſte plus : il faut vous ouvrir un porte-feuille qui n'étoit pas deſtiné à voir le jour, & qui en eſt très-peu digne. Les plaintes du Public ſur ce déluge de mauvais écrits dont on l'inonde journellement, m'ont aſſez appris qu'il n'a que faire des miens ; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle ſeule j'aurois pu aſpirer, a peu flatté mon ambition. N'ayant pu vaincre mon penchant pour les lettres, j'ai preſque toujours écrit pour moi ſeul (*) ; & le Public ni mes amis n'auront pas à ſe plaindre que j'aye été pour eux *Recitator acerbus.* Or, on eſt toujours in-

(*) Pour juger ſi ce langage étoit ſincere, on voudra bien faire attention que celui qui parloit ainſi dans une lettre publique, avoit alors près de quarante ans.

Digitized by Google

dulgent à soi-même, & des écrits ainsi destinés à l'obscurité, l'Auteur même eût-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le seul desir de plaire peut surmonter le dégoût.

Une chose singuliere, c'est qu'ayant autrefois publié un seul ouvrage (*) où certainement il n'est point question de poésie, on me fasse aujourd'hui poëte malgré moi; on vient tous les jours me faire compliment sur des Comédies & d'autres Pieces de vers que je n'ai point faites, & que je ne suis pas capable de faire. C'est l'identité du nom de l'Auteur & du mien, qui m'attire cet honneur. J'en serois flatté, sans doute, si l'on pouvoit l'être des éloges qu'on dérobe à autrui; mais louer un homme de choses qui sont au-dessus de ses forces, c'est le faire songer à sa foiblesse.

Je m'étois essayé, je l'avoue, dans le genre lyrique, par un ouvrage loué des amateurs, décrié des artistes, & que la réunion de deux arts difficiles a fait exclure

(*) Dissertation sur la musique moderne. A Paris, chez Quillau Pere, 1743.

Digitized by Google

par ces derniers, avec autant de chaleur que si en effet il eût été excellent.

Je m'étois imaginé, en vrai Suisse, que pour réussir, il ne falloit que bien faire; mais ayant vu par l'expérience d'autrui, que bien faire est le premier & le plus grand obstacle qu'on trouve à surmonter dans cette carriere; & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens que je ne puis ni ne veux avoir, je me suis hâté de rentrer dans l'obscurité qui convient également à mes talens & à mon caractere, & où vous devriez me laisser pour l'honneur de votre journal.

Je suis, &c.

Digitized by Google

LETTRE
AU MÊME.
Sur l'usage dangereux des ustensiles de cuivre.

Juillet 1753.

JE crois, Monsieur, que vous verrez avec plaisir l'extrait ci-joint d'une lettre de Stockolm, que la personne à qui elle est adressée me charge de vous prier d'insérer dans le Mercure. L'objet en est de la derniere importance pour la vie des hommes; & plus la négligence du public est excessive à cet égard, plus les citoyens éclairés doivent redoubler de zele & d'activité pour la vaincre.

Tous les Chimistes de l'Europe nous avertissent depuis long-tems des mortelles qualités du cuivre, & des dangers auxquels on s'expose en faisant usage de ce pernicieux métal dans les batteries de cuisine. M. Rouelle de l'Académie des Sciences, est celui qui en a démontré plus sensiblement les funestes effets, & qui s'en est plaint avec le plus de véhémence. M. Thierri, docteur en médecine, a réuni dans une savante these qu'il soutint en 1749, sous la présidence de M. Falconnet,

Digitized by Google

une multitude de preuves capables d'effrayer tout homme raiſonnable qui fait quelque cas de ſa vie & de celle de ſes concitoyens. Ces Phyſiciens ont fait voir que le verd-de-gris, ou le cuivre diſſous, eſt un poiſon violent dont l'effet eſt toujours accompagné de ſymptômes affreux; que la vapeur même de ce métal eſt dangereuſe, puiſque les ouvriers qui le travaillent ſont ſujets à diverſes maladies mortelles ou habituelles; que toutes les menſtr ues, les graiſſes, les ſels, & l'eau même diſſolvent le cuivre, & en font du verd-de-gris; que l'étamage le plus exact ne fait que diminuer cette diſſolution; que l'étaim qu'on emploie dans cet étamage, n'eſt pas lui-même exempt de danger, malgré l'uſage indiſcret qu'on a fait juſqu'à préſent de ce métal, & que ce danger eſt plùs grand ou moindre, ſelon les différens étaims qu'on emploie, en raiſon de l'arſenic qui entre dans leur compoſition, ou du plomb qui entre dans leur alliage (*); que même, en ſuppo-

(*) Que le plomb diſſous ſoit un poiſon, les accidens funeſtes que cauſent tous les jours les vins falſifiés avec

Digitized by Google

ſant à l'étamage une précaution ſuffiſante, c'eſt une imprudence impardonnable de faire dépendre la vie & la ſanté des hommes d'une lame d'étaim très-déliée, qui s'uſe très-promptement (†) & de l'exactitude des domeſtiques & des cuiſiniers qui rejettent ordinairement les vaiſſeaux récemment étamés, à cauſe du mauvais goût que donnent les matieres employées à l'étamage : ils ont fait voir combien d'accidens affreux produits par le cuivre, ſont attribués tous les jours à des cauſes toutes différentes ; ils ont prouvé qu'une multitude de gens périſſent, & qu'un plus grand nombre encore ſont attaqués de mille diffé-

de la litharge, ne le prouvent que trop. Ainſi, pour employer ce métal avec ſûreté, il eſt important de bien connoître les diſſolvans qui l'attaquent.

(†) Il eſt aiſé de démontrer que de quelque maniere qu'on s'y prenne, on ne ſauroit, dans les uſages des vaiſſeaux de cuiſine, s'aſſurer pour un ſeul jour l'étamage le plus ſolide ; car, comme l'étaim entre en fuſion à un degré de feu fort inférieur à celui de la graiſſe bouillante, toutes les fois qu'un cuiſinier fait rouſſir du beurre, il ne lui eſt pas poſſible de garantir de la fuſion quelque partie de l'étamage, ni par conſéquent le ragoût du contact du cuivre.

rentes maladies, par l'uſage de ce métal dans nos cuiſines & dans nos fontaines; ſans ſe douter eux-mêmes de la véritable cauſe de leurs maux. Cependant, quoique la manufacture d'uſtenſiles de fer battu & étamé, qui eſt établie au fauxbourg St. Antoine, offre des moyens faciles de ſubſtituer dans les cuiſines une batterie moins diſpendieuſe, auſſi commode que celle de cuivre, & parfaitement ſaine, au moins quant au métal principal, l'indolence ordinaire aux hommes ſur les choſes qui leur ſont véritablement utiles, & les petites maximes que la pareſſe invente ſur les uſages établis, ſur-tout quand ils ſont mauvais, n'ont encore laiſſé que peu de progrès aux ſages avis des Chimiſtes, & n'ont proſcrit le cuivre que de peu de cuiſines. La répugnance des cuiſiniers à employer d'autres vaiſſeaux que ceux qu'ils connoiſſent, eſt un obſtacle dont on ne ſent toute la force que quand on connoît la pareſſe & la gourmandiſe des maîtres. Chacun ſait que la ſociété abonde en gens qui préferent l'indolence au repos, & le plaiſir au bonheur; mais on a bien de la peine à concevoir qu'il y en ait qui aiment

Digitized by Google

mieux s'expoſer à périr, eux & toute leur famille, dans des tourmens affreux, qu'à manger un ragoût brûlé.

Il faut raiſonner avec les ſages, & jamais avec le public. Il y a long-tems qu'on a comparé la multitude à un troupeau de moutons ; il lui faut des exemples au lieu de raiſons ; car chacun craint beaucoup plus d'être ridicule que d'être fou ou méchant. D'ailleurs, dans toutes les choſes qui concernent l'intérêt commun, preſque tous jugeant d'après leurs propres maximes, s'attachent moins à examiner la force des preuves, qu'à pénétrer les motifs ſecrets de celui qui les propoſe : par exemple, beaucoup d'honnêtes lecteurs ſoupçonneroient volontiers qu'avec de l'argent, le chef de la fabrique de fer battu, ou l'auteur des fontaines domeſtiques excitent mon zele en cette occaſion ; défiance aſſez naturelle dans un ſiecle de charlatanerie, où les plus grands fripons ont toujours l'intérêt public dans la bouche. L'exemple eſt en ceci plus perſuaſif que le raiſonnement, parce que la même défiance ayant vraiſemblablement dû naître auſſi dans l'eſprit des autres, on eſt porté à croire que ceux qu'elle n'a point

Digitized by Google

empêché d'adopter ce que l'on propoſe, ont trouvé pour cela des raiſons déciſives. Ainſi, au lieu de m'arrêter à montrer combien il eſt abſurde, même dans le doute, de laiſſer dans la cuiſine des uſtenſiles ſuſpects de poiſon, il vaut mieux dire que M. Duverney vient d'ordonner une batterie de fer pour l'école militaire, que M. le Prince de Conti a banni tout le cuivre de la ſienne; que M. le Duc de Duras Ambaſſadeur en Eſpagne, en a fait autant; & que ſon cuiſinier, qu'il conſulta là-deſſus, lui dit nettement que tous ceux de ſon métier qui ne s'accommodoient pas de la batterie de fer, tout auſſi bien que de celle de cuivre, étoient des ignorans, ou gens de mauvaiſe volonté. Pluſieurs particuliers ont ſuivi cet exemple, que les perſonnes éclairées, qui m'ont remis l'extrait ci-joint, ont donné depuis long-tems, ſans que leur table ſe reſſente le moins du monde de ce changement, que par la confiance avec laquelle on peut manger d'excellens ragoûts, très-bien préparés dans des vaiſſeaux de fer.

Mais que peut-on mettre ſous les yeux du public de plus frappant que cet extrait

même ? S'il y avoit au monde une nation qui dût s'oppofer à l'expulfion du cuivre, c'eft certainement la Suede, dont les mines de ce métal font la principale richeffe, & dont les peuples en général idolâtrent leurs anciens ufages. C'eft pourtant ce royaume fi riche en cuivre qui donne l'exemple aux autres, d'ôter à ce métal tous les emplois qui le rendent dangereux & qui intéreffent la vie des citoyens ; ce font ces peuples, fi attachés à leurs vieilles pratiques, qui renoncent fans peine à une multitude de commodités qu'ils retireroient de leurs mines, dès que la raifon & l'autorité des fages leur montrent le rifque que l'ufage indifcret de ce métal leur fait courir. Je voudrois pouvoir efpérer qu'un fi falutaire exemple fera fuivi dans le refte de l'Europe, où l'on ne doit pas avoir la même répugnance à profcrire, au moins dans les cuifines, un métal qu'on tire de dehors. Je voudrois que les avertiffemens publics des philofophes & des gens de lettres réveillaffent les peuples fur les dangers de toute efpece auxquels leur imprudence les expofe, & rappellaffent plus fouvent à tous les fouverains, que le foin de la

Digitized by Google

conſervation des hommes n'eſt pas ſeulement leur premier devoir, mais auſſi leur plus grand intérêt.

Je ſuis, &c.



Digitized by Google

LETTRE

A M. M***. A GENEVE.

Paris le 28 Novembre 1754.

EN répondant avec franchiſe à votre derniere lettre, en dépoſant mon cœur & mon ſort entre vos mains, je crois, Monſieur, vous donner une marque d'eſtime & de confiance moins équivoque que des louanges & des complimens, prodigués par la flatterie plus ſouvent que par l'amitié.

Oui, Monſieur, frappé des conformités que je trouve entre la conſtitution de gouvernement qui découle de mes principes, & celle qui exiſte réellement dans notre République, je me ſuis propoſé de lui dédier mon Diſcours ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité, & j'ai ſaiſi cette occaſion comme un heureux moyen d'honorer ma Patrie & ſes chefs par de juſtes éloges, d'y porter, s'il ſe peut, dans le fond des cœurs, l'olive que je ne vois encore que ſur des médailles, & d'exciter en même tems les hommes à

Digitized by Google

ſe rendre heureux par l'exemple d'un peuple qui l'eſt ou qui pourroit l'être ſans rien changer à ſon inſtitution. Je cherche en cela, ſelon ma coutume, moins à plaire qu'à me rendre utile : je ne compte pas en particulier ſur le ſuffrage de quiconque eſt de quelque parti ; car n'adoptant pour moi que celui de la juſtice & de la raiſon, je ne dois gueres eſpérer que tout homme qui ſuit d'autres regles, puiſſe être l'approbateur des miennes, & ſi cette conſidération ne m'a point retenu, c'eſt qu'en toute choſe le blâme de l'univers entier me touche beaucoup moins que l'aveu de ma conſcience. Mais, dites-vous, dédier un livre à la République, cela ne s'eſt jamais fait. Tant mieux, Monſieur; dans les choſes louables, il vaut mieux donner l'exemple que le recevoir, & je crois n'avoir que de trop juſtes raiſons pour n'être l'imitateur de perſonne; ainſi, votre objection n'eſt au fond qu'un préjugé de plus en ma faveur, car depuis long-tems il ne reſte plus de mauvaiſe action à tenter, & quoi qu'on en pût dire, il s'agiroit moins de ſavoir ſi la choſe s'eſt faite ou non, que ſi elle eſt bien ou mal en ſoi, de quoi je

Digitized by Google

vous laiſſe le juge. Quant à ce que vous ajoutez qu'après ce qui s'eſt paſſé, de telles nouveautés peuvent être dangereuſes, c'eſt-là une grande vérité à d'autres égards; mais à celui-ci, je trouve au contraire ma démarche d'autant plus à ſa place après ce qui s'eſt paſſé, que mes éloges étant pour les Magiſtrats, & mes exhortations pour les Citoyens, il convient que le tout s'adreſſe à la République, pour avoir occaſion de parler à ſes divers membres, & pour ôter à ma Dédicace toute apparence de partialité. Je ſais qu'il y a des choſes qu'il ne faut point rappeller; & j'eſpere que vous me croyez aſſez de jugement pour n'en uſer à cet égard, qu'avec une réſerve dans laquelle j'ai plus conſulté le goût des autres que le mien : car je ne penſe pas qu'il ſoit d'une adroite politique, de pouſſer cette maxime juſqu'au ſcrupule. La mémoire d'Eroſtrate nous apprend, que c'eſt un mauvais moyen de faire oublier les choſes, que d'ôter la liberté d'en parler : mais ſi vous faites qu'on n'en parle qu'avec douleur, vous ferez bientôt qu'on n'en parlera plus. Il y a je ne ſais quelle circonſpection puſillanime fort goûtée en ce

ſiecle, & qui, voyant par-tout des inconvéniens, ſe borne par ſageſſe, à ne faire ni bien ni mal; j'aime mieux une hardieſſe généreuſe qui, pour bien faire, ſecoue quelquefois le puérile joug de la bienſéance.

Qu'un zele indiſcret m'abuſe peut-être, que prenant mes erreurs pour des vérités utiles, avec les meilleures intentions du monde je puiſſe faire plus de mal que de bien; je n'ai rien à répondre à cela, ſi ce n'eſt, qu'une ſemblable raiſon devroit retenir tout homme droit, & laiſſer l'univers à la diſcrétion du méchant & de l'étourdi, parce que les objections, tirées de la ſeule foibleſſe de la nature, ont force contre quelque homme que ce ſoit, & qu'il n'y a perſonne qui ne dût être ſuſpect à ſoi-même, s'il ne ſe repoſoit de la juſteſſe de ſes lumieres, ſur la droiture de ſon cœur; c'eſt ce que je dois pouvoir faire ſans témérité, parce qu'iſolé parmi les hommes, ne tenant à rien dans la ſociété, dépouillé de toute eſpece de prétention, & ne cherchant mon bonheur même que dans celui des autres, je crois, du moins, être exempt de ces préjugés d'état qui font plier le jugement des plus

Digitized by Google

ſages aux maximes qui leur ſont avantageuſes. Je pourrois, il eſt vrai, conſulter des gens plus habiles que moi, & je le ferois volontiers, ſi je ne ſavois que leur intérêt me conſeillera toujours avant leur raiſon. En un mot, pour parler ici ſans détour, je me fie encore plus à mon déſintéreſſement, qu'aux lumieres de qui que ce puiſſe être.

Quoi qu'en général, je faſſe très-peu de cas des étiquettes de procédés, & que j'en aye depuis long-tems ſecoué le joug plus peſant qu'utile, je penſe avec vous qu'il auroit convenu d'obtenir l'agrément de la République ou du Conſeil, comme c'eſt aſſez l'uſage en pareil cas; & j'étois ſi bien de cet avis, que mon voyage fut fait en partie, dans l'intention de ſolliciter cet agrément; mais il me fallut peu de tems & d'obſervations pour reconnoître l'impoſſibilité de l'obtenir; je ſentis que demander une telle permiſſion, c'étoit vouloir un refus, & qu'alors ma démarche qui péche tout au plus contre une certaine bienſéance dont pluſieurs ſe ſont diſpenſés, ſeroit par-là devenue une déſobéiſſance condamnable, ſi j'avois perſiſté, ou l'étour-

Digitized by Google

derie d'un ſot, ſi j'euſſe abandonné mon deſſein : car ayant appris que dès le mois de Mai dernier, il s'étoit fait à mon inſçu des copies de l'ouvrage & de la Dédicace, dont je n'étois plus le maître de prévenir l'abus, je vis que je ne l'étois pas non plus de renoncer à mon projet, ſans m'expoſer à le voir exécuter par d'autres.

Votre lettre m'apprend elle-même que vous ne ſentez pas moins que moi toutes les difficultés que j'avois prévues; or, vous ſavez qu'à force de ſe rendre difficile ſur les permiſſions indifférentes, on invite les hommes à s'en paſſer : c'eſt ainſi que l'exceſſive circonſpection du feu Chancelier, ſur l'impreſſion des meilleurs livres, fit enfin qu'on ne lui préſentoit plus de manuſcrits, & que les livres ne s'imprimoient pas moins, quoique cette impreſſion faite contre les loix, fût réellement criminelle, au lieu qu'une Dédicace non communiquée, n'eſt tout au plus qu'une impoliteſſe; & loin qu'un tel procédé ſoit blâmable par ſa nature, il eſt au fond plus conforme à l'honnêteté que l'uſage établi; car il y a je ne ſais quoi de lâche, à demander aux gens la permiſſion de les louer, & d'indécent à

l'accorder. Ne croyez pas, non plus, qu'une telle conduite soit sans exemple : je puis vous faire voir des livres dédiés à la nation Françoise, d'autres au peuple Anglois, sans qu'on ait fait un crime aux Auteurs de n'avoir eu pour cela ni le consentement de la nation, ni celui du Prince qui surement leur eût été refusé, parce que dans toute Monarchie, le roi veut être l'Etat lui tout seul, & ne prétend pas que le peuple soit quelque chose.

Au reste, si j'avois eu à m'ouvrir à quelqu'un sur cette affaire, ç'auroit été à M. le Premier moins qu'à qui que ce soit au monde. J'honore & j'aime trop ce digne & respectable Magistrat, pour avoir voulu le compromettre en la moindre chose, & l'exposer au chagrin de déplaire peut-être à beaucoup de gens, en favorisant mon projet ; ou d'être forcé, peut-être, à le blâmer contre son propre sentiment. Vous pouvez croire qu'ayant réfléchi long-tems sur les matieres de Gouvernement, je n'ignore pas la force de ces petites maximes d'Etat qu'un sage Magistrat est obligé de suivre, quoiqu'il en sente lui-même toute la frivolité.

Digitized by Google

Vous conviendrez que je ne pouvois obtenir l'aveu du Conſeil, ſans que mon ouvrage fût examiné; or, penſez-vous que j'ignore ce que c'eſt que ces examens, & combien l'amour-propre des cenſeurs les mieux intentionnés, & les préjugés des plus éclairés, leur font mettre d'opiniâtreté & de hauteur à la place de la raiſon, & leur font rayer d'excellentes choſes, uniquement parce qu'elles ne ſont pas dans leur maniere de penſer & qu'ils ne les ont pas méditées auſſi profondément que l'Auteur? N'ai-je pas eu ici mille altercations avec les miens? Quoique gens d'eſprit & d'honneur, ils m'ont toujours déſolé par de miſérables chicanes, qui n'avoient ni le ſens commun, ni d'autre cauſe qu'une vile puſillanimité, ou la vanité de vouloir tout ſavoir mieux qu'un autre. Je n'ai jamais cédé, parce que je ne céde qu'à la raiſon; le Magiſtrat a été notre juge, & il s'eſt toujours trouvé que les cenſeurs avoient tort. Quand je répondis au Roi de Pologne, je devois ſelon eux, lui envoyer mon manuſcrit, & ne le publier qu'avec ſon agrément; c'étoit, prétendoient-ils, manquer de

respect au pere de la Reine que de l'attaquer publiquement, sur-tout avec la fierté qu'ils trouvoient dans ma réponse; & ils ajoutoient même, que ma sureté exigeoit des précautions; je n'en ai pris aucune; je n'ai point envoyé mon manuscrit au Prince; je me suis fié à l'honnêteté publique, comme je fais encore aujourd'hui, & l'événement a prouvé que j'avois raison. Mais à Geneve il n'en iroit pas comme ici; la décision de mes censeurs seroit sans appel; je me verrois réduit à me taire, ou à donner sous mon nom, le sentiment d'autrui; & je ne veux faire ni l'un ni l'autre. Mon expérience m'a donc fait prendre la ferme résolution d'être désormais mon unique censeur; je n'en aurois jamais de plus sévere, & mes principes n'en ont pas besoin d'autres, non plus que mes mœurs: puisque tous ces gens-là regardent toujours à mille choses étrangeres dont je ne me soucie point, j'aime mieux m'en rapporter à ce juge intérieur & incorruptible qui ne passe rien de mauvais, & ne condamne rien de bon, & qui ne trompe jamais quand on le consulte de bonne foi. J'espere que

Digitized by Google

vous trouverez qu'il n'a pas mal fait ſon devoir dans l'ouvrage en queſtion, dont tout le monde ſera content, & qui n'auroit pourtant obtenu l'approbation de perſonne.

Vous devez ſentir encore, que l'irrégularité qu'on peut trouver dans mon procédé, eſt toute à mon préjudice & à l'avantage du Gouvernement. S'il y a quelque choſe de bon dans mon ouvrage, on pourra s'en prévaloir ; s'il y a quelque choſe de mauvais, on pourra le déſavouer ; on pourra m'approuver ou me blâmer ſelon les intérêts particuliers, ou le jugement du public. On pourroit même proſcrire mon livre, ſi l'Auteur & l'Etat avoient ce malheur que le Conſeil n'en fût pas content ; toutes choſes qu'on ne pourroit plus faire, après en avoir approuvé la Dédicace. En un mot, ſi j'ai bien dit en l'honneur de ma Patrie, la gloire en ſera pour elle : ſi j'ai mal dit, le blâme en retombera ſur moi ſeul. Un bon citoyen peut-il ſe faire un ſcrupule d'avoir à courir de tels riſques ?

Je ſupprime toutes les conſidérations perſonnelles qui peuvent me regarder, parce qu'elles ne doivent jamais entrer

Digitized by Google

dans les motifs d'un homme de bien, qui travaille pour l'utilité publique. Si le détachement d'un cœur qui ne tient ni à la gloire, ni à la fortune, ni même à la vie, peut le rendre digne d'annoncer la vérité, j'ose me croire appellé à cette vocation sublime: c'est pour faire aux hommes du bien selon mon pouvoir, que je m'abstiens d'en recevoir d'eux, & que je chéris ma pauvreté & mon indépendance. Je ne veux point supposer que de tels sentimens puissent jamais me nuire auprès de mes concitoyens; & c'est sans le prévoir, ni le craindre, que je prépare mon ame à cette derniere épreuve, la seule à laquelle je puisse être sensible. Croyez que je veux être jusqu'au tombeau, honnête, vrai, & citoyen zélé; & que s'il falloit me priver à cette occasion, du doux séjour de la Patrie, je couronnerois ainsi les sacrifices que j'ai faits à l'amour des hommes & de la vérité, par celui de tous qui coûte le plus à mon cœur, & qui par conséquent m'honore le plus.

Vous comprendrez aisément que cette lettre est pour vous seul; j'aurois pu vous en écrire une pour être vue dans un style fort

fort différent ; mais outre que ces petites adresses répugnent à mon caractere, elles ne répugneroient pas moins à ce que je connois du vôtre ; & je me saurai gré toute ma vie, d'avoir profité de cette occasion de m'ouvrir à vous sans réserve, & de me confier à la discrétion d'un homme de bien qui a de l'amitié pour moi. Bonjour, Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur avec attendrissement & respect.

LETTRE
A M. VERNES.

A Paris le 2 Avril 1755.

POUR le coup, Monsieur, voici bien du retard ; mais outre que je ne vous ai point caché mes défauts, vous devez songer qu'un ouvrier & un malade ne disposent pas de leur tems comme ils aimeroient le mieux. D'ailleurs, l'amitié se plaît à pardonner, & l'on n'y met gueres la sévérité qu'à la place du sentiment. Ainsi je crois pouvoir compter sur votre indulgence.

Vous voilà donc, Messieurs, devenus Auteurs périodiques. Je vous avoue que ce projet ne me rit pas autant qu'à vous : j'ai du regret de voir des hommes faits pour élever des monumens, se contenter de porter des matériaux, & d'architectes se faire manoeuvres. Qu'est-ce qu'un livre périodique ? Un ouvrage éphémere, sans mérite & sans utilité, dont la lecture négligée & méprisée par des gens de Lettres, ne sert qu'à donner aux femmes & aux sots

Digitized by Google

de la vanité sans instruction, & dont le sort, après avoir brillé le matin sur la toilette, est de mourir le soir dans la garderobe. D'ailleurs, pouvez-vous vous résoudre à prendre des pieces dans les journaux & jusques dans le *Mercure*, & à compiler des compilations? S'il n'est pas impossible qu'il s'y trouve quelque bon morceau, il est impossible que pour le déterrer, vous n'ayez le dégoût d'en lire toujours une multitude de détestables. La philosophie du cœur coûtera cher à l'esprit, s'il faut le remplir de tous ces fatras. Enfin, quand vous auriez assez de zele pour soutenir l'ennui de toutes ces lectures, qui vous répondra que votre choix sera fait comme il doit l'être, que l'attrait de vos vues particulieres ne l'emportera pas souvent sur l'utilité publique, ou que si vous ne songez qu'à cette utilité l'agrément n'en souffrira point? Vous n'ignorez pas qu'un bon choix littéraire est le fruit du goût le plus exquis, & qu'avec tout l'esprit & toutes les connoissances imaginables, le goût ne peut assez se perfectionner dans une petite ville, pour y acquérir cette sureté nécessaire à la formation d'un recueil.

Digitized by Google

Si le vôtre est excellent, qui le sentira ? S'il est médiocre & par conséquent détestable ; aussi ridicule que le mercure Suisse, il mourra de sa mort naturelle après avoir amusé pendant quelques mois les caillettes du pays de Vaud. Croyez-moi, Monsieur, ce n'est point cette espece d'ouvrage qui nous convient. Des ouvrages graves & profonds peuvent nous honorer, tout le colifichet de cette petite philosophie à la mode nous va fort mal. Les grands objets tels que la vertu & la liberté étendent & fortifient l'esprit, les petits tels que la poésie & les beaux-arts lui donnent plus de délicatesse & de subtilité. Il faut un télescope pour les uns & un microscope pour les autres, & les hommes accoutumés à mesurer le ciel, ne sauroient disséquer des mouches ; voilà pourquoi Geneve est le pays de la sagesse & de la raison, & Paris le siége du goût. Laissons-en donc les rafinemens à ces myopes de la littérature, qui passent leur vie à regarder des cirons au bout de leur nez ; sachons être plus fiers du goût qui nous manque qu'eux de celui qu'ils ont ; & tandis qu'ils feront des journaux & des brochures pour les

Digitized by Google

ruelles, tâchons de faire des livres utiles & dignes de l'immortalité.

Après vous avoir tenu le langage de l'amitié, je n'en oublierai pas les procédés, & si vous persistez dans votre projet, je ferai de mon mieux un morceau tel que vous le souhaiterez pour y remplir un vide tant bien que mal.

Digitized by Google

LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE (*).

Aux Délices près de Genève 1755.

J'AI reçu, Monſieur, votre nouveau livre contre le genre-humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance & notre foibleſſe ſe promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes : il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre, & je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller

(*) L'Auteur de cette lettre la fit imprimer un peu changée & augmentée. La voici telle qu'il me l'écrivit.

Digitized by Google

trouver les Sauvages du Canada, premiérement parce que les maladies auxquelles je suis condamné me rendent un médecin d'Europe néceſſaire; ſecondement parce que la guerre eſt portée dans ce pays-là, & que les exemples de nos nations ont rendu les Sauvages preſque auſſi méchans que nous. Je me borne à être un ſauvage paiſible dans la ſolitude que j'ai choiſie auprès de votre patrie où vous devriez être.

J'avoue avec vous que les belles-lettres & les ſciences ont cauſé quelquefois beaucoup de mal.

Les ennemis du Taſſe firent de ſa vie un tiſſu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les priſons à ſoixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre, & ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt qu'ils l'obligerent à ſe retracter.

Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire Encyclopédique, ceux qui oſoient être leurs rivaux, les traiterent de Déïſtes, d'Athées, & même de Janſéniſtes. Si j'oſois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perſécution pour récompenſe, je vous ferois voir une troupe de miſérables acharnés à

Digitized by Google

me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe; une bibliothéque de calomnies ridicules imprimée contre moi; un prêtre exjésuite que j'avois sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles diffamatoires, du service que je lui avois rendu; un homme plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du siecle de Louis XIV, avec des notes où la plus crasse ignorance débite les calomnies les plus effrontées; un autre qui vend à un Libraire une prétendue histoire universelle sous mon nom, & le Libraire assez avide ou assez sot pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits & de noms estropiés; & enfin des hommes assez lâches & assez méchans, pour m'imputer cette rapsodie. Je vous ferois voir la société infectée de ce genre d'hommes, inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de laquais soit de manoeuvre, & sachant malheureusement lire & écrire, se font courtiers de la littérature, volent des manuscrits, les défigurent & les vendent. Je pourrois me plaindre qu'une plaisanterie, faite il y a

Digitized by Google

plus de trente ans, ſur le même ſujet que Chapelain eut la bêtiſe de traiter ſérieuſement, court aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'infâme avarice de ces malheureux, qui l'ont défigurée avec autant de ſottiſe que de malice, & qui, au bout de trente ans, vendent par-tout cet ouvrage, lequel certainement n'eſt plus le mien, & qui eſt devenu le leur. J'ajouterois qu'en dernier lieu, on a oſé fouiller dans les archives les plus reſpectables, & y voler une partie des mémoires que j'y avois mis en dépôt, lorſque j'étois Hiſtoriographe de France, & qu'on a vendu à un Libraire de Paris le fruit de mes travaux. Je vous peindrois l'ingratitude, l'impoſture, & la rapine me pourſuivant juſqu'aux pieds des Alpes, & juſqu'au bord de mon tombeau.

Mais, Monſieur, avouez auſſi que ces épines attachées à la littérature & à la réputation, ne ſont que des fleurs en comparaiſon des autres maux qui de tous tems ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Lucrece, ni Virgile, ni Horace, ne furent les auteurs des proſcriptions de Marius, de Sylla, de ce débau-

Digitized by Google

ché d'Antoine, de cet imbécille Lépide, de ce tyran sans courage Octave Cepias surnommé si lâchement Auguste.

Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la St. Barthelemi, & que la tragédie du Cid ne causa pas les guerres de la Fronde. Les grands crimes n'ont été commis que par de célebres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-Kan qui ne savoit pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent, & elles font même votre gloire dans le tems que vous écrivez contre elles. Vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, & comme le pere Mallebranche dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Monsieur Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudroit la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, & brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement & avec la plus tendre estime, Monsieur, votre &c.

Digitized by Google

RÉPONSE.

A Paris le 10 Septembre 1755.

C'EST à moi, Monſieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes triſtes rêveries, je n'ai point cru vous faire un préſent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir & vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Senſible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoiſſance de mes concitoyens, & j'eſpere qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorſqu'ils auront profité des inſtructions que vous pouvez leur donner. Embelliſſez l'aſyle que vous avez choiſi : éclairez un peuple digne de vos leçons ; &, vous qui ſavez ſi bien peindre les vertus & la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aſpire pas à nous rétablir dans notre bêtiſe, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monſieur, ce retour ſeroit un miracle, ſi grand à la fois & ſi nuiſible, qu'il n'appartien-

droit qu'à Dieu de le faire & qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgraces qui poursuivent les hommes célebres dans les Lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, & qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de miseres, que quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont gueres moins inondés. D'ailleurs, il y a dans le progrès des choses des liaisons cachées que le vulgaire n'apperçoit pas; mais qui n'échapperont point à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Séneque, ni Tacite; ce ne sont ni les savans, ni les poëtes qui ont produit les malheurs de Rome & les crimes des Romains: mais sans le poison lent & secret qui corrompit peu-à-peu le plus vigoureux Gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrece, ni Salluste n'eussent point existé

ou n'euſſent point écrit. Le ſiecle aimable de Lélius & de Térence amenoit de loin le ſiecle brillant d'Auguſte & d'Horace, & enfin les ſiecles horribles de Séneque & de Néron, de Domitien & de Martial. Le goût des Lettres & des Arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente ; & s'il eſt vrai que tous les progrès humains ſont pernicieux à l'eſpece, ceux de l'eſprit & des connoiſſances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélérent bientôt nos malheurs. Mais il vient un tems où le mal eſt tel, que les cauſes mêmes qui l'ont fait naître, ſont néceſſaires pour l'empêcher d'augmenter ; c'eſt le fer qu'il faut laiſſer dans la plaie, de peur que le bleſſé n'expire en l'arrachant. Quant à moi, ſi j'avois ſuivi ma premiere vocation, & que je n'euſſe ni lu ni écrit, j'en aurois ſans doute été plus heureux. Cependant, ſi les Lettres étoient maintenant anéanties, je ſerois privé du ſeul plaiſir qui me reſte. C'eſt dans leur ſein que je me conſole de tous mes maux : c'eſt parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, & que j'apprends à jouir de la vie ſans craindre la mort. Je leur dois le peu

Digitized by Google

que je ſuis ; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous ; mais conſultons l'intérêt dans nos affaires & la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des Philoſophes, des Hiſtoriens, des Savans pour éclairer le monde & conduire ſes aveugles habitans ; ſi le ſage Memnon m'a dit vrai, je ne connois rien de ſi fou qu'un peuple de ſages.

Convenez-en, Monſieur ; s'il eſt bon que les grands génies inſtruiſent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs inſtructions : ſi chacun ſe mêle d'en donner, qui les voudra recevoir ? Les boiteux, dit Montaigne, ſont mal propres aux exercices du corps, & aux exercices de l'eſprit les ames boiteuſes.

Mais en ce ſiecle ſavant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des ſages pour les juger non pour s'inſtruire. Jamais on ne vit tant de dandins. Le théâtre en fourmille, les cafés retentiſſent de leurs ſentences ; ils les affichent dans les journaux, les quais ſont couverts de leurs écrits, & j'entends critiquer l'Orphelin (*), parce

(*) *Tragédie de M. de Voltaire qu'on jouoit dans ce tems là.*

Digitized by Google

qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la premiere source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, & que ce que nous ne savons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout ? si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls Philosophes en eussent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent Myrmidons n'aspiroient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortege des triomphateurs : c'est l'empressement du public pour tous vos écrits, qui produit les vols dont

Digitized by Google

vous vous plaignez : mais les falsifications n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre instruction. Méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal, qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées; & qui vous oseroit attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables ?

Je suis sensible à votre invitation ; & si cet hiver me laisse en état d'aller au printems habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerois mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches, & quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le Lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, & le Moly qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur & avec respect, &c.

Digitized by Google

BILLET

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR Rouſſeau a dû reçevoir de moi une lettre de remerciement. Je lui ai parlé dans cette lettre des dangers attachés à la littérature. Je ſuis dans le cas d'eſſuyer ces dangers : on fait courir dans Paris des ouvrages ſous mon nom. Je dois ſaiſir l'occaſion la plus favorable de les déſavouer. On m'a conſeillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. Rouſſeau, & de m'étendre un peu ſur l'injuſtice qu'on me fait, & qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permiſſion. Je ne peux mieux m'adreſſer en parlant des injuſtices des hommes, qu'à celui qui les connoît ſi bien.

Digitized by Google

LETTRE

A M. DE VOLTAIRE,

En réponse au Billet précédent.

A Paris le 20 Septembre 1755.

EN arrivant, Monsieur, de la campagne où j'ai passé cinq ou six jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité : car ayant communiqué à M. de Gauffecourt, notre ami commun, votre lettre & ma réponse, j'apprends à l'instant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, & qu'elles sont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, & qui se propose, dit-on, de les insérer à la fin de sa critique. M. Bouchaud aggrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage; de sorte que je suis hors d'état de prévenir les suites d'une indiscrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avois eue que pour une bonne fin. Heureusement, Monsieur, je vois par votre projet que le mal est moins grand que je n'avois craint. En approuvant une publication qui me fait

Digitized by Google

honneur & qui peut vous être utile, il me reſte une excuſe à vous faire ſur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promtitude avec laquelle ces lettres ont couru, ſans votre conſentement ni le mien.

Je ſuis avec les ſentimens du plus ſincere de vos admirateurs, Monſieur, &c.

P. S. Je ſuppoſe que vous avez reçu ma réponſe du 10 de ce mois.

Digitized by Google

LETTRE

A M. DE BOISSI,

de l'Académie Françoise, Auteur du Mercure de France.

A Paris le 4 Novembre 1755.

QUAND je vis, Monsieur, paroître dans le Mercure, sous le nom de M. de Voltaire, la lettre que j'avois reçue de lui, je supposai que vous aviez obtenu pour cela son consentement; & comme il avoit bien voulu me demander le mien pour la faire imprimer, je n'avois qu'à me louer de son procédé, sans avoir à me plaindre du vôtre. Mais que puis-je penser du galimathias que vous avez inséré dans le Mercure suivant sous le titre de ma réponse? Si vous me dites que votre copie étoit incorrecte, je demanderai qui vous forçoit d'employer une lettre visiblement incorrecte, qui n'est remarquable que par son absurdité? Vous abstenir d'insérer dans votre ouvrage des écrits ridicules, est un égard que vous devez, sinon aux Auteurs, du moins au public.

Digitized by Google

Si vous avez cru, Monſieur, que je conſentirois à la publication de cette lettre, pourquoi ne pas me communiquer votre copie pour la revoir? Si vous ne l'avez pas cru, pourquoi l'imprimer ſous mon nom? S'il eſt peu convenable d'imprimer les lettres d'autrui ſans l'aveu des auteurs, il l'eſt beaucoup moins de les leur attribuer ſans être ſûr qu'ils les avouent, ou même qu'elles ſoient d'eux, & bien moins encore lorſqu'il eſt à croire qu'ils ne les ont pas écrites telles qu'on les a. Le Libraire de M. de Voltaire qui avoit à cet égard plus de droit que perſonne, a mieux aimé s'abſtenir d'imprimer la mienne que de l'imprimer ſans mon conſentement, qu'il avoit eu l'honnêteté de me demander. Il me ſemble qu'un homme auſſi juſtement eſtimé que vous ne devroit pas recevoir d'un Libraire des leçons de procédés. J'ai d'autant plus, Monſieur, à me plaindre du vôtre en cette occaſion, que, dans le même volume où vous avez mis, ſous mon nom, un écrit auſſi mutilé, vous craignez avec raiſon d'imputer à M. de Voltaire des vers qui ne ſoient pas de lui. Si un tel égard n'é-

Digitized by Google

toit dû qu'à la considération, je me garderois d'y prétendre; mais il est un acte de justice, & vous la devez à tout le monde.

Comme il est bien plus naturel de m'attribuer une sotte lettre qu'à vous un procédé peu régulier, & que par conséquent je resterois chargé du tort de cette affaire, si je négligeois de m'en justifier; je vous supplie, de vouloir bien insérer ce désaveu dans le prochain Mercure, & d'agréer, Monsieur, mon respect & mes salutations.

Digitized by Google

LETTRE
A M. VERNES.

Paris le 28 Mars 1756.

RECEVEZ, mon cher Concitoyen, une lettre très-courte, mais écrite avec la tendre amitié que j'ai pour vous; c'est à regret que je vois prolonger le tems qui doit nous rapprocher, mais je déſeſpere de pouvoir m'arracher d'ici cette année; quoi qu'il en ſoit, ou je ne ſerai plus en vie, ou vous m'embraſſerez au printems 57; voilà une réſolution inébranlable.

Vous êtes content de l'article *Economie*; je le crois bien; mon cœur me l'a dicté, & le vôtre l'a lu. M. Labat m'a dit que vous aviez deſſein de l'employer dans votre *Choix Littéraire*; n'oubliez pas de conſulter l'*errata*. J'avois fait quelque choſe que je vous deſtinois, mais ce qui vous ſurprendra fort, c'eſt que cela s'eſt trouvé ſi gai & ſi fol, qu'il n'y a nul moyen de l'employer, & qu'il faut le réſerver pour le lire le long de l'Arve avec ſon ami. Ma copie m'occupe telle-

Digitized by Google

ment à Paris, qu'il m'eſt impoſſible de méditer ; il faut voir ſi le ſéjour de la campagne ne m'inſpirera rien pendant les beaux jours.

Il eſt difficile de ſe brouiller avec quelqu'un que l'on ne connoît pas, ainſi il n'y a nulle brouillerie entre Monſieur *Paliſſot* & moi. On prétendoit cet hiver qu'il m'avoit joué à Nanci devant le Roi de Pologne, & je n'en fis que rire ; on ajoutoit qu'il avoit auſſi joué feue Madame la marquiſe du Châtelet, femme conſidérable par ſon mérite perſonnel & par ſa grande naiſſance, conſidérée principalement en Lorraine comme étant l'une des grandes Maiſons de ce pays-là, & à la cour du Roi de Pologne où elle avoit beaucoup d'amis, à commencer par le Roi même ; il me parut que tout le monde étoit choqué de cette imprudence, que l'on appelloit impudence. Voilà ce que j'en ſavois quand je reçus une lettre de M. le Comte de Treſſan, qui en occaſionna d'autres, dont je n'ai jamais parlé à perſonne, mais dont je crois vous devoir envoyer copie ſous le ſecret, ainſi que de mes réponſes ; car quelque indifférence

que

Digitized by Google

que j'aye pour les jugemens du Public, je ne veux pas qu'ils abusent mes vrais amis. Je n'ai jamais eu sur le cœur la moindre chose contre M. Palissot, mais je doute qu'il me pardonne aisément le service que je lui ai rendu.

Bonjour, mon bon & cher Concitoyen; soyons toujours gens de bien, & laissons bavarder les hommes. Si nous voulons vivre en paix, il faut que cette paix vienne de nous-mêmes.

Digitized by Google

LETTRE

DE M. LE COMTE

DE TRESSAN (*).

A Toul ce 29 Décembre, 1755.

VOUS connoîtrez, Monsieur, par la lettre du Roi de Pologne que j'envoie à M. d'Alembert, à quel point ce Prince est indigné de l'attentat du sieur Palissot. Il est tout simple, il est bien sûr que vous auriez trop méprisé Palissot, pour être ému par la sottise qu'il vient de faire. Mais le Roi de Pologne mérite d'avoir des serviteurs attachés, & je suis trop jaloux de sa gloire pour n'avoir pas rempli dans cette occasion des devoirs aussi chers à mon cœur.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur, mais je suis lié d'une tendre amitié avec vos compatriotes. Je regarde Geneve comme la ville de l'Europe où la jeunesse reçoit la plus excellente éducation. J'ai toujours sous mes

(*) Ces lettres furent imprimées à l'insçu de M. Rousseau.

Digitized by Google

ordres beaucoup de jeunes officiers Genevois. Je n'en vois aucun sortir de sa famille, sans prouver qu'il a des mœurs & de la littérature. Si l'ancienne amitié dont plusieurs de vos amis m'honorent, si l'amour que j'ai pour les sciences & les lettres que vous enrichissez tous les jours, peut m'être un titre auprès de vous, j'aurai bien de l'empressement, Monsieur, à me lier avec vous dans le premier voyage que je ferai à Paris, & je vous prie de recevoir avec plaisir & amitié la haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur, votre &c.

Digitized by Google

RÉPONSE
A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

A Paris le 26 Décembre 1755.

JE vous honorois, Monsieur, comme nous faisons tous; il m'est doux de joindre la reconnoissance à l'estime, & je remercierois volontiers M. Palissot de m'avoir procuré, sans y songer, des témoignages de vos bontés qui me permettent de vous en donner de mon respect. Si cet Auteur a manqué à celui qu'il devoit, & que doit toute la terre au Prince qu'il vouloit amuser, qui plus que moi doit le trouver inexcusable? Mais si tout son crime est d'avoir exposé mes ridicules, c'est le droit du théâtre; je ne vois rien en cela de répréhensible pour l'honnête homme, & j'y vois pour l'Auteur le mérite d'avoir su choisir un sujet très-riche. Je vous prie donc, Monsieur, de ne pas écouter là-dessus le zele que l'amitié & la générosité inspirent à M. d'Alembert, & de ne point chagriner pour cette bagatelle, un homme de mérite qui ne m'a fait aucune peine, & qui porteroit avec dou-

Digitized by Google

leur la disgrace du Roi de Pologne & la vôtre.

Mon cœur est ému des éloges dont vous honorez ceux de mes concitoyens qui sont sous vos ordres. Effectivement le Genevois est naturellement bon, il a l'ame honnête, il ne manque pas de sens, & il ne lui faut que de bons exemples pour se tourner tout-à-fait au bien. Permettez-moi, Monsieur, d'exhorter ces jeunes Officiers à profiter du vôtre, à se rendre dignes de vos bontés, & à perfectionner sous vos yeux, les qualités qu'ils vous doivent peut-être, & que vous attribuez à leur éducation. Je prendrai volontiers pour moi, quand vous viendrez à Paris, le conseil que je leur donne. Ils étudieront l'homme de guerre, moi le Philosophe : notre étude commune sera l'homme de bien, & vous serez toujours notre maître.

Je suis avec respect, &c.

Digitized by Google

LETTRE

DE M. LE COMTE

DE TRESSAN.

A Lunéville ce 1 Janvier 1756.

RECEVEZ, Monsieur, le prix de la vertu la plus pure. Vos ouvrages nous la font aimer, en nous peignant ses charmes dans leur premiere simplicité ; vous venez de l'enseigner dans ce moment par l'acte le plus généreux & le plus digne de vous.

Le Roi de Pologne, Monsieur, attendri, édifié par votre lettre, croit ne pouvoir vous donner une marque plus éclatante de son estime, qu'en souscrivant à la grace que seul aujourd'hui vous pouviez prononcer.

M. Palissot ne sera point chassé de la société de Nanci, mais cette anecdote littéraire doit être inscrite dans ses registres, & vous ne pouvez nous blâmer de conserver dans la mémoire des hommes, avec les excès qui peuvent les avilir, les actes de vertu qui les honorent. Enchanté

Digitized by Google

de vos ouvrages, Monſieur, & deſirant d'affermir dans mon cœur les ſentimens qui ſont ſi naturels dans le vôtre, je n'ai fait que ce que j'ai dû, & ſans l'ordre du Roi de Pologne, qui m'a chargé de vous faire paſſer ſa lettre, je n'aurois point oſé vous faire connoître tout mon zele.

Vous me promettez, Monſieur, de me recevoir quand j'irai à Paris, & moi je vous promets de vous écouter avec confiance, & de travailler de bonne foi à me rendre digne d'être votre ami.

Pardonnez-moi d'avoir donné pluſieurs copies de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; malgré l'eſtime trop honorable pour moi que vous m'y témoignez, je ſens qu'on doit m'oublier en liſant cette lettre, & ne s'occuper que du grand homme qui s'y montre tout entier pour faire rougir le vice, & pour le triomphe de la vertu. J'ai l'honneur d'être avec la plus haute eſtime & l'attachement le plus ſincere,

Monſieur, votre &c.

LETTRE

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Paris le 7 Janvier 1756.

QUELQUE danger, Monsieur, qu'il y ait de me rendre importun, je ne puis m'empêcher de joindre aux remerciemens que je vous dois, des remarques sur l'enrégistrement de l'affaire de M. Palissot ; & je prendrai d'abord la liberté de vous dire que mon admiration même pour les vertus du Roi de Pologne, ne me permet d'accepter le témoignage de bonté dont Sa Majesté m'honore en cette occasion, qu'à condition que tout soit oublié. J'ose dire qu'il ne lui convient pas d'accorder une grace incomplete, & qu'il n'y a qu'un pardon sans réserve qui soit digne de sa grande ame. D'ailleurs, est-ce faire grace que d'éterniser la punition, & les regiftres d'une Académie ne doivent-ils pas plutôt pallier que relever les petites fautes de ses membres ? Enfin, quelque peu d'estime que je fasse de nos contemporains, à Dieu ne plaise

Digitized by Google

que nous les avilissions à ce point, d'inscrire comme un acte de vertu, ce qui n'est qu'un procédé des plus simples, que tout homme de Lettres n'eût pas manqué d'avoir à ma place.

Achevez donc, Monsieur, la bonne œuvre que vous avez si bien commencée, afin de la rendre digne de vous. Qu'il ne soit plus question d'une bagatelle qui a déjà fait plus de bruit & donné plus de chagrin à M. Palissot, que l'affaire ne le méritoit. Qu'aurons-nous fait pour lui, si le pardon lui coûte aussi cher que la peine?

Permettez-moi de ne point répondre aux extrêmes louanges dont vous m'honorez; ce sont des leçons séveres dont je ferai mon profit; car je n'ignore pas, & cette lettre en fait foi, qu'on loue avec sobriété ceux qu'on estime parfaitement. Mais, Monsieur, il faut renvoyer ces éclaircissemens à nos entrevues; j'attends avec empressement le plaisir que vous me promettez, & vous verrez que de maniere ou d'autre, vous ne me louerez plus, lorsque nous nous connoîtrons.

Je suis avec respect, &c.

Digitized by Google

LETTRE

DE M. LE COMTE

DE TRESSAN.

A Lunéville ce 11 Janvier 1756.

VOUS ferez obéi, Monfieur; il eft bien jufte que vous jouïffiez de l'empire que vous vous acquérez fur les efprits. Je vous avoue, cependant, que j'aurois encore balancé à vous accorder tout pour M. Paliffot, fans une lettre que j'ai reçue de Paris en même tems que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. On commence par m'affurer d'une amitié à toute épreuve, & c'eft en conféquence de ce fentiment qu'on m'avertit qu'on fort d'une compagnie nombreufe & brillante, où l'on s'eft déchaîné contre moi au fujet de l'affaire de M. Paliffot, & que même on s'y eft dit l'un à l'autre à l'oreille, une épigramme faite contre moi.

Cette lettre m'a déterminé fur le champ, Monfieur, à fuivre votre exemple. Je me trouve aujourd'hui dans le cas d'avoir à pardonner auffi à M. Paliffot fans nulle

Digitized by Google

restriction, trop heureux qu'il me procure cette occasion de vous prouver que j'aime à profiter de vos leçons. J'ai répondu à cette personne avec la vérité la plus simple, je lui ai mandé ce qui s'est passé, ce que j'avois fait, ce que vous m'avez empêché d'achever; n'en parlons plus, & que M. Palissot puisse être assez heureux pour ne jetter jamais des pierres qu'à des sages. Si je le suis dans ce moment, lui & moi vous le devons également. Je consens de bon cœur à ne vous plus louer, lorsque j'aurai le bonheur de vous voir & de vous entendre. Alors ma façon de vous applaudir sera utile, & répondra à vos vues. Jusqu'à ce moment, permettez-moi de vous dire encore que mon admiration pour vos ouvrages & pour votre cœur, égale l'attachement que je vous ai voué pour le reste de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

Digitized by Google

LETTRE

A M. LE COMTE

DE TRESSAN.

A Paris le 23. Janvier 1756.

J'APPRENDS, Monſieur, avec une vive ſatisfaction que vous avez entiérement terminé l'affaire de M. Paliſſot, & je vous en remercie de tout mon cœur. Je ne vous dirai rien du petit déplaiſir qu'elle a pu vous occaſionner; car ceux de cette eſpece ne ſont gueres ſenſibles à l'homme ſage, & d'ailleurs vous ſavez mieux que moi, que dans les chagrins qui peuvent ſuivre une bonne action, le prix en efface toujours la peine. Après avoir heureuſement achevé celle-ci, il ne nous reſte plus rien à deſirer, à vous & à moi, que de n'en plus entendre parler.

Je ſuis avec reſpect, &c.

Digitized by Google

LETTRE

A M. DE SCHEYB,

Secrétaire des Etats de la Basse-Autriche.

A l'Hermitage le 15 Juillet 1756.

VOUS me demandez, Monsieur, des louanges pour vos Augustes Souverains, & pour les Lettres qu'ils font fleurir dans leurs Etats. Trouvez bon que je commence par louer en vous un zélé sujet de l'Impératrice & un bon citoyen de la République des Lettres. Sans avoir l'honneur de vous connoître, je dois juger à la ferveur qui vous anime que vous vous acquittez parfaitement vous-même des devoirs que vous imposez aux autres, & que vous exercez à la fois les fonctions d'homme d'Etat au gré de Leurs Majestés, & celles d'Auteur au gré du public.

A l'égard des soins dont vous me chargez, je sais bien, Monsieur, que je ne serois pas le premier Républicain qui auroit encensé le trône, ni le premier ignorant qui chanteroit les arts; mais je suis si peu propre à remplir dignement vos

Digitized by Google

intentions que mon insuffisance est mon excuse, & je ne sais comment les grands noms que vous citez vous ont laissé songer au mien. Je vois, d'ailleurs, au ton dont la flatterie usa de tout tems avec les Princes vulgaires, que c'est honorer ceux qu'on estime que de les louer sobrement, car on sait que les Princes loués avec le plus d'excès sont rarement ceux qui méritent le mieux de l'être. Or, il ne convient à personne de se mettre sur les rangs avec le projet de faire moins que les autres, sur-tout quand on doit craindre de faire moins bien. Permettez-moi donc de croire qu'il n'y a pas plus de vrai respect pour l'Empereur & l'Impératrice-Reine dans les écrits des Auteurs célebres dont vous me parlez que dans mon silence, & que ce seroit une témérité de le rompre à leur exemple, à moins que d'avoir leurs talens.

Vous me pressez aussi de vous dire si Leurs Majestés Impériales ont bien fait de consacrer de magnifiques établissemens & des sommes immenses à des leçons publiques dans leur Capitale, & après la réponse affirmative de tant d'illustres Auteurs,

Digitized by Google

vous exigez encore la mienne. Quant à moi, Monſieur, je n'ai pas les lumieres néceſſaires pour me déterminer auſſi promptement, & je ne connois pas aſſez les mœurs & les talens de vos compatriotes pour en faire une application ſure à votre queſtion. Mais voici là-deſſus le précis de mon ſentiment ſur lequel vous pourrez mieux que moi tirer la concluſion.

Par rapport aux mœurs. Quand les hommes ſont corrompus, il vaut mieux qu'ils ſoient ſavans qu'ignorans ; quand ils ſont bons, il eſt à craindre que les ſciences ne les corrompent.

Par rapport aux talens. Quand on en a, le ſavoir les perfectionne & les fortifie ; quand on en manque, l'étude ôte encore la raiſon, & fait un pédant & un ſot d'un homme de bon ſens & de peu d'eſprit.

Je pourrois ajouter à ceci quelques réflexions. Qu'on cultive ou non les ſciences, dans quelque ſiecle que naiſſe un grand homme, il eſt toujours un grand homme ; car la ſource de ſon mérite n'eſt pas dans les livres, mais dans ſa tête, & ſouvent les obſtacles qu'il trouve & qu'il ſurmonte ne font que l'élever & l'agrandir encore.

Digitized by Google

On peut acheter la ſcience, & même les ſavans, mais le génie qui rend le ſavoir utile ne s'achete point; il ne connoît ni l'argent, ni l'ordre des Princes, il ne leur appartient point de le faire naître, mais ſeulement de l'honorer, il vit & s'immortaliſe avec la liberté qui lui eſt naturelle, & votre illuſtre Métaſtaſe lui-même, étoit déjà la gloire de l'Italie avant d'être accueilli par Charles VI. Tâchons donc de ne pas confondre le vrai progrès des talens avec la protection que les Souverains peuvent leur accorder. Les ſciences régnent pour ainſi dire à la Chine depuis deux mille ans & n'y peuvent ſortir de l'enfance, tandis qu'elles ſont dans leur vigueur en Angleterre où le gouvernement ne fait rien pour elles. L'Europe eſt vainement inondée de gens de Lettres, les gens de mérite y ſont toujours rares; les écrits durables le ſont encore plus, & la poſtérité croira qu'on fit bien peu de Livres dans ce même ſiecle où l'on en fait tant.

Quant à votre patrie en particulier, il ſe préſente, Monſieur, une obſervation bien ſimple. L'Impératrice & ſes Auguſtes Ancêtres n'ont pas eu beſoin de gager

Digitized by Google

des hiſtoriens & des poëtes pour célébrer les grandes choſes qu'ils vouloient faire, mais ils ont fait de grandes choſes & elles ont été conſacrées à l'immortalité comme celles de cet ancien Peuple qui ſavoit agir & n'écrivoit point. Peut-être manquoit-il à leurs travaux le plus digne de les couronner, parce qu'il eſt le plus difficile : c'eſt de ſoutenir à l'aide des Lettres tant de gloire acquiſe ſans elles.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, aſſez d'autres donneront aux protecteurs des ſciences & des arts des éloges que Leurs Majeſtés Impériales partageront avec la plupart des Rois : pour moi, ce que j'admire en Elles & qui leur eſt plus véritablement propre, c'eſt leur amour conſtant pour la vertu & pour tout ce qui eſt honnête. Je ne nie pas que votre pays n'ait été longtems barbare, mais je dis qu'il étoit plus aiſé d'établir les beaux-arts chez les Huns, que de faire de la plus grande Cour de l'Europe une école de bonnes mœurs.

Au reſte, je dois vous dire que votre lettre ayant été adreſſée à Geneve avant de venir à Paris, elle a reſté près de ſix ſemaines en route, ce qui m'a privé du

Digitized by Google

plaisir d'y répondre aussi-tôt que je l'aurois voulu.

Je, suis autant qu'un honnête homme peut l'être d'un autre.

Monsieur, &c.



Digitized by Google

LETTRE

A M. VERNES.

Montmorenci le 18 Février 1758.

OUI, mon cher Concitoyen, je vous aime toujours, & ce me semble plus que jamais; mais je suis accablé de mes maux; j'ai bien de la peine à vivre dans ma retraite d'un travail peu lucratif; je n'ai que le tems qu'il me faut pour gagner mon pain, & le peu qui m'en reste est employé pour souffrir & me reposer. Ma maladie a fait un tel progrès cet hiver, j'ai senti tant de douleurs de toute espece, & je me trouve tellement affoibli, que je commence à craindre que la force & les moyens ne me manquent pour exécuter mon projet; je me console de cette impuissance par la considération de l'état où je suis. Que me serviroit d'aller mourir parmi vous? Hélas, il falloit y vivre! Qu'importe où l'on laisse son cadavre? Je n'aurois pas besoin qu'on reportât mon cœur dans ma patrie; il n'en est jamais sorti.

Je n'ai point eu occasion d'exécuter vo-

tre commiſſion auprès de M. d'Alembert. Comme nous ne nous ſommes jamais beaucoup vus, nous ne nous écrivons point; &, confiné dans ma ſolitude, je n'ai conſervé nulle eſpece de relation avec Paris; j'en ſuis comme à l'autre bout de la terre, & ne ſais pas plus ce qui s'y paſſe qu'à Pekin. Au reſte, ſi l'article dont vous me parlez eſt indiſcret & répréhenſible, il n'eſt aſſurément pas offenſant. Cependant, s'il peut nuire à votre Corps, peut-être fera-t-on bien d'y répondre, quoi qu'à vous dire le vrai, j'aye un peu d'averſion pour les détails où cela peut entraîner, & qu'en général je n'aime gueres, qu'en matiere de foi l'on aſſujettiſſe la conſcience à des formules. J'ai de la religion, mon ami, & bien m'en prend; je ne crois pas qu'homme au monde en ait autant beſoin que moi. J'ai paſſé ma vie parmi les incrédules, ſans me laiſſer ébranler; les aimant, les eſtimant beaucoup, ſans pouvoir ſouffrir leur doctrine. Je leur ai toujours dit que je ne les ſavois pas combattre, mais que je ne voulois pas les croire; la philoſophie n'ayant ſur ces matieres ni fond ni rive, manquant d'idées

Digitized by Google

primitives & de principes élémentaires, n'eſt qu'une mer d'incertitudes & de doutes, dont le Métaphyſicien ne ſe tire jamais. J'ai donc laiſſé là la raiſon, & j'ai conſulté la nature, c'eſt-à-dire, le ſentiment intérieur qui dirige ma croyance, indépendamment de ma raiſon. Je leur ai laiſſé arranger leurs chances, leurs ſorts, leur mouvement néceſſaire; &, tandis qu'ils bâtiſſoient le monde à coups de dez, j'y voyois, moi, cette unité d'intentions qui me faiſoit voir, en dépit d'eux, un principe unique; tout comme s'ils m'avoient dit que l'Iliade avoit été formée par un jet fortuit de caracteres, je leur aurois dit, très-réſolument; cela peut être, mais cela n'eſt pas vrai; & je n'ai point d'autre raiſon pour n'en rien croire ſi ce n'eſt que je n'en crois rien. Préjugé que cela! diſent-ils. Soit; mais que peut faire cette raiſon ſi vague, contre un préjugé plus perſuaſif qu'elle? Autre argumentation ſans fin contre la diſtinction des deux ſubſtances; autre perſuaſion de ma part qu'il n'y a rien de commun entre un arbre & ma penſée; & ce qui m'a paru plaiſant en ceci, c'eſt de les voir s'acculer eux-

mêmes par leurs propres sophismes, au point d'aimer mieux donner le sentiment aux pierres que d'accorder une ame à l'homme.

Mon ami, je crois en Dieu, & Dieu ne seroit pas juste si mon ame n'étoit immortelle. Voilà, ce me semble, ce que la Religion a d'essentiel & d'utile; laissons le reste aux disputeurs. A l'égard de l'éternité des peines, elle ne s'accorde ni avec la foiblesse de l'homme, ni avec la justice de Dieu. Il est vrai qu'il y a des ames si noires que je ne puis concevoir qu'elles puissent jamais goûter cette éternelle béatitude, dont il me semble que le plus doux sentiment doit être le contentement de soi-même. Cela me fait soupçonner, qu'il se pourroit bien que les ames des méchans fussent anéanties à leur mort, & qu'être & sentir fût le premier prix d'une bonne vie. Quoi qu'il en soit, que m'importe ce que seront les méchans; il me suffit qu'en approchant du terme de ma vie, je n'y voye point celui de mes espérances, & que j'en attende une plus heureuse après avoir tant souffert dans celle-ci. Quand je me trompe-

Digitized by Google

rois dans cet espoir, il est lui-même un bien qui m'aura fait supporter tous mes maux. J'attends paisiblement l'éclaircissement de ces grandes vérités qui me sont cachées, bien convaincu cependant, qu'en tout état de cause, si la vertu ne rend pas toujours l'homme heureux, il ne sauroit au moins être heureux sans elle; que les afflictions du juste ne sont point sans quelque dédommagement, & que les larmes même de l'innocence sont plus douces au cœur que la prospérité du méchant.

Il est naturel, mon cher Vernes, qu'un solitaire souffrant & privé de toute société, épanche son ame dans le sein de l'amitié, & je ne crains pas que mes confidences vous déplaisent; j'aurois dû commencer par votre projet sur l'histoire de Geneve, mais il est des tems de peines & de maux où l'on est forcé de s'occuper de soi, & vous savez bien que je n'ai pas un cœur qui veuille se déguiser. Tout ce que je puis vous dire sur votre entreprise, avec tous les ménagemens que vous y voulez mettre, c'est qu'elle est d'un sage intrépide ou d'un jeune homme. Embrassez bien pour moi l'ami Roustan. Adieu,

Digitized by Google

mon cher Concitoyen ; je vous écris avec une aussi grande effusion de cœur que si je me séparois de vous pour jamais, parce que je me trouve dans un état qui peut me mener très-loin encore, mais qui me laisse douter pourtant si chaque lettre que j'écris ne sera point la derniere.



Digitized by Google

LETTRE
A UN JEUNE HOMME

Qui demandoit à s'établir à Montmorenci, (domicile alors de M. Rousseau) pour profiter de ses leçons.

VOUS ignorez, Monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux & de plus fort occupé, qui n'est gueres en état de vous répondre, & qui le seroit encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrois vous être utile, & vous êtes louable du motif qui vous la fait desirer; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorenci. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, & vous les y trouverez: & je ne pourrai vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience quand vous voudrez la consulter. La vertu, Monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec

tant d'appareil. Pour être vertueux il suffit de vouloir l'être ; & si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conseils, le premier que je voudrois vous donner, seroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, & qui n'est qu'une paresse de l'ame condamnable à tout âge, & sur-tout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir: la vie laborieuse que Dieu nous impose, n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, & la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations. Travaillez donc, Monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parens & la providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre ; & si le séjour de Paris joint à l'emploi que vous remplissez, vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monsieur, retournez dans votre province, allez vivre dans le sein de votre famille, servez, soignez vos vertueux parens ; c'est-là que vous remplirez

Digitized by Google

véritablement les ſoins que la vertu vous impoſe. Une vie dure eſt plus facile à ſupporter en province, que la fortune à pourſuivre à Paris, ſur-tout, quand on ſait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous eſtimer malheureux de vivre comme fait M. votre pere, & il n'y a point de ſort que le travail, la vigilance, l'innocence, & le contentement de ſoi ne rendent ſupportable, quand on s'y ſoumet en vue de remplir ſon devoir. Voilà, Monſieur, des conſeils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorenci: peut-être ne ſeront-ils pas de votre goût, & je crains que vous ne preniez pas le parti de les ſuivre, mais je ſuis ſûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous ſouhaite un ſort qui ne vous force jamais à vous en ſouvenir. Je vous prie, Monſieur, d'agréer mes ſalutations très-humbles.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE
A M. DIDEROT.

VOUS vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits. Quels ſont-ils donc, enfin, ces maux? Seroit-ce de ne pas endurer aſſez patiemment ceux que vous aimez à me faire, de ne pas me laiſſer tyranniſer à votre gré, de murmurer quand vous affectez de me manquer de parole, & de ne jamais venir lorſque vous l'avez promis? Si jamais je vous ai fait d'autres maux, articulez-les. Moi, faire du mal à mon ami! Tout cruel, tout méchant, tout féroce que je ſuis, je mourrois de douleur ſi je croyois jamais en avoir fait à mon cruel ennemi, autant que vous m'en faites depuis ſix ſemaines.

Vous me parlez de vos ſervices; je ne les avois point oubliés: mais ne vous y trompez pas. Beaucoup de gens m'en ont rendu qui n'étoient point mes amis. Un honnête homme qui ne ſent rien rend ſervice & croit être ami; il ſe trompe, il n'eſt

Digitized by Google

qu'honnête homme. Tout votre empressement, tout votre zele pour me procurer des choses dont je n'ai que faire me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié, & c'est la seule chose qu'on me refuse. Ingrat, je ne t'ai point rendu de service, mais je t'ai aimé, & tu ne me payeras de ta vie ce que j'ai senti pour toi durant trois mois. Montre cet article à ta femme plus équitable que toi, & demande-lui si, quand ma présence étoit douce à ton cœur affligé, je comptois mes pas, & regardois au tems qu'il faisoit pour aller à Vincennes (*) consoler mon ami. Homme insensible & dur! deux larmes versées dans mon sein m'eussent mieux valu que le trône du monde; mais tu me les refuses, & te contentes de m'en arracher. Hé bien! garde tout le reste; je ne veux plus rien de toi.

(*) Où M. Diderot étoit détenu prisonnier.

Digitized by Google

LETTRE

AU MÊME.

2 *Mars* 1758.

IL faut, mon cher Diderot, que je vous écrive encore une fois en ma vie ; vous ne m'en avez que trop dispensé ; mais le plus grand crime de cet homme que vous noircissez d'une si étrange maniere, est de ne pouvoir se détacher de vous.

Mon dessein n'est point d'entrer en explication pour ce moment-ci sur les horreurs que vous m'imputez. Je vois que cette explication seroit à présent inutile. Car, quoique né bon & avec une ame franche, vous avez pourtant un malheureux penchant à mésinterpréter les discours & les actions de vos amis. Prévenu contre moi comme vous l'êtes, vous tourneriez en mal tout ce que je pourrois dire pour me justifier, & mes plus ingénues explications ne feroient que fournir à votre esprit subtil de nouvelles interprétations à ma charge. Non, Diderot ; je sens que ce n'est pas par-là qu'il faut commencer.

Digitized by Google

Je veux d'abord propoſer à votre bon ſens des préjugés plus ſimples, plus vrais, mieux fondés que les vôtres, & dans leſquels je ne penſe pas au moins que vous puiſſiez trouver de nouveaux crimes.

Je ſuis un méchant homme, n'eſt-ce pas ? Vous en avez les témoignages les plus ſûrs ; cela vous eſt bien atteſté. Quand vous avez commencé de l'apprendre, il y avoit ſeize ans que j'étois pour vous un homme de bien, & quarante ans que je l'étois pour tout le monde. En pouvez-vous dire autant de ceux qui vous ont communiqué cette belle découverte ? Si l'on peut porter à faux ſi long-tems le maſque d'un honnête homme, quelle preuve avez-vous que ce maſque ne couvre pas leur viſage auſſi bien que le mien ? Eſt-ce un moyen bien propre à donner du poids à leur autorité que de charger en ſecret, un homme abſent, hors d'état de ſe défendre ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Je ſuis un méchant : mais pourquoi le ſuis-je ? Prenez bien garde, mon cher Diderot, ceci mérite votre attention. On n'eſt pas malfaiſant pour rien. S'il y avoit

Digitized by Google

quelque monstre ainsi fait, il n'attendroit pas quarante ans à satisfaire ses inclinations dépravées. Considérez donc ma vie, mes passions, mes goûts, mes penchans. Cherchez, si je suis méchant, quel intérêt m'a pu porter à l'être? Moi qui, pour mon malheur, portai toujours un cœur trop sensible, que gagnerois-je à rompre avec ceux qui m'étoient chers? A quelle place ai-je aspiré, à quelles pensions, à quels honneurs m'a-t-on vu prétendre; quels concurrens ai-je à écarter, que m'en peut-il revenir de mal faire? Moi qui ne cherche que la solitude & la paix, moi dont le souverain bien consiste dans la paresse & l'oisiveté, moi dont l'indolence & les maux me laissent à peine le tems de pourvoir à ma subsistance, à quel propos, à quoi bon m'irois-je plonger dans les agitations du crime, & m'embarquer dans l'éternel manége des scélérats? Quoique vous en disiez, on ne fuit point les hommes quand on cherche à leur nuire; le méchant peut méditer ses coups dans la solitude, mais c'est dans la société qu'il les porte. Un fourbe a de l'adresse & du sang-froid; un perfide se possede & ne s'em-

Digitized by Google

porte point : reconnoiſſez - vous en moi quelque choſe de tout cela ? Je ſuis emporté dans la colere, & ſouvent étourdi de ſang-froid. Ces défauts font-ils le méchant ? Non ſans doute ; mais le méchant en profite pour perdre celui qui les a.

Je voudrois que vous puſſiez auſſi réfléchir un peu ſur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle ; mais ſavez-vous à quel point l'exemple & l'erreur peuvent la corrompre ? N'avez-vous jamais craint d'être entouré d'adulateurs adroits qui n'évitent de louer groſſiérement en face, que pour s'emparer plus adroitement de vous ſous l'appât d'une feinte ſincérité ? Quel ſort pour le meilleur des hommes d'être égaré par ſa candeur même, & d'être innocemment dans la main des méchans l'inſtrument de leur perfidie ! Je ſais que l'amour-propre ſe révolte à cette idée, mais elle mérite l'examen de la raiſon.

Voilà des conſidérations que je vous prie de bien peſer. Penſez y long-tems avant que de me répondre. Si elles ne vous touchent pas, nous n'avons plus rien à nous dire ; mais ſi elles font quelque impreſſion ſur vous, alors nous entrerons

Digitized by Google

en éclairciſſement ; vous retrouverez un ami digne de vous, & qui peut-être ne vous aura pas été inutile. J'ai pour vous exhorter à cet examen un motif de grand poids, & ce motif, le voici.

Vous pouvez avoir été ſéduit & trompé. Cependant, votre ami gémit dans ſa ſolitude, oublié de tout ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le déſeſpoir ; y mourir enfin, maudiſſant l'ingrat dont l'adverſité lui fit tant verſer de larmes, & qui l'accable indignement dans la ſienne ; il ſe peut que les preuves de ſon innocence vous parviennent enfin, que vous ſoyez forcé d'honorer ſa mémoire (*), & que l'image de votre ami mourant ne vous laiſſe pas des nuits tranquilles. Diderot, penſez-y. Je ne vous en parlerai plus.

(*) Voyez, Lecteurs, les notes inſérées dans *La vie de Sénèque*.

Digitized by Google

LETTRE

A M. VERNES.

Montmorenci le 25 Mars 1758.

OUI, mon cher Vernes, j'aime à croire que nous sommes tous deux bien aimés l'un de l'autre & dignes de l'être. Voilà ce qui fait plus au soulagement de mes peines que tous les trésors du monde; ah, mon ami, mon Concitoyen, sache m'aimer & laisse-là tes inutiles offres; en me donnant ton cœur, ne m'as-tu-pas enrichi? Que fait tout le reste aux maux du corps & aux soucis de l'ame? Ce dont j'ai faim, c'est d'un ami; je ne connois point d'autre besoin auquel je ne suffise moi-même. La pauvreté ne m'a jamais fait de mal; soit dit pour vous tranquilliser là-dessus une fois pour toutes.

Nous sommes d'accord sur tant de choses, que ce n'est pas la peine de nous disputer sur le reste. Je vous l'ai dit bien des fois; nul homme au monde ne respecte plus que moi l'Evangile, c'est, à mon gré, le plus sublime de tous les livres;

Digitized by Google

quand tous les autres m'ennuient, je reprends toujours celui-là avec un nouveau plaisir, & quand toutes les consolations humaines m'ont manqué, jamais je n'ai recouru vainement aux siennes. Mais enfin c'est un livre, un livre ignoré des trois quarts du monde, croirai-je qu'un Scythe ou un Africain, soient moins chers au Pere commun que vous & moi, & pourquoi croirai-je qu'il leur ait ôté plutôt qu'à nous, les ressources pour le connoître ? Non, mon digne ami; ce n'est point sur quelques feuilles éparses qu'il faut aller chercher la loi de Dieu, mais dans le cœur de l'homme, où sa main daigna l'écrire. O homme, qui que tu sois, rentre en toi-même, apprends à consulter ta conscience & tes facultés naturelles; tu seras juste, bon, vertueux, tu t'inclineras devant ton maître, & tu participeras dans son ciel à un bonheur éternel. Je ne me fie là-dessus ni à ma raison ni à celle d'autrui, mais je sens à la paix de mon ame, & au plaisir que je sens à vivre & penser sous les yeux du grand Etre, que je ne m'abuse point dans les jugemens que je fais de lui, ni dans l'espoir que je fonde sur sa justice. Au

Digitized by Google

reſte, mon cher Concitoyen, j'ai voulu verſer mon cœur dans votre ſein, & non pas entrer en lice avec vous ; ainſi, reſtons-en là, s'il vous plaît ; d'autant plus que ces ſujets ne ſe peuvent traiter gueres commodément par lettres.

J'étois un peu mieux, je retombe. Je compte pourtant un peu ſur le retour du printems ; mais je n'eſpere plus recouvrer des forces ſuffiſantes pour retourner dans la patrie. Sans avoir lu votre *déclaration*, je la reſpecte d'avance & me félicite d'avoir le premier donné à votre reſpectable Corps, des éloges qu'il juſtifie ſi bien aux yeux de toute l'Europe.

Adieu, mon ami.

Digitized by Google

LETTRE AU MÊME.

Montmorenci le 25 Mai 1758.

JE ne vous écris pas exactement, mon cher Vernes, mais je pense à vous tous les jours. Les maux, les langueurs, les peines augmentent sans cesse ma paresse; je n'ai plus rien d'actif que le cœur; encore, hors Dieu, ma patrie & le genre-humain, n'y reste-t-il d'attachement que pour vous; & j'ai connu les hommes par de si tristes expériences que si vous me trompiez comme les autres, j'en serois affligé, sans doute, mais je n'en serois plus surpris. Heureusement je ne présume rien de semblable de votre part, & je suis persuadé que si vous faites le voyage que vous me promettez, l'habitude de nous voir & de nous mieux connoître affermira pour jamais cette amitié véritable que j'ai tant de penchant à contracter avec vous. S'il est donc vrai que votre fortune & vos affaires vous permettent ce voyage, & que votre cœur le desire, annoncez-le moi d'avance afin que je me prépare au plaisir de pres-

Digitized by Google

ser du moins une fois en ma vie, un honnête homme & un ami contre ma poitrine.

Par rapport à ma croyance, j'ai examiné vos objections, & je vous dirai naturellement, qu'elles ne me persuadent pas. Je trouve que pour un homme convaincu de l'immortalité de l'ame vous donnez trop de prix aux biens & aux maux de cette vie. J'ai connu les derniers mieux que vous, & mieux peut-être qu'homme qui existe; je n'en adore pas moins l'équité de la providence & me croirois aussi ridicule de murmurer de mes maux durant cette courte vie, que de crier à l'infortune, pour avoir passé une nuit dans un mauvais cabaret. Tout ce que vous dites sur l'impuissance de la conscience, se peut retorquer plus vivement encore contre la révélation; car que voulez-vous qu'on pense de l'auteur d'un remede qui ne guérit de rien? Ne diroit-on pas que tous ceux qui connoissent l'Evangile sont de fort saints personnages, & qu'un Sicilien sanguinaire & perfide vaut beaucoup mieux qu'un Hottentot stupide & grossier?

Voulez-vous que je croye que Dieu

Digitized by Google

n'a donné sa loi aux hommes que pour avoir une double raison de les punir? Prenez garde, mon ami; vous voulez le justifier d'un tort chimérique, & vous aggravez l'accusation. Souvenez-vous, surtout, que dans cette dispute, c'est vous qui attaquez mon sentiment, & que je ne fais que le défendre; car, d'ailleurs, je suis très éloigné de désapprouver le vôtre, tant que vous ne voudrez contraindre personne à l'embrasser.

Quoi! cette aimable & chere Parente est toujours dans son lit! Que ne suis-je auprès d'elle! Nous nous consolerions mutuellement de nos maux & j'apprendrois d'elle à souffrir les miens avec constance; mais je n'espere plus faire un voyage si desiré; je me sens de jour en jour moins en état de le soutenir. Ce n'est pas que la belle saison ne m'ait rendu de la vigueur & du courage; mais le mal local n'en fait pas moins de progrès; il commence même à se rendre intérieurement très-sensible; une enflure qui croît quand je marche m'ôte presque le plaisir de la promenade, le seul qui m'étoit resté, & je ne reprends des forces que pour souf-

Digitized by Google

frir; la volonté de Dieu soit faite! cela ne m'empêchera pas, j'espere, de vous faire voir les environs de ma solitude, auxquels il ne manque que d'être autour de Geneve pour me paroître délicieux. J'embrasse le cher Roustan, mon prétendu disciple; j'ai lu avec plaisir son *Examen des quatre beaux siècles*, & je m'en tiens, avec plus de confiance, à mon sentiment, en voyant que c'est aussi le sien. La seule chose que je voudrois lui demander, seroit de ne pas s'exercer à la vertu à mes dépens, & de ne pas se montrer modeste en flattant ma vanité. Adieu mon cher Vernes, je trouve de jour en jour plus de plaisir à vous aimer.

Digitized by Google

LETTRE DE M. LE ROY.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aye pas l'honneur d'être connu de vous, je me persuade que vous ne me saurez pas mauvais gré de vous faire part d'une observation que j'ai faite sur votre dernier ouvrage. Je l'ai lu avec grand plaisir, & j'ai trouvé que vous y établissiez votre opinion avec beaucoup de force. Mais je vous avouerai qu'ayant parcouru la Grece, & ayant fait une étude particuliere des théâtres que l'on trouve encore dans les ruines de ses anciennes villes, j'ai lu avec surprise dans votre Livre p. 142 (*) le passage qui suit. *Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; & Sparte qui ne souffroit point de théâtre n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.* Non-seulement il y avoit un théâtre à Sparte, absolument semblable à celui de Bacchus à Athenes, mais il étoit le plus bel

(*) *Mélanges.* Tom. I. Page 333.

Digitized by Google

ornement de cette ville, ſi célebre par le courage de ſes habitans. Il ſubſiſte même encore en grande partie, & Pauſanias & Plutarque en parlent : c'eſt d'après ce que ces deux auteurs en diſent que j'en ai fait l'hiſtoire que je vous envoie, dans l'ouvrage que je viens de mettre au jour. Comme cette erreur, qui vous eſt échappée, pourroit être remarquée par d'autres que par moi, j'ai cru que vous ne feriez pas fâché que je vous en avertiſſe, & je me flatte, Monſieur, que vous voudrez bien recevoir cet avis comme une marque de l'eſtime & de la parfaite conſidération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

REPONSE
A LA LETTRE
DE M. LE ROY.

A Montmorenci le 4 Novembre 1758.

JE vous remercie, Monſieur, de la bonté que vous avez de m'avertir de ma bévue au ſujet du théâtre de Sparte, & de l'honnêteté avec laquelle vous voulez bien me donner cet avis. Je ſuis ſi ſenſible à ce procédé que je vous demande la permiſſion de faire uſage de votre lettre dans une autre édition de la mienne. Il s'en faut peu que je ne me félicite d'une erreur qui m'attire de votre part cette marque d'eſtime, & je me ſens moins honteux de ma faute, que fier de votre correction.

Voilà, Monſieur, ce que c'eſt que de ſe fier aux Auteurs célebres. Ce n'eſt gueres impunément que je les conſulte, & de maniere ou d'autre, ils manquent rarement de me punir de ma confiance. Le ſavant Cragius, ſi verſé dans l'antiquité, avoit dit la choſe avant moi, & Plutarque lui-même affirme que les Lacédémoniens

Digitized by Google

n'alloient point à la comédie, de peur d'entendre des choses contre les loix, soit sérieusement, soit par jeu. Il est vrai que le même Plutarque dit ailleurs le contraire, & il lui arrive si souvent de se contredire, qu'on ne devroit jamais rien avancer d'après lui, sans l'avoir lu tout entier. Quoi qu'il en soit, je ne puis ni ne veux recuser votre témoignage, & quand ces Auteurs ne seroient pas démentis par les restes du théâtre de Sparte encore existans, ils le seroient par Pausanias, Eustathe, Suidas, Athénée, & d'autres anciens. Il paroît seulement que ce théâtre étoit plutôt consacré à des jeux, des danses, des prix de musique, qu'à des représentations régulieres, & que les pieces qu'on y jouoit quelquefois, étoient moins de véritables drames, que des farces grossieres, convenables à la simplicité des spectateurs; ce qui n'empêchoit pas que Sosybius Lacon n'eût fait un traité de ces sortes de parades. C'est la Guilletiere qui m'apprend tout cela; car je n'ai point de livres pour le vérifier. Ainsi rien ne manque à ma faute, en cette occasion, que la vanité de la méconnoître.

Digitized by Google

Au reste, loin de souhaiter que cette faute reste cachée à mes lecteurs, je serai fort aise qu'on la publie, & qu'ils en soient instruits : ce sera toujours une erreur de moins. D'ailleurs, comme *elle* ne fait tort qu'à moi seul, & que mon sentiment n'en est pas moins bien établi, j'espere qu'elle pourra servir d'amusement aux critiques ; j'aime mieux qu'ils triomphent de mon ignorance, que de mes maximes ; & je serai toujours très-content que les vérités utiles que j'ai soutenues, soient épargnées à mes dépens.

Recevez, Monsieur, les assurances de ma reconnoissance, de mon estime & de mon respect.

Digitized by Google

LETTRE

A M. VERNES.

Montmorenci le 18 Novembre 1759.

JE ſavois, mon cher Vernes, la bonne réception que vous aviez faite à l'Abbé de St. Nom; que vous l'aviez fêté, que vous l'aviez préſenté à M. de Voltaire, en un mot, que vous l'aviez reçu comme recommandé par un ami; il eſt parti, le cœur plein de vous, & ſa reconnoiſſance a débordé dans le mien. Mais pourquoi vous dire cela? N'avez-vous pas eu le plaiſir de m'obliger? Ne me devez-vous pas auſſi de la reconnoiſſance? N'eſt-ce pas à vous déſormais de vous acquitter envers moi?

Il n'y a rien de moi ſous la preſſe; ceux qui vous l'ont dit vous ont trompé. Quand j'aurai quelque écrit prêt à paroître, vous n'en ſerez pas inſtruit le dernier. J'ai traduit tant bien que mal un livre de Tacite & j'en reſte là. Je ne ſais pas aſſez de Latin pour l'entendre, & n'ai pas aſſez de talent pour le rendre. Je m'en tiens à cet eſſai; je ne ſais même ſi j'aurai jamais

Digitized by Google

l'effronterie de le faire paroître ; j'aurois grand besoin de vous pour l'en rendre digne. Mais parlons de l'histoire de Geneve. Vous savez mon sentiment sur cette entreprise ; je n'en ai pas changé ; tout ce qui me reste à vous dire, c'est que je souhaite que vous fassiez un ouvrage assez vrai, assez beau, & assez utile pour qu'il soit impossible de l'imprimer ; alors, quoi qu'il arrive, votre manuscrit deviendra un monument précieux qui fera bénir à jamais votre mémoire par tous les vrais citoyens, si tant est qu'il en reste après vous. Je crois que vous ne doutez pas de mon empressement à lire cet ouvrage, mais si vous trouvez quelque occasion pour me le faire parvenir, à la bonne heure ; car, pour moi, dans ma retraite, je ne suis point à portée d'en trouver les occasions. Je sais qu'il va & vient beaucoup de gens de Geneve à Paris & de Paris à Geneve, mais je connois peu tous ces voyageurs, & n'ai nul dessein d'en beaucoup connoître. J'aime encore mieux ne pas vous lire.

Vous me demandez de la musique, eh Dieu, cher Vernes ! de quoi me parlez-vous ?

Digitized by Google

vous ? Je ne connois plus d'autre musique que celle des Rossignols ; & les Chouettes de la forêt m'ont dédommagé de l'Opéra de Paris. Revenu au seul goût des plaisirs de la nature, je méprise l'apprêt des amusemens des villes. Redevenu presque enfant, je m'attendris en rappellant les vieilles chansons de Geneve, je les chante d'une voix éteinte, & je finis par pleurer sur ma patrie, en songeant que je lui ai survécu. Adieu.

Digitized by Google

LETTRE
A M. DE SILHOUETTE.

Le 2 Décembre 1759.

DAIGNEZ, Monſieur, recevoir l'hommage d'un ſolitaire qui n'eſt pas connu de vous, mais qui vous eſtime par vos talens, qui vous reſpecte par votre adminiſtration, & qui vous a fait l'honneur de croire qu'elle ne vous reſteroit pas longtems. Ne pouvant ſauver l'Etat qu'aux dépens de la capitale qui l'a perdu, vous avez bravé les cris des gaigneurs d'argent. En vous voyant écraſer ces miſérables, je vous enviois votre place ; en vous la voyant quitter ſans vous être démenti, je vous admire. Soyez content de vous, Monſieur, elle vous laiſſe un honneur dont vous jouirez long-tems ſans concurrent. Les malédictions des fripons ſont la gloire de l'homme juſte.

Digitized by Google

LETTRE
A M. VERNES.

Montmorenci 9 Février 1760.

IL y a une quinzaine de jours, mon cher Vernes, que j'ai appris, par M. Favre, votre infortune ; il n'y en a gueres moins que je suis tombé malade & je ne suis pas rétabli. Je ne compare point mon état au vôtre ; mes maux actuels ne sont que physiques ; & moi, dont la vie n'est qu'une alternative des uns & des autres, je ne sais que trop que ce n'est pas les premiers qui transpercent le cœur le plus vivement. Le mien est fait pour partager vos douleurs, & non pour vous en consoler. Je sais trop bien, par expérience, que rien ne console que le tems, & que souvent ce n'est encore qu'une affliction de plus de songer que le tems nous consolera. Cher Vernes, on n'a pas tout perdu quand on pleure encore ; le regret du bonheur passé en est un reste. Heureux qui porte encore au fond de son cœur ce qui lui fut cher ! Oh, croyez-moi ; vous ne connoissez pas la maniere la plus cruelle de le perdre ;

Digitized by Google

c'eſt d'avoir à le pleurer vivant. Mon bon ami, vos peines me font ſonger aux miennes ; c'eſt un retour naturel aux malheureux. D'autres pourront montrer à vos douleurs une ſenſibilité plus déſintéreſſée ; mais perſonne, j'en ſuis bien ſûr, ne les partagera plus ſincérement.

LETTRE

A M. DUCHESNE LIBRAIRE,

En lui renvoyant la Comédie des Philoſophes.

EN parcourant, Monſieur, la piece que vous m'avez envoyée, j'ai frémi de m'y voir loué. Je n'accepte point cet horrible préſent. Je ſuis perſuadé qu'en me l'envoyant, vous n'avez pas voulu me faire une injure ; mais vous ignorez, ou vous avez oublié que j'ai eu l'honneur d'être l'ami d'un homme reſpectable, indignement noirci & calomnié dans ce libelle.

Digitized by Google

LETTRE A MADAME D'AZ***.

Qui m'avoit envoyé l'estampe encadrée de son portrait avec des vers de son mari au-dessous.

Le 10 Février 1761.

VOUS m'avez fait, Madame, un présent bien précieux ; mais j'ose dire que le sentiment avec lequel je le reçois, ne m'en rend pas indigne. Votre portrait annonce les charmes de votre caractere ; les vers qui l'accompagnent achevent de le rendre inestimable. Il semble dire : je fais le bonheur d'un tendre époux ; je suis la muse qui l'inspire, & je suis la bergere qu'il chante. En vérité, Madame, ce n'est qu'avec un peu de scrupule que je l'admets dans ma retraite, & je crains qu'il ne m'y laisse plus aussi solitaire qu'auparavant. J'apprends aussi que vous avez payé le port & même à très-haut prix : quant à cette derniere générosité, trouvez bon qu'elle ne soit point acceptée, & qu'à

Digitized by Google

la premiere occasion je prenne la liberté de vous rembourser vos avances (*).

Agréez, Madame, toute ma reconnoissance & tout mon respect.

(*) Elle avoit donné un baiser au porteur.



Digitized by Google

LETTRE A MADAME C***.

A Montmorenci 12 Février 1761.

VOUS avez beaucoup d'esprit, Madame, & vous l'aviez avant la lecture de la Julie : cependant je n'ai trouvé que cela dans vôtre lettre ; d'où je conclus que cette lecture ne vous est pas propre, puisqu'elle ne vous a rien inspiré. Je ne vous en estime pas moins, Madame ; les ames tendres sont souvent foibles, & c'est toujours un crime à une femme de l'être. Ce n'est point de mon aveu que ce livre a pénétré jusqu'à Geneve ; je n'y en ai pas envoyé un seul exemplaire, & quoique je ne pense pas trop bien de nos mœurs actuelles, je ne les crois pas encore assez mauvaises pour qu'elles gagnassent de remonter à l'amour.

Recevez, Madame, mes très-humbles remerciemens, & les assurances de mon respect.

Digitized by Google

LETTRE
A UN ANONYME.

Montmorenci 15 Février 1761.

J'Ai reçu le 12 de ce mois par la poste une lettre anonyme sans date, timbrée de Lille, & franche de port. Faute d'y pouvoir répondre par une autre voie, je déclare publiquement à l'auteur de cette lettre que je l'ai lue & relue avec émotion, avec attendrissement, qu'elle m'inspire pour lui la plus tendre estime, le plus grand desir de le connoître & de l'aimer, qu'en me parlant de ses larmes il m'en a fait répandre, qu'enfin jusqu'aux éloges outrés dont il me comble, tout me plaît dans cette lettre, excepté la modeste raison qui le porte à se cacher.

Digitized by Google

LETTRE
A M***.

A Montmorenci le 13 Février 1761.

JE n'ai reçu qu'hier, Monſieur, la lettre que vous m'avez écrite le 5 de ce mois. Vous avez raiſon de croire que l'harmonie de l'ame a auſſi ſes diſſonances qui ne gâtent point l'effet du tout : chacun ne ſait que trop comment elles ſe préparent ; mais elles ſont difficiles à ſauver. C'eſt dans les raviſſans concerts des ſpheres céleſtes qu'on apprend ces ſavantes ſucceſſions d'accords. Heureux, dans ce ſiecle de cacophonie & de diſcordance, qui peut ſe conſerver une oreille aſſez pure pour entendre ces divins concerts !

Au reſte, je perſiſte à croire, quoiqu'on en puiſſe dire, que quiconque après avoir lu la nouvelle Héloïſe la peut regarder comme un livre de mauvaiſes mœurs, n'eſt pas fait pour aimer les bonnes. Je me réjouis, Monſieur, que vous ne ſoyez pas au nombre de ces infortunés, & je vous ſalue de tout mon cœur.

Digitized by Google

LETTRE
A M***.

A Montmorenci 15 Février 1761.

JE suis charmé, Monsieur, de la lettre que vous venez de m'écrire, & bien loin de me plaindre de votre louange, je vous en remercie, parce qu'elle est jointe à une critique franche & judicieuse qui me fait aimer l'une & l'autre comme le langage de l'amitié. Quant à ceux qui trouvent ou feignent de trouver de l'opposition entre ma lettre sur les Spectacles & la nouvelle Héloïse, je suis bien sûr qu'ils ne vous en imposent pas. Vous savez que la vérité, quoiqu'elle soit une, change de forme selon les tems & les lieux, & qu'on peut dire à Paris ce qu'en des jours plus heureux on n'eût pas dû dire à Geneve : mais à présent les scrupules ne sont plus de saison, & par-tout où séjournera long-tems M. de Voltaire, on pourra jouer après lui la comédie & lire des romans sans danger. Bonjour, Monsieur, je vous embrasse, & vous remercie derechef de votre lettre ; elle me plaît beaucoup.

Digitized by Google

LETTRE
A M. DE***.

Montmorenci le 19 Février 1761.

VOILA, Monſieur, ma réponſe aux obſervations que vous avez eu la bonté de m'envoyer ſur la nouvelle Héloïſe. Vous l'avez élevée à l'honneur auquel elle ne s'attendoit gueres, d'occuper des théologiens; c'eſt peut-être un ſort attaché à ce nom & à celles qui le portent d'avoir toujours à paſſer par les mains de ces Meſſieurs là. Je vois qu'ils ont travaillé à la converſion de celle-ci avec un grand zele, & je ne doute point que leurs ſoins pieux, n'en aient fait une perſonne très-orthodoxe; mais je trouve qu'ils l'ont traitée avec un peu de rudeſſe; ils ont flétri ſes charmes, & j'avoue qu'elle me plaiſoit plus, aimable quoiqu'hérétique, que bigote & mauſſade comme la voilà. Je demande qu'on me la rende comme je l'ai donnée, ou je l'abandonnerai à ſes directeurs.

Digitized by Google

LETTRE

A MADAME BOURETTE

Qui m'avoit écrit deux lettres consécutives avec des vers, & qui m'invitoit à prendre du café chez elle dans une tasse incrustée d'or que M. de Voltaire lui avoit donnée.

Montmorenci 12 Mars 1761.

JE n'avois pas oublié, Madame, que je vous devois une réponse & un remerciement; je serois plus exact si l'on me laissoit plus libre, mais il faut malgré moi disposer de mon tems, bien plus comme il plaît à autrui que comme je le devrois & le voudrois. Puisque l'anonyme vous avoit prévenue, il étoit naturel que sa réponse précédât aussi la vôtre; & d'ailleurs je ne vous dissimulerai pas qu'il avoit parlé de plus près à mon coeur que ne font des complimens & des vers.

Je voudrois, Madame, pouvoir répondre à l'honneur que vous me faites de me demander un exemplaire de la Julie, mais tant de gens vous ont encore ici prévenue,

Digitized by Google

que les exemplaires qui m'avoient été envoyés de Hollande, par mon Libraire, sont donnés ou destinés, & je n'ai nulle espece de relation avec ceux qui les débitent à Paris. Il faudroit donc en acheter un pour vous l'offrir, & c'est, vu l'état de ma fortune, ce que vous n'approuveriez pas vous-même : de plus, je ne sais point payer les louanges, & si je faisois tant que de payer les vôtres, j'y voudrois mettre un plus haut prix.

Si jamais l'occasion se présente de profiter de votre invitation, j'irai, Madame, avec grand plaisir vous rendre visite & prendre du café chez vous ; mais ce ne sera pas, s'il vous plaît, dans la tasse dorée de M. de Voltaire ; car je ne bois point dans la coupe de cet homme-là.

Agréez, Madame, que je vous réitere mes très-humbles remerciemens & les assurances de mon respect.

Digitized by Google

LETTRE
A M. M***.

Montmorenci, Mars 1761.

IL faudroit être le dernier des hommes pour ne pas s'intéreſſer à l'infortunée Louiſon. La pitié, la bienveillance que ſon honnête hiſtorien m'inſpire pour elle, ne me laiſſent pas douter que ſon zele à lui-même ne puiſſe être auſſi pur que le mien; & cela ſuppoſé, il doit compter ſur toute l'eſtime d'un homme qui ne la prodigue pas. Graces au Ciel, il ſe trouve dans un rang plus élevé, des cœurs auſſi ſenſibles, & qui ont à la fois le pouvoir & la volonté de protéger la malheureuſe, mais eſtimable victime de l'infamie d'un brutal. M. le Maréchal de Luxembourg & Madame la Maréchale à qui j'ai communiqué votre lettre, ont été émus ainſi que moi à ſa lecture; ils ſont diſpoſés, Monſieur, à vous entendre & à conſulter avec vous ce qu'on peut, & ce qu'il convient de faire pour tirer la jeune perſonne de la détreſſe où elle eſt. Ils retournent à Paris après Pâques. Allez,

Digitized by Google

Monſieur, voir ces dignes & reſpectables Seigneurs ; parlez-leur avec cette ſimplicité touchante qu'ils aiment dans votre lettre ; ſoyez avec eux ſincere en tout, & croyez que leurs cœurs bienfaiſans s'ouvriront à la candeur du vôtre : Louiſon ſera protégée, ſi elle mérite de l'être, & vous, Monſieur, vous ſerez eſtimé comme le mérite votre bonne action. Que ſi dans cette attente, quoiqu'aſſez courte, la ſituation de la jeune perſonne étoit trop dure, vous devez ſavoir que quant à préſent je puis payer, modiquement à la vérité, le tribut dû par quiconque a ſon néceſſaire aux indigens honnêtes qui ne l'ont pas.

Digitized by Google

LETTRE A M. VERNES.

Montmorenci 24 Juin 1761.

J'ÉTOIS presque à l'extrémité, cher Concitoyen, quand j'ai reçu votre lettre, & maintenant que j'y réponds, je suis dans un état de souffrances continuelles qui, selon toute apparence, ne me quitteront qu'avec la vie. Ma plus grande consolation dans l'état où je suis est de recevoir des témoignages d'intérêt de mes compatriotes, & sur-tout de vous, cher Vernes, que j'ai toujours aimé & que j'aimerai toujours. Le cœur me rit, & il me semble que je me ranime au projet d'aller partager avec vous cette retraite charmante, qui me tente encore plus par son habitant que par elle-même. Oh, si Dieu raffermissoit assez ma santé pour me mettre en état d'entreprendre ce voyage, je ne mourrois point sans vous embrasser encore une fois!

Je n'ai jamais prétendu justifier les innombrables défauts de *la Nouvelle Héloïse*;

Digitized by Google

je trouve que l'on l'a reçue trop favorablement, & dans les jugemens du public, j'ai bien moins à me plaindre de sa rigueur qu'à me louer de son indulgence ; mais vos griefs contre *Wolmar* me prouvent que j'ai mal rempli l'objet du livre, ou que vous ne l'avez pas bien saisi. Cet objet étoit de rapprocher les partis opposés, par une estime réciproque ; d'apprendre aux *Philosophes*, qu'on peut croire en Dieu sans être hypocrite, & aux *croyans*, qu'on peut être incrédule sans être un coquin. *Julie*, dévote, est une leçon pour les Philosophes, & *Wolmar*, athée, en est une pour les intolérans. Voilà le vrai but du livre. C'est à vous de voir si je m'en suis écarté. Vous me reprochez de n'avoir pas fait changer de systême à *Wolmar*, sur la fin du *Roman* ; mais, mon cher Vernes, vous n'avez pas lu cette fin ; car sa conversion y est indiquée avec une clarté qui ne pouvoit souffrir un plus grand développement, sans vouloir faire une capucinade.

Adieu, cher Vernes ; je saisis un intervalle de mieux pour vous écrire. Je vous prie d'informer de ce mieux ceux

Digitized by Google

de vos amis qui penſent à moi, & entr'autres, Meſſieurs Moultou & Rouſtan, que j'embraſſe de tout mon cœur ainſi que vous.

Digitized by Google

LETTRE
A M. HUBER.

A Montmorenci le 24 Décembre 1761.

J'ÉTOIS, Monsieur, dans un accès du plus cruel des maux du corps, quand je reçus votre lettre & vos Idylles; après avoir lu la lettre, j'ouvris machinalement le livre, comptant le refermer aussi-tôt; mais je ne le refermai qu'après avoir tout lu, & je le mis à côté de moi pour le relire encore. Voilà l'exacte vérité. Je sens que votre ami Gessner est un homme selon mon cœur, d'où vous pouvez juger de son traducteur & de son ami par lequel seul il m'est connu. Je vous fais en particulier un gré infini d'avoir osé dépouiller notre langue de ce sot & précieux jargon, qui ôte toute vérité aux images, & toute vie aux sentimens. Ceux qui veulent embellir & parer la nature, sont des gens sans ame & sans goût, qui n'ont jamais connu ses beautés. Il y a six ans que je coule dans ma retraite, une vie assez semblable à celle de Ménalque & d'Amyntas, au bien près, que j'aime comme

Digitized by Google

eux, mais que je ne ſais pas faire; & je puis vous proteſter, Monſieur, que j'ai plus vécu durant ces ſix ans, que je n'avois fait dans tout le cours de ma vie. Maintenant vous me faites deſirer de revoir encore un printems, pour faire avec vos charmans paſteurs de nouvelles promenades, pour partager avec eux ma ſolitude, & pour revoir avec eux des aſyles champêtres qui ne ſont pas inférieurs à ceux que M. Geſsner & vous avez ſi bien décrits. Saluez-le de ma part, je vous ſupplie, & recevez auſſi mes remerciemens & mes ſalutations.

Voulez-vous bien, Monſieur, quand vous écrirez à Zurich, faire dire mille choſes pour moi à M. Uſteri? J'ai reçu de ſa part une lettre que je ne me laſſe point de relire, & qui contient des relations d'un payſan plus ſage, plus vertueux, plus ſenſé que tous les Philoſophes de l'univers; je ſuis fâché qu'il ne me marque pas le nom de cet homme reſpectable. Je lui voulois répondre un peu au long, mais mon déplorable état m'en a empêché juſqu'ici.

Digitized by Google

LETTRE
A MESSIEURS
De la Société Economique de Berne.

A Montmorenci le 29 Avril 1762.

VOus êtes moins inconnus, Messieurs, que vous ne pensez, & il faut que votre Société ne manque pas de célébrité dans le monde, puisque le bruit en est parvenu dans cet asyle à un homme qui n'a plus aucun commerce avec les gens de Lettres. Vous vous montrez par un côté si intéressant que votre projet ne peut manquer d'exciter le public, & sur-tout les honnêtes gens à vouloir vous connoître, & pourquoi voulez-vous dérober aux hommes le spectacle si touchant & si rare dans notre siecle, de vrais citoyens aimant leurs freres & leurs semblables, & s'occupant sincérement du bonheur de la patrie & du genre-humain ?

Quelque beau, cependant, que soit votre plan, & quelques talens que vous ayez pour l'exécuter, ne vous flattez pas d'un succès qui réponde entiérement à

Digitized by Google

vos vues. Les préjugés qui ne tiennent qu'à l'erreur se peuvent détruire, mais ceux qui sont fondés sur nos vices ne tomberont qu'avec eux; vous voulez commencer par apprendre aux hommes la vérité pour les rendre sages, & tout au contraire, il faudroit d'abord les rendre sages pour leur faire aimer la vérité. La vérité n'a presque jamais rien fait dans le monde, parce que les hommes se conduisent toujours plus par leurs passions que par leurs lumieres, & qu'ils font le mal approuvant le bien. Le siecle où nous vivons est des plus éclairés, même en morale; est-il des meilleurs? Les livres ne sont bons à rien, j'en dis autant des académies & des sociétés littéraires; on ne donne jamais à ce qui en sort d'utile, qu'une approbation stérile; sans cela la nation qui a produit les Fenelons, les Montesquieux, les Mirabeaux, ne seroit-elle pas la mieux conduite & la plus heureuse de la terre? En vaut-elle mieux depuis les écrits de ces grands hommes, & un seul abus a-t-il été redressé sur leurs maximes? Ne vous flattez pas de faire plus qu'ils n'ont fait. Non, Messieurs, vous pourrez instruire

Digitized by Google

les peuples, mais vous ne les rendrez ni meilleurs ni plus heureux. C'eſt une des choſes qui m'ont le plus découragé, durant ma courte carriere littéraire, de ſentir que, même me ſuppoſant tous les talens dont j'avois beſoin, j'attaquerois ſans fruit des erreurs funeſtes, & que quand je les pourrois vaincre les choſes n'en iroient pas mieux. J'ai quelquefois charmé mes maux en ſatisfaiſant mon cœur, mais ſans m'en impoſer ſur l'effet de mes ſoins. Pluſieurs m'ont lu, quelques-uns m'ont approuvé même, & comme je l'avois prévu, tous ſont reſtés ce qu'ils étoient auparavant. Meſſieurs, vous direz mieux & davantage, mais vous n'aurez pas un meilleur ſuccès, & au lieu du bien public que vous cherchez, vous ne trouverez que la gloire que vous ſemblez craindre.

Quoi qu'il en ſoit, je ne puis qu'être ſenſible à l'honneur que vous me faites de m'aſſocier en quelque ſorte, par votre correſpondance, à de ſi nobles travaux. Mais en me la propoſant, vous ignoriez ſans doute, que vous vous adreſſiez à un pauvre malade qui, après avoir eſſayé dix ans du triſte métier d'auteur, pour lequel

il n'étoit point fait, y renonce dans la joie de son cœur, & après avoir eu l'honneur d'entrer en lice avec respect, mais en homme libre, contre une tête couronnée, ose dire en quittant la plume, pour ne la jamais reprendre,

Victor cestus artemque repono.

Mais sans aspirer aux prix donnés par votre munificence, j'en trouverai toujours un très-grand dans l'honneur de votre estime, & si vous me jugez digne de votre correspondance, je ne refuse point de l'entretenir, autant que mon état, ma retraite, & mes lumieres pourront le permettre; & pour commencer par ce que vous exigez de moi, je vous dirai que votre plan, quoique très-bien fait, me paroît généraliser un peu trop les idées, & tourner trop vers la métaphysique, des recherches qui deviendroient plus utiles, selon vos vues, si elles avoient des applications pratiques locales & particulieres. Quant à vos questions, elles sont très-belles, la troisieme (*) sur-tout

(*) Quel peuple a jamais été le plus heureux?

me

me plaît beaucoup ; c'eſt celle qui me tenteroit ſi j'avois à écrire. Vos vues en la propoſant ſont aſſez claires, & il faudra que celui qui la traitera, ſoit bien maladroit s'il ne les remplit pas. Dans la premiere où vous demandez *quels ſont les moyens de tirer un peuple de la corruption ?* Outre que ce mot de *corruption* me paroît un peu vague, & rendre la queſtion preſque indéterminée, il faudroit commencer, peut-être, par demander s'il eſt de tels moyens : car c'eſt de quoi l'on peut tout au moins douter. En compenſation vous pourriez ôter ce que vous ajoutez à la fin, & qui n'eſt qu'une répétition de la queſtion même, ou en fait une autre tout-à-fait à part (*).

Si j'avois à traiter votre ſeconde queſtion (†), je ne puis vous diſſimuler que je me déclarerois avec Platon pour l'affirmative, ce qui ſurement n'étoit pas votre intention en la propoſant. Faites comme

(*) Voici la ſuite de cette queſtion. *Et quel eſt le plan le plus parfait qu'un Légiſlateur puiſſe ſuivre à cet égard ?*

(†) Eſt-il des préjugés reſpectables qu'un bon citoyen doive ſe faire un ſcrupule de combattre publiquement ?

Digitized by Google

l'Académie Françoise qui prescrit le parti que l'on doit prendre, & qui se garde bien de mettre en problême les questions sur lesquelles elle a peur qu'on ne dise la vérité.

La quatrieme (*) est la plus utile, à cause de cette application locale dont j'ai parlé ci-devant ; elle offre de grandes vues à remplir. Mais il n'y a qu'un Suisse ou quelqu'un qui connoisse à fond la constitution physique, politique & morale du Corps Helvétique, qui puisse la traiter avec succès. Il faudroit voir soi-même pour oser dire : *O utinam !* Hélas ! c'est augmenter ses regrets de renouveller des vœux formés tant de fois & devenus inutiles. Bonjour, Monsieur, je vous salue, vous & vos dignes collégues, de tout mon cœur & avec le plus vrai respect.

(*) Par quels moyens pourroit-on resserrer les liaisons & l'amitié entre les Citoyens de diverses Républiques, qui composent la confédération Helvétique ?

Fin du premier Volume de Pieces diverses.

Digitized by Google

TABLE
DES PIECES ET LETTRES
Contenues dans ce Volume.

Digitized by Google

Fin de la Table.

Digitized by Google

57 ... 022

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google